



BULLETIN DE LIAISON DES ANCIENS DE L'ATHÉNÉE

Sommaire

Editorial	1
Heiderscheid André: Pennäler / Pedanten	3
Christophory Jules: Salle Mansfeld	27
Rewenig Guy: Spaßfaktorvermittlungsbehörde	41
Auguste Neyen	43
Gesiichter aus dem Athenee	46
Mersch Joseph: Faut-il une bibliothèque à l'AL?	47
Un événement sportif hors norme	56
Wehrtüchtigungslager Ansemburg	57
Gredt Nicolas	61
Diedenhoven Jacques: une suite	79
Nos portraits de famille	87
Duffau Marcel: Crise	96

ditorial

L'Athénée à l'heure allemande

Dans une série d'articles, sous le titre général «Rust», du nom du ministre allemand de l'Instruction publique, Gilbert Maurer a rassemblé nombre de faits, d'événements concernant notre école. Malencontreusement certains sujets n'ont pas encore trouvé d'Ancien prêt à creuser ses méninges, exercice d'ailleurs salutaire pour maintenir le cerveau en forme, mais aussi à aiguiser son crayon et à décrire quelques instants, quelques événements poignants de sa vie.

Si notre regretté Ancien Robert Loewen a fait revivre le séjour de nombre de nos amis à la Burg-Staleck, d'autres moments de la vie dite parascolaire mériteraient d'être évoqués, décrits de façon aussi vivante que réaliste.

Les générations futures en sauraient gré.

Avant guerre, les grandes vacances se passaient en famille, chez des proches parents ou des amis. Elles se situaient en été, période cruciale pour les travaux aux champs. D'habitude le jeune «studiosus» participait aux travaux du père ou de très proches parents. Les nazis, dès la fin de l'année scolaire, meublaient les grandes vacances par l'«Ernteeinsatz». Au départ, toute une classe fêtait regroupée dans un camp sous la tutelle de la jeunesse hitlérienne allemande. Pour nous c'était le Couvent de Marienthal. De là, tôt le matin nous partions en bicyclette chez des paysans de la région. Ceux-ci nous accueillaient avec un certain malaise, parfois avec méfiance.

L'année suivante l'«Ernteeinsatz» fut transféré subrepticement vers la Germanie. Mes condisciples se retrouvèrent au Hunsruck. Relevant à peine d'une broncho-pneumonie, j'étais hors d'état de les accompagner. Après une convalescence des plus brèves, je fus affecté aux Ateliers de Construction Paul Wurth, où je trimballais des barres de fer à longueur de journée.

Nous connaissons la liste des «Athénéens» mobilisés pour servir les canons antiaériens stationnés dans la région Esch-Schiffange. Que l'un d'entre eux ou plusieurs nous racontent leur vie au quotidien, nous parle

des professeurs qui venaient leur distiller un peu de savoir, de science. Ils ralliaient leur lieu de travail improvisé en train, parfois à pieds ou à bicyclette. Et il ne faut pas oublier l'événement tout à fait extraordinaire lorsque la «Schüler-Flak» a abattu un avion, quel succès! Mais surprise, c'était un Focke-Wulff allemand. Nous sommes friands d'apprendre des détails, les petites histoires tissées autour.

Les Allemands, faut-il le rappeler, avaient à coeur de faire de leurs sujets d'excellents soldats. Au fil du temps les jeunes furent convoqués au «Wehrtüchtigungslager». Je me permets de raconter, cher lecteur, comment j'ai vécu mon séjour à Ansembourg, sans oublier les suites.

Nombre d'élèves de l'Athénée furent «délocalisés» avec leurs parents en Silésie ou ailleurs, afin de les transformer en bons Allemands. Comment les jeunes ont-ils vécu ce calvaire? Une description vivante, personnelle éclaircirait notre vue sur ce phénomène inhumain appelé «Umsiedlung».

Dans les années trente du siècle dernier, notre vénéré professeur Jean Strommenger avait rêvé de la place du cinéma naissant dans l'enseignement. Il avait exposé ses idées dans un rapport très fouillé, que nous avons encore devant nos yeux, travail de pionnier, de visionnaire. Aujourd'hui, le cinéma a trouvé une place éminente dans la diffusion du savoir et de la culture, dans un certain sens du «life long learning», essentiellement par les films documentaires sur la nature et l'histoire. A maintes reprises nous fûmes conduits au cinéma; c'était pour voir des films dits historiques, servant plutôt à la propagande nazie. Nous nous y rendions en rangs serrés, accompagnés par un «Studienrat». Bien sûr, quelques-uns de nos copains se débinèrent et allèrent dare dare jouer aux cartes ou aux quilles. Le «Rosswinkel» les accueillait avec empressement.

Chers Anciens, nous aussi nous avons un devoir de mémoire, nous le devons à ceux qui ont vécu cette époque douloureuse pour notre pays. Nous le devons aux générations futures, pour que l'heure allemande, si tragique, ne soit pas une tache blanche, nébuleuse pour ceux que l'histoire passionne.

Voici notre adresse AAA Association des Anciens de l'Athénée
24, Bd Pierre Dupong L-1430 Luxembourg

Envoyez-y vos textes, contributions ou esquisses racontant des événements qui ont marqué votre vie pendant l'occupation ou pendant votre séjour à l'Athénée.

Contactez-nous par email: anciens@al.lu

La cotisation s'élève à 10 € : ccpl IBAN LU06 1111 0758 8834 0000

André Heiderscheid

Von unverbesserlichen Pedanten und unmündigen Pennälern

Seit 1945 - bis heute - bin ich oft gebeten worden, doch zu Papier zu bringen, wie ich als, gottlob, heimgekehrter ehemaliger Zwangsrekrutierter unseren Schulbetrieb 1945/1946/1947 erlebt habe. - 1947 sollte bis hin zum Abitur (einschließlich) wieder ein völlig normales Luxemburger Schuljahr sein, so wurde uns damals, belehrend und auch mahnend, wenn nicht drohend, wie in Feindschaft zu den Schülern, weshalb?, des Öfteren verkündet.

Es geht bei der genannten Bitte gewiss darum, zu erfahren, wie die nach der Nazi-zeit wieder erstandene Luxemburger Schule uns, die Heimkehrer, damals aufgenommen und behandelt hat.

Gleich vorweg sei gewarnt: Es darf hier unter keinen Umständen verallgemeinert werden, auch vom Leser nicht, weder in Bezug auf das Verhalten der Lehrer, noch auf das "Recht" aller Heimgekehrten, immer und überall einem besonderen Verständnis und Entgegenkommen zu begegnen.

In jener Zeit ...



Marcel Rassel, André Heiderscheid
im FLAK-Dienst

Vom 1. März bis Anfang Juli 1944 war ich, wie andere Athenäumsschüler der Jahrgänge 1926 und 1927 auch, bei der "Heimatflak" in Lallingen. Gleichzeitig hat es, nach Möglichkeit, noch Schulunterricht gegeben, so in der Oberschule in "Esch/Alzig" oder auch vor Ort, in den Schützengräben selbst! Es war, wie andersorts schon mal gesagt, ein Bild für die Götter, wenn Prof. E. Ludovicy uns helmbewehrte und in HJ-Fliegeruniform verkleidete Flakhelfer dann in solcher "Stellung" Griechisch beizubringen versuchte! [*1]

Am 13. Juli 1944 musste ich mit 600 anderen "Jungen" nach Polen in den R.A.D. (Reichsarbeitsdienst), aus dem es keinen Heimaturlaub mehr gab, weil unsere Freunde aus Amerika Luxemburg inzwischen aus dem Dritten Reich in die Freiheit zurückgeholt hatten und so zwischen uns und unserem Zuhause eine mörderische Front wütete.

Auf 4 Monate Arbeitsdienst (hauptsächlich "Einsatz" beim nutzlosen, vergeblichen Bau eines "Ostwalls") folgten gut zwei Monate Kasernendruck "im Altreich", dann 4 Monate Fronteinsatz im Osten, gegen die Rote Armee, und schließlich über vier Monate schlimme sowjetische Kriegsgefangenschaft.

Nouvelle vun onse Jongen an der Friemt

E Méndeg den owend sin aus engem
Camp vu Breslau des Jongen iwer
Bre'ssel eremkorn:

Buchler Camille, Cruchten; Heider-
scheid André, Lorentzweiler; Hanten
Camille, Belval; Theobald Jean, Scheff-
leng; Muller Edouard, Esch-Uelzecht;
Scharls Louis, Wallendorf; Heirends Hu-
bert, Garnech; Bettendorf Marcel, Hief-
neg; Linster Robert, Dickerech; Berchem
Pierre, Schrondweiler; Glesener Paul,
Woltz; Harsch André, Scheffleng; Besch
Nicolas, Vichten; Graff Norbert, Letze-
burg; Arendt Felix, Bo'neweg.

innen und draußen fertig zu werden und Entscheidungen über Leben und Tod treffen zu können, die sehr oft nicht einmal erfahrenen Erwachsenen gestellt werden.

Zwei Wochen später stand ich im Dienstzimmer des Vizedirektors unseres städtischen Athenäums und meldete mich zurück. Ich bat um Aufnahme in jene Schule, in der meine "alten" Klassenkameraden mittlerweile auf Sekunda waren.

Es sei gleich gesagt: Bei jenem Vizedirektor handelte es sich um Prof. Jos. Meyers-Cogniou; an seiner Art und seinem "Empfang" hatte ich damals und auch heute, 63 Jahre später noch, nichts zu bemängeln, im Gegenteil!

Er ermunterte mich, nicht in die damals auf Limpertsberg geschaffene "classe de rattrapage" auszuweichen, sondern die "Flak-Quarta" zu vergessen, die nie gekannte Tertia zu überspringen und einfach bei meiner alten, nunmehr II^e firmierenden Klasse, an der verständlicherweise mein Herz hing, wie auf einen "fahrenden Zug" aufzuspringen. [*2]

Es hat geklappt, und ich bleibe Prof. Meyers bis an mein Ende dankbar, dass er mir damals diesen Weg vorgeschlagen und mich dazu ermutigt hat, ihn zu beschreiten.

Wie ihn hat es mehr denn einen im Lehrkörper des Athenäums gegeben, die den aus Ost und West heimgekehrten Zwangsrekrutierten verständnisvolles Entgegenkommen zeigten, an ihrer Spitze Joseph Wagener, den Direktor höchstpersönlich, wie Kameraden mir zu erzählen wussten. Aber es gab auch die andern - leider!

Von den 1945 überall angebotenen ("verbilligten") Schlussexamina für Heimkehrer kann ich nicht reden, da ich selbiges nicht erlebt habe; ich fiel eben nicht unter die so mit Nachsicht behandelte Kategorie von Sekundarschülern.

Aber doch, das Wunder geschah: am Spätabend des Montags, 24. September 1945, entstiegen wir in Luxemburg-Bahnhof dem aus Brüssel kommenden Zug. Wir hatten die Heimat wieder. Wir übernachteten noch im Aufgangszentrum von Howald, und anderntags, am Dienstag, dem 25. September 1945, betrat ich nach langer Abwesenheit wieder das Heimathaus in Lorentzweiler ...

Vierzehn Monate, von der Flak abgesehen, war ich weg gewesen, hatte Schießen und Töten gelernt und mir aneignen müssen, wie man als 18-Jähriger erwachsen zu sein hat, um mutterseelenallein mit den Problemen drin-



Jos Meyers-Cogniou



Joseph Wagener

So viel aber sei doch hier vermerkt: Einer jener "Privilegierten" - er hat es mir selbst erzählt - erhielt nach seiner Kriegsdienst-Abwesenheit (mit Verwundung) in jenem Abitur-Examen in einem gottlob nicht entscheidenden Fach eine glatte 4! - Welcher Art der betreffende Professor war, brauche ich wohl nicht zu beschreiben. Aber das ist hinzuzufügen: derselbe Lehrer hat mich (nach Rückkehr aus Front und Gefangenschaft) auf II^e einer Lappalie wegen wie einen unerzogenen, unreifen Lausbuben geohrfeigt und vor die Tür gesetzt. - Wenn ich von Krupps Ohrfeigen wegen des unterlassenen Hitler-Grußes absehe, ist das mir meine ganze Sekundarzeit hindurch nie geschehen. Auch wurde ich nie vor die Tür gejagt, außer in jener Stunde auf II^e, als ich zudem bereits im 20. Lebensjahr stand! -

Doch davon später noch.

Vorerst sei festgehalten, wie froh und dankbar ich war, dass ich nach vier Monaten Flak und vierzehn weiteren Monaten aufgezwungenem "Dienst" in der feindlichen Uniform einigermaßen gesund aus dem Inferno heimkehrte und am Athenäum meine Klassenkameraden und etliche lieb gewonnene Lehrer wiederfand.

In unseren Schulbänken aber blieb ein Platz leer. Es war der von Nicky Grashoff. Er hatte im Oktober 1944 in Schulzenheim (Polen) in unser aller Namen vor einem SS-Offizier, der uns "freiwillig", aber vergeblich, für seine unheimlichen Verbrechereinheiten gewinnen wollte, ein unerwartet freimütiges, heroisches patriotisches Zeugnis abgelegt, wofür er im KZ Gusen II mit dem Leben bezahlen musste.

Er starb nach allen Entbehrungen und Leiden sozusagen in den Armen der Amerikaner am 15. Mai 1945, Tage nur nach der Befreiung von Gusen und Mauthausen.



Hans Krupp

An ihn habe ich seither schon oft erinnert und mir selbst dann auch mit tiefem Befremden jenen Montagmorgen vergegenwärtigt, an dem - es war vor unserer Zwangsrekrutierung - einer unserer Professoren ihn hemmungslos ein "Ekel" (!) schalt, weil er seine (griechischen) Vokabeln nicht gelernt hatte, resp. sich an der Tafel immerfort verhedderte.

Ich habe unseren Nicky, das "Ekel", als einen Patrioten von hohem Rang erlebt. Von jenem Lehrer aber wüsste ich, auch nur andeutungsweise, Ähnliches nicht zu sagen!

Nicky Grashoff



Das Aufnahmeexamen, das Tor zum "Kolleisch", hatte ich im Juli 1940 am Athenäum durchschritten.



Nicolas Goetzinger

Meine Septima aber absolvierte ich in Echternach. Das war 1940-41, im ersten Jahr des Nazi "Umbruchs".

In der Willibrordusstadt an der Sauer habe ich damals den forschenden Direktor abbé Nic. Goetzinger (†8.12.1942) und den an sich milden abbé Nic. Didier (†31.12.1951), Direktor des Konvikts, kennen gelernt ..., aber auch den Chef der neuen Herren, Josef Dijong, dem ich nicht genehm war, sodann den wahren Heroen Alphonse Schmit, der 1942 ein Opfer der Streikbewegung wurde und des eben genannten Direktors Dijong. Vor A. Schmit mache ich auch 66 Jahre später noch eine tiefe Reverenz, ebenso vor dem Echtemacher Mitschüler Raymond Petit, der mit der Waffe in der Hand gegen den Tyrannen auftrat und im ungleichen Kampfe fiel. Sie beide stehen, allen anderen Gleichgesinnten voran,

für die Ehre Echternachs, für die sie starben.

Im Sommer 1941 gelang mir die "Flucht" aus Echternach. Es war für mich eine Flucht vor den Nazis und deren Helfershelfern, die mir auch im Konvikt zusetzten: Die Gelegenheit dazu bot die damals erfolgte Verlegung aller Griechisch-Kurse an das alleinige Athenäum in Luxemburg. Ich entschloss mich, Griechisch zu lernen und durfte so Echternach verlassen. (Mehr zu all dem und anderen Fragen betr. Echternach in der "Festschrift 150 Joër Iechternacher Kolléisch 1841-1991", Imprimerie St-Paul S.A., Luxembourg; S. 325: "Ein Septimaner von 1940/41 erinnert sich")



Nicolas Didier



Alphonse Schmit

Das Athenäum 1941-1944

So kam ich nach der Sommerpause 1941 ans Athenäum - auf Sexta, eine Klasse, die damals in 3g umgetauft wurde ("g" für griechisch).

Seit März 1941 schwang Oberstudiendirektor Dr. Hans Seifert im Athenäum das Zepter. Er war, natürlich, "Reichsdeutscher" und siedelte damals aus Koblenz, wie sein Vorgesetzter, Oberschulrat Dr. Hans Lippmann, nach Luxemburg über.



Raymond Petit

Der seit dem 16. Juli 1931 am Athenäum amtierende Direktor Joseph Wagener wurde am 1. März 1941 noch nicht abgesetzt, doch er musste das Athenäum an Seifert abtreten. Er, Wagener, blieb noch drei Monate lang Direktor jener neun Klassen, die damals aus dem Athenäum herausgenommen und nach Limpertsberg ins Gebäude der "Industrie- und Handelsschule" gebracht worden sind. Am 1. Juni 1941 aber wurde Wagener autoritativ im Alter von erst 58 Jahren in den Ruhestand versetzt mit entsprechendem Pensionsgehalt.

Zu seinem Nachfolger am Athenäum wurde damals, am 1. Juni, eigentlich die triste Figur des Professors Damian Kratzenberg ernannt, der dieses Amt aber nie antrat. Er, der zum Verräter gewordene, den Nazi-Eindringlingen willfährige Schwächling, war voll ausgelastet mit seinem V.d.B.-Aufbau und dem Vollzug aller Verbrechen und Missetaten, die ihm seitens der Feinde unserer Heimat und aller wahren Luxemburger zugetraut wurden.

Weil so der ernannte Kratzenberg nie als Direktor im Athenäum angetreten ist - er war aber den Akten entsprechend, offiziell also, und wohl auch dem Gehalt nach (?), der Athenäumschef -, wurde Hans Seifert aus Koblenz an jenem 1. Juni 1941 de facto Leiter unseres Athenäums. Er blieb es bis zum 31. August 1944.

In der Nacht zum 1.9.1944, als die deutsche Zivilverwaltung panikartig die Flucht ergriff, machte auch Seifert sich auf und davon. Im Durcheinander der letzten Stunde vergaß er sogar, seine gelbe Nazi-Uniform einzupacken und mitzunehmen. Sie wurde, wenn ich nicht irre, im Professoren-Konferenzzimmer entdeckt. (cf. Paul Diederich: "Athenäum 1932-1946"; Luxemburg, 2001, passim, u.a. S. 347)

Seifert war zwar ein Polterer, der den Schülern gerne mit "Schlittenfahren" und auch sonstwie drohte, doch in Bezug auf das Nazitreiben blieb er, im Gegensatz zu etlichen seiner ebenfalls nach Luxemburg versetzten Kollegen aus dem "Altreich", eher ein blasser Mitläufer. Gegenüber z.B. dem NS-Heißsporn Krupp, Chemie- und Biologielehrer, vor allem aber Träger des "Goldenen Parteiabzeichens", wirkte Seifert fast schüchtern, beinahe wie ein sanftes Lamm!

Es dauerte nicht lange, da wurde ich (wohl Ende 1941/Anfang 1942) von Direktor Seifert in sein Büro gerufen und darauf hingewiesen, es läge von mir kein Zeugnis betr. Teilnahme am HJ-"Dienst" vor. Nach gehöriger "Verwarnung" und der Drohung, u.a. von der Schule zu fliegen, wurde ich aufgefordert, mich zu bessern - und dann in meine Klasse zurückgeschickt.



Damian Kratzenberg

Zu Krupp, der äußeren Gestalt nach etwas wie ein überdimensionaler, ungehobelter Kleiderschrank, der Gesinnung nach ein fanatischer, erbarmungsloser Nazi, ist hier zu vermerken: weil ich seinen stereotypen Hitlergruß zu Beginn der Schulstunde nicht pflichtgemäß erwiderte, hat er mich einmal mit seiner ungeschlachten rechten Tatze gründlich geohrfeigt ... Damit waren die Grenzen zwischen uns für immer gezogen. Krupp starb später in Köln den Bombentod. Ich bekenne, dass ich ihm keine Träne nachgeweiht habe.

Unser (Luxemburger) Lateinlehrer war damals 3 Jahre lang Prof. N.N., ein schlimmer Pauker und Pedant, nein, der Pedant schlechthin des Athenäums, der wohl mehr denn einen Schüler auf dem Gewissen hatte.

Einige Beispiele nur zur Illustration des Gesagten:

Da hat er den Müller (Name hier gewechselt) an die Tafel gerufen und ist dabei, ihn "fertig" zu machen. Der weiß tatsächlich auf einmal nicht mehr aus und ein. Um ihn schließlich vollends zu verdummen und vor der Klasse lächerlich zu machen, lässt er sich einfallen, den Müller nach seinem Namen zu fragen in der Meinung, dieser sei so verwirrt, dass er die Frage nicht mehr zu beantworten wisse. Doch statt ihn zu fragen, wie er überhaupt heiße, schrie unser Pädagoge das vor ihm mundtot stehende Häufchen Elend an: "Müller, wie heißt du?!" -

Wer nach dieser sich selbst öffentlich zugeführten Blamage wie ein begossener Pudel dastand, brauche ich wohl nicht zu erläutern.



Nicolas Neiers

Ein zweites Beispiel: Hatte der an die Tafel gerufene Schüler die Lektüre eines lateinischen Schachtelsatzes beendet, wurde er vom Pauker stereotyp als erstes nach der "Konstruktion" des Satzes gefragt. Nicht genug damit: zwei- oder dreimal im Jahr hieß es aus dem Munde des Professors, aus welchen Gründen auch immer: "Dann sag' ich die Lektion selber auf" - Jedesmal wiederholte sich dabei das gewohnte Ritual: Hatte der Herr Pedant einen längeren Satz vorgetragen, rief er allemal mit Stentorstimme in die Klasse hinein, so als ob er sich selbst an der Tafel stehen hätte: "Konstruktion!"

Ein drittes Beispiel: Zu den Steckenpferden unseres "Lehrers" gehörte es, nach den Bedeutungen von "minime" zu fragen, die allemal der Zahl nach gewusst sein und "der Reihe nach aufgesagt" werden mussten. Das Theater lief so ab: "Weißt du die Bedeutungen von ,minime'?"

Kam die Antwort "nein" zurück, war der arme Schüler normalerweise so gut wie geliefert. Etwa so: "Dann stell' ich dir noch eine Frage. Wenn du die nicht zu beantworten weißt, kannst du dich setzen. Ich schreib dir eine Null ein."

Lautete die Antwort ,ja', dann folgte die Frage: "Wieviele Bedeutungen hat ,minime'?"



Hans Seifert

Meinte der Schüler: "Sieben", so belehrte ihn unser Lateinlehrer: "Dann bin ich aber gespannt, die 7. zu hören; ich kenn' deren bloß 6."

Riet der Schüler: "Fünf", so hätte er besser gehabt zu schweigen, denn der Herr mit dem in der Mitte gescheitelten schwarzen Haar kannte deren ja sechs, wie er es uns immer wieder eintrichterte.

Wusste der Schüler Bescheid und sagte: "Sechs", so folgte stets die gleiche, stereotype Aufforderung: "Dann sag' sie der Reihe nach auf!" Das hatte so und nicht anders zu geschehen:

"Minime: Nein, durchaus nicht, gar nicht, überhaupt nicht, nicht im geringsten, mitnichten."

Unsere Klasse hatte einmal mehr diese ganze stereotype Prozedur erlebt und mit angehört, als wir, im Herbst 1943, zu Direktor Seifert in die Aula mussten, der uns über die bevorstehende Einberufung zur Heimatflak sprach.

Bei der anschließenden Fragerunde wollte ein Schüler wissen, ob es bei der Flak auch so etwas wie Sold gebe.

Ein Klassenkamerad, J.K., bei dem wohl die "minime"-Paukerei von zuvor noch nicht ganz abgeklungen war, meinte unaufgefordert und zu laut, um nicht von Seifert gehört zu werden, in den Saal hinein: "Mitnichten!"

Wie von einer Tarantel gestochen, reagierte der Direktor und drohte unserem Missetäter auf der Stelle mit Tod und Teufel, so als sei der nunmehr reif für Zucht- haus und KZ. Ob das alles Seifert ernst gemeint oder auch bloß Theater war, kam nie ans Tageslicht.



Darf ich noch hinzufügen, dass N.N. nicht nur drei Jahre lang unser Lateinlehrer war, sondern uns eines Tages auch noch Geschichte ("Volk und Reich der Deutschen") und Erdkunde ("Heimat und Welt") beizubringen hatte. Letzteres verlief etwa so: "Bewaffnet euch mit einem Bleistift und folgt mir in das Hochland von Habesch!"

Seine Darlegungen und Erläuterungen zum jeweiligen Wehrmachtsbericht, im Rahmen der Geschichtsstunde, waren allemal ein Erlebnis für sich, ein Spektakel, ja eine Gaudi für die Götter.

Ich wüsste nicht zu sagen, dass der Pedant gegenüber den Nazi-Usurpatoren schwächer und willfähriger gewesen sein soll als seine Luxemburger Kollegen, im Gegenteil! Dazu ein Beispiel.

Unser Klassenkamerad Nicky Grashoff aus Manternach, der spätere Heros von Schulzenheim und Märtyrer von Gusen II, hatte mal wieder etwas "ausgefressen", was diesmal Seifert auf den Plan rief.

Es war in einer Stunde mit N.N. Lautstarkes Hämmern an der 7e Tür und im selben Augenblick schon wie eine Furie ins Klassenzimmer Stürmen waren eines. N.N. war nicht weniger erschrocken als wir.

Dem aufgebauchten Wortschwall des Direktors war zu entnehmen, dass N. Grashoff eine Missetat begangen hatte und dass unserem Kameraden jetzt darob Strafe drohte.

Als der direktoriale Sturm sich endlich gelegt hatte und etwas wie eine Kunstpause eintrat, wagte N.N. an die Adresse des Allgewaltigen folgenden Satz: "O, Herr Direktor, der Grashoff ist ein feiner Kerl!" - Und dem Grashoff ist damals tatsächlich nichts Böses geschehen. Dabei war N.G. "mitnichten" etwa ein "Liebling" von N.N. - Erinnern wir uns, dass ein anderer Lehrer N.G. völlig unangebracht als "Ekel" ausgeschimpft hat!



Eine andere N.N.-Erinnerung betrifft eine Prüfung in der Geographiestunde, die sich hauptsächlich um Russland drehte. R.Th. hatte damals, aus welchen Gründen auch immer, tatsächlich geschrieben, im Norden des europäischen Teils von Russland könne das Thermometer im Winter bis auf minus 67 (oder 68) Grad sinken!

Bei der Rückgabe der Prüfungen hat N.N. darob den Schüler R.Th. so hämisch verhöhnt, dass dieser wie "am Boden zerstört" hätte sein müssen. Dem war aber nicht so. Als der Feuersturm der Verhohnepipelung vorbei war, streckte unser Kamerad den Finger aus, und N.N. fragte ihn, was er nun noch wolle. Der antwortete seelenruhig, wie aus einer anderen Welt: "Der Führer hat aber gesagt, dass es dort so kalt sei." - N.N. erbleichte und beschied vor der ganzen Klasse: "Ah, wenn der Führer das gesagt hat, dann stimmt es auch; komm, ich geb dir die Punkte zurück!"

Das düstere Jahr 1942 bescherte uns am 30. August das Verbrechen der deutschen Wehrpflicht. Ich entsinne mich, dass die Luxemburger Professoren damals, am 31. August, (alle oder nur zum großen Teil?) während 1-2 Stunden "de RoF", das VDB-Abzeichen "Heim ins Reich", als Protest von ihrer Jacke entfernt hatten, bis der oberste Nazi-Schulverantwortliche, Oberschulrat Dr. Hans Lippmann, ebenfalls aus Koblenz hier "zugezogen", erschien und u.a. unter dem alten Kastanienbaum im Athenäumshof eine geharnischte Drohrede hielt, die wir mit Protestgeheul quittierten. Einzelne Klassen boten zusätzlich die Stirn mit je eigenen, aber immer begrenzten Aktionen.

Ende 1943 waren wir ängstlich erschütterte Zeugen, wie Sportlehrer Lucien Bentz von zwei Gestapo-Leuten aus dem Athenäum abgeführt wurde. Am 25. Februar 1944 ist der treue Patriot mit



Lucien Bentz

22 andern verdienten Resistenzlern in Hinzert erschossen worden.

Zum 1. März 1944 mussten die 26er und 27er Jahrgänge unserer Klasse 5g (Quarta) des Athenäums dann, wie schon vermerkt, zur Flak in das Luxemburger Industriegebiet.

In Erwartung unserer RAD-Einberufung wurden die 26er zum 1. Juli dort entlassen. Am 12. und 13. Juli 1944 sind tatsächlich noch rund 1.200 junge Luxemburger der Jahrgänge 1925 und 1926 nach Ostpreußen und ins "Wartheland" (Polen) zum "Reichsarbeitsdienst" verschleppt worden. Auf den Arbeitsdienst folgte



Sommer 1944
Deutschwalde (Polen)

In der RAD-Uniform
stehend: André Heiderscheid (Lorentzweiler), Gaston Spanier (Steinsel), ein Reichsdeutscher
Vormann (=Ausbilder), Léon Roll (Diekirch), Roger Polfer (Untereisenbach/Bettemburg)
sitzend: Jean-Pierre Neuens (Senningerberg), René Wagner (Kayl/Dudelange)

vor Ort automatisch die Einberufung zur Wehrmacht, der Kasernendrill und, für viel zu viele, auch noch der Fronteinsatz mit anschließender, monatelanger Kriegsgefangenschaft.

Viel zu viele aus unseren Jahrgängen sind in jener Zeit noch verwundet worden, gefallen, gestorben. In Sonnenburg geschah das schreckliche Morden vom 30. Januar 1945, und anderswo mussten andere Luxemburger Jungen an noch anderen Daten ihr Leben unter den Kugeln der Nazi-Verbrecher lassen.

Athenäumsdirektor Seifert hatte sich, wie schon vermerkt, in der Nacht zum 1. September Hals über Kopf seinen Gesinnungsgenossen angeschlossen und war mit ihnen "heim ins Reich" geflüchtet.

Am 10. September 1944 zogen die Amerikaner als Befreier in die Stadt Luxemburg ein. Am 15. September übernahm der von den Deutschen geschasste, inzwischen 62-jährige Altdirektor Joseph Wagoner wieder die Zügel des Athenäums. Eine ministerielle Depesche der noch nicht heimgekehrten Luxemburger Regierung vom 27. September 1944 bestimmte u.a. den inneren Wiederaufbau der Schule.

Der einst als Mathematiklehrer angetretene Professor Joseph Wagener blieb nun noch Direktor des Athenäums bis zu seiner definitiven Pensionierung am 7. Oktober 1947.

Für die allermeisten von uns in Ost und West überlebenden ehemaligen Zwangsrekrutierten schlug dann doch eines Tages 1945 die Stunde der Heimkehr aus dem Inferno. Ich war dabei.

Im beginnenden Herbst 1945 klopfte ich, wie bereits erwähnt, an die Tür des Direktionszimmers im alten Stadtluxemburger Athenäum. Wie es dem übergelücklichen Heimkehrer daselbst erging, habe ich eingangs schon zu Papier gebracht und braucht nicht wiederholt zu werden.

Die 1945er Wirklichkeit

Es geht natürlich jetzt darum, ohne Übertreibung und ohne Verallgemeinerung die Athenäums-Wirklichkeit der unmittelbaren Nachkriegszeit zu belegen.

Das Thema wurde von mir bereits verschiedentlich angesprochen, so z.B. im Gedenkbuch der "Association des Anciens de l'Athénée" (1992), «Athenaei discipuli meminerunt», wo ich einen Beitrag "Fragen an meine Schule" veröffentlichte. Auch im 3. Band von "Zwangsrekrutiert" wurde die hier anstehende Problematik nicht ausgeklammert. Es geht dort z.B. Rede - im Kapitel "Die Zwangsrekrutierung in meinem Leben" - über die von der Zwangsrekrutierung mitgelieferte "Frühreife" und dann, bei der Heimkehr, vornehmlich in der Schule, die Revanche: "Aus Frühreifen wurden wieder Minderjährige." (cf op. cit., S. 125)

Im eben erwähnten Gedenkbuch der A.A.A. von 1992 hat auch Léon Zeches, ganz unabhängig, ohne irgendwelche Absprache mit mir, ein verwandtes Thema behandelt: "Ordnung und Zucht als Gewohnheit." Paul Diederich, seinerseits, fragt ebendort gerade heraus: "Wie mache ich aus Schülern Untertanen!" - Auch das geschah ohne das geringste Zutun meinerseits.

Léon Zeches setzt sich im erwähnten Artikel in gekonnt kluger Weise mit dem "Ordnungs- und Autoritätsgedanken im Sekundarunterricht" auseinander, und das ausgehend vom Reglement "über die Disziplin und die innere Ordnung am Athenäum zu Luxemburg", das von 1852 bis 1949 (!) in Kraft war und in dem es u.a. heißt: "Ihr ganzes Bestreben muss dahin gehen, sich Ordnung und Zucht zur Gewohnheit zu machen."

Paul Diederich nimmt seinerseits die 24 Artikel der Schülerpflichten ins Visier und beleuchtet ausführlich die religiösen Pflichten der Schüler.

Lesenswert ist ebenso auch heute noch im genannten Gedenkbuch der kurze Beitrag von Fernand Emmel: «Les rigueurs du règlement d'antan.»

Dass nach der Befreiung so schnell wie möglich die Missetaten der fremden Besatzer durch ein Luxemburger Schulreglement zu korrigieren waren, ist einsichtig und richtig. Dass das durch die "uralten" Bestimmungen des 19. Jahrhunderts zu geschehen hatte, bleibt gerade aus der Perspektive von heute mehr als fragwürdig.

Doch wer sich noch in jene Zeit hineinzudenken vermag, dann auch in die Reaktionen, die damals die Köpfe vieler Luxemburger beherrschten, wird zugeben müssen, dass mit der Ausmerzungen des Nationalsozialismus eine totale Tilgung der vier Besatzungs- und Verfolgungsjahre hätte einhergehen sollen.

So dachten die meisten, auch verantwortliche Schulleute.

Doch musste dazu das mehr als verstaubte Reglement von anno dazumal neu belebt werden? Auf die zwangsrekrutierten Heimkehrer konnte es nur wirken wie Ordnungsvorschriften für Kleinkinder oder, bestenfalls, für Klosterschüler!

Mehr noch: es gab, gerade im Zusammenhang mit der Schule und in der Schule, genug Köpfe, die so dachten und taten, als könnten und müssten die Kriegsjahre mit allem Drum und Dran derart ausgemerzt werden, als hätte es sie nie gegeben, als wäre das alles bloß etwas wie ein böser Traum gewesen - oder aber als sei die Schule schließlich kein Dienst, sondern Selbstzweck! Und genau da lag für so viele von uns, auch für mich, ein dicker Stein des Anstoßes. Er hätte uns die Schule vergällen können, wenn nicht doch andere Kräfte stärker gewesen wären.

Es soll aber nicht vergessen sein: Unter den an der Front und in den Gefangenenerlagern dem Tod entronnenen Heimkehrern hat es ehemalige Schüler gegeben, die 1945/46 aufgegeben haben, die nicht mehr angetreten sind.

Ich entsinne mich auch genau, wie die hohe Einfriedungsmauer des Konviktes zur Maria-Theresienavenue hin mir selber 1946 zur fast unerträglichen psychischen Belastung wurde. Dabei waren die verantwortlichen Leute des Hauses voll beispielhaften Verständnisses und Entgegenkommens. Aber sie konnten nun einmal die Mauer damals nicht einfach niederreißen, weil deren Höhe und Dichte mir zur ständigen Erinnerung an den Nazizwang und an die sowjetrussische Gefangenschaft wurden und gelegentlich panikartige Angst auslösten.



Auch später noch im Priesterseminar bin ich (sind wir Kriegs-Heimkehrer) dem einen oder anderen Lehrer/Vorgesetzten begegnet, der fast so tat (oder so tun wollte), als hätte es 1940-1944 einfach nicht gegeben!

Aber doch: Die Kriegsjahre waren eine bitterböse Realität gewesen, die gerade die jüngeren Jahrgänge in schlimmster Weise, bis in den Tod hinein, geprüft und geprägt hatte. Man konnte, man durfte sie deshalb nicht einfach überspringen und so tun und fordern, "als ob" ...

Wohl erlagen nicht alle Lehrkräfte derartiger kurzsichtiger Befangenheit. Die Einsichtigen waren wahrscheinlich sogar in der Mehrheit. Aber sie gaben nicht den Ton an. Die Atmosphäre wurde von halsstarrigen Pedanten geprägt, für die nicht (mehr) sein durfte, was nicht hätte sein sollen, und die immerfort vor unkritisch übernommenen

Paragrafen wie vor Götzen auf den Knien lagen, Paragrafen, die sie z.Teil selber erfunden und zu Papier gebracht hatten.

War ein derartiger Schulbetrieb jungen Leuten - dem Alter nach - noch zuzumuten, die in fremdem Land, in falscher Uniform, in tagtäglicher Gewissensnot und in jener Einsamkeit, in der sie wahre Lebens- und Überlebensentscheidungen hatten treffen müssen, ihre eigentliche Jugend verloren hatten?

Denn zwischen den eben angeprangerten falschen Göttern in einer falschen heilen Welt und dem vier Jahre lang unterjochten, geknechteten Land sowie einer zwangsweise zur Schlachtbank geführten Jugend klafften Abgründe ... Schauen wir uns das näher an!

Die Welt der Heimkehrer

Wie gerne hätten wir alle ungeschehen gemacht, was mit uns angestellt, von uns gefordert worden war, was wir erlebt hatten. Aber das ging einfach nicht; es war ein Ding der Unmöglichkeit.

Denn dazu hätten auch unsere Toten, die Gefallenen, die Ermordeten, die Gestorbenen, auferstehen müssen.

Unsere Verwundeten und Kranken hätten geheilt werden müssen. Die Fronterlebnisse und die mit heimgebrachten bösen Träume, die an Front und Gefangenenerlager erinnerten, an Hunger und Enttäuschung, an Heimweh und Siechtum und Sterben, hätten ausradiert werden müssen.

Die geraubten und zerstörten Monate und Jahre hätten uns unversehrt zurückgeschenkt werden müssen ...

Das zerstörte oder doch von unheimlichem Geschehen überwucherte Schulwissen hätte im Nu in altem Glanz aufleuchten müssen ... usw., usf.

Die Wirklichkeit wie das Machbare und mithin zu Erwartende sahen indes anders aus.

Als Geprüfte, Gepeinigte und der Hölle Entronnene, die es auch physisch nicht mehr ertragen konnten, an Kasernentöne oder Ähnliches, an Gleichschritt, blinden Gehorsam, uneinsichtige Verbote und sture Ahndungen erinnert zu werden, stellten wir uns wieder dem Luxemburger Schulbetrieb und gerieten von heute auf morgen nicht nur in eine andere Welt als die des Krieges, sondern in das Räderwerk einer Institution, deren oberstes Gesetz anscheinend sie selber war, die so gut wie nichts von dem wusste (oder wissen wollte), wo wir herkamen, was wir erlebt hatten und was aus uns geworden war, die deshalb auch kaum Rücksicht kannte oder, wenn doch, es so fest und dick unterstrich, dass sie den Empfänger irgendwie zum minderwertigen Bettler, jedenfalls zum Gezeichneten stempelte.

Als so Gezeichnete und Belastete, die von der Schule nur noch wussten, dass es sie gab und dass sie verbissen weitermachen wollten, kamen wir heim.

Das Rad der Geschichte draußen und das Rad der Geschichte drinnen, in uns, konnten jedoch nicht zurückgedreht werden. Die Schuld daran trugen nicht die aus dem Inferno Zurückgekehrten. Sie waren nicht Täter gewesen, sondern Opfer in vorderster Linie!

Darf ich noch einmal die Erinnerung bemühen?

Es begann mit der Zwangseinberufung zum "Flak"-Dienst ("Flak" = Flugabwehr-kanone). Dann folgte (ich zitiere mich selbst ¹⁾: "der RAD, unter Zwang, die Kaser-

¹⁾ cf »Zwangsrekrutiert«, Bd. 3, S. 118 u. ff.

nierung, unter Zwang, die erzwungene Eidesleistung auf Hitler und Deutschland, danach der erzwungene Frontdienst für die Feinde der Heimat und der eigenen Überzeugungen, und schließlich die Gefangenschaft, wo, wie oft vorher, von Menschenwürde und Menschenrechten so gut wie nichts mehr gewährleistet war."

"Die Wehrmacht brachte uns die direkte Erfahrung mit dem Tod, dem Töten und dem Getötetwerden. Sie vermittelte uns auch eine der schlimmsten Enttäuschungen des Lebens: Statt am Ende die Heimat wiederzusehen, mussten viele von uns, wie ich auch, in sowjetrussische Gefangenschaft, wo zumindest unmittelbar nach Kriegsende der Mensch, der Einzelne, vor allem der Mensch in deutscher Uniform, noch weniger galt als im Dritten Reich unter dessen kleinen und großen Diktatoren."

Das alles war (und blieb) sodann nicht einfach und nur eine Sache des Gedächtnisses, der Erinnerung, nein, unsere Kriegsvorgeschichte liegt nicht 65 Jahre zurück; sie ist immer Teil, oft erheblicher, virulenter Teil unserer Gegenwart und unseres Alltags gewesen und bleibt es auch heute noch - wie 1945, 1946, 1947.

Das, was wir gesehen und erlebt haben, ist die von uns erlittene Geschichte des Landes, die uns fürs ganze Leben geprägt hat.

An erster Stelle zu nennen ist da eine erzwungene

Frühreife

Im vorhin erwähnten Bd. 3 von "Zwangsrekrutiert" (S. 122) wurde das so formuliert:

"So habe ich denn bereits mit weniger als achtzehn Lebensjahren gelernt, lernen müssen, aus Anschauung und persönlicher Erfahrung, was im Menschen ist, wozu der Mensch fähig ist, im Bösen wie im Guten, wenn die Gelegenheit dazu günstig ist, wenn die Umstände dies und das erlauben oder sogar dazu einladen.

Die Zwangsrekrutierung und ihre Folgen haben es uns gelehrt. Sie haben uns beigebracht, was in keinem Schulbuch steht und worüber keiner unserer Lehrer vorher je zu uns gesprochen hatte. Im Nachhinein ließen sich, gerade mit Blick auf die Gefangenschaft und das Lagerleben, Vergleiche anstellen mit KZ-Berichten, die so weit nicht auseinanderliegen. Gut reden und schreiben hat allemal der, und nur der, der wie ich, es glücklich überlebt hat, der aus der Hölle herauskam.



Der Autor in der Flakuniform

Aus halben Kindern, die wir noch waren, hat die Zwangsrekrutierung über Nacht Erwachsene gemacht, in unserem Fall solche, die zusätzlich zu allem Missgeschick völlig von der Heimat und von ihren Familienmitgliedern abgeschnitten, also einzig und allein auf sich selbst und auf gleichgesinnte, aber eben bloß gleichaltrige Kameraden angewiesen waren. Das konnte auch später nicht mehr rückgängig gemacht werden.

Wir wurden töten gelehrt und mussten (auch wenn es nicht so gesagt wurde) selber sterben können, ehe wir gelebt und überhaupt zu leben gelernt hatten. Denn auch das hatte uns (noch) niemand beigebracht - unabhängig davon, dass hier die Erfahrung ein größeres Gewicht hat als alles, was in den Büchern stehen mag.

Die Zwangsrekrutierung hat uns um entscheidende, unwiederbringliche Jugendjahre betrogen, indem sie uns vor der Zeit und im Eiltempo zu Erwachsenen machte. Damit hat sie natürlich auch, selbst wenn der Einzelne das nicht so erfasst und gedeutet hat, die Selbstständigkeit und das Selbstbewusstsein des Einzelnen "vor der Zeit" gefördert, ein Element, das so leicht nicht umkehrbar war, das nach der Heimkehr aber am allerwenigsten hingenommen und anerkannt wurde.

Dieser erzwungenen Frühreife - aus halben Buben wurde gleichsam über Nacht etwas wie erwachsene Männer -, zusammen mit dem patriotischen "Sturmgepäck", das die Unabhängigkeitsfeiern von 1939 uns vermittelt hatten, ist es wohl zu verdanken, dass wir in der übergroßen Mehrheit weder als Jugendliche, an der Schwelle des Lebens, noch als Luxemburger, die wussten, was sie der Heimat schuldig waren, dazu völlig allein auf uns gestellt, untergegangen sind und verzweifeln.



In der Wehrmacht-Uniform

Von daher auch lernten wir und wussten wir dann, mit unseren bloß achtzehn Jahren, Entscheidungen zu treffen, die von den uns gerade in der Fremde verpflichtenden Werten und Idealen her Sinn machten und richtig waren. Dass dabei immer auch andere, Kameraden, mit im Spiel waren, an der Weisung und der Marschroute des Einzelnen teilhatten und wir uns so gegenseitig stützten, ist zwar nur eine Nebenerscheinung und eine Selbstverständlichkeit gewesen, aber eine wichtige.

Jene Frühreife, die nicht mehr an der Zahl der Altersjahre zu messen war, haben die meisten von uns, wenn nicht alle, bewusst oder unbewusst, mit nach Hause gebracht."

Zu Hause, in der so heiß ersehnten Heimat, aber wurde all das oft als eher unpassende Anmaßung empfunden, vornehmlich in der Schule.

Sie, die Schule, hat es dann auch allen anderen Luxemburger Institutionen voran gefügt, nein erzwungen, dass aus den Frühreifen draußen in der Fremde Not und Elend hier drinnen in der Heimat wieder Minderjährige wurden. - Ich habe das vor Jahren so kommentiert (cf "Zwangsrekrutiert", Bd. 3, Seite 125 u. ff.):

Aus Frühreifen wurden wieder Minderjährige

"Ich kam als noch nicht Neunzehnjähriger wieder heim, d.h. zu Hause waren ich und meine gleichaltrigen Kameraden damals wieder während zwei vollen Jahren "unmündige" Jugendliche, was, nach allem, was wir ohne Eltern, Erziehungsberechtigte, Vormünder, ohne deren Rat und Beispiel, auch ohne deren Unterschrift ..., erlebt, entschieden und durchgestanden hatten, reichlich wirklichkeitsfremd wirkte. Das hat sicher dem einen oder anderen Kameraden zu schaffen gemacht. Ich persönlich habe nicht rebelliert, sondern das „Spiel“ (oder die „Fiktion“, es habe die Zwangsrekrutierung gar nicht gegeben) gelassen mitgemacht, und zwar heilfroh, weil wir eben doch wieder daheim waren.

Geärgert hat mich damals, anfänglich, eigentlich nur die Schule, d.h. genauer: die einsichtslosen Pauker unseres guten alten Athenäums. Sicher, es war das nur eine ganz kleine Minderheit, aber jeder Einzelne war doch auch schon einer zu viel. Sie benahmen sich so, als wollten sie mit allen Mitteln die Zeit zwischen 1940 und 1944/45, mithin auch unsere Zwangsrekrutierung und unsere Abwesenheit von der Schule, ungeschehen machen, wenn sie nicht gar den Beweis erbringen wollten, das Furchtbare habe eigentlich gar nicht stattgefunden ...

War es verwunderlich, dass mir, nach dieser langen Pause, zudem fern von jeder Schulbank und jedem Handbuch, etliches fehlte, und zwar nicht nur in Griechisch? Die vorhin gemeinten und gerügten Pauker ließen es mich wie strenge Richter ausdrücklich wissen, was psychologisch und auch pädagogisch total falsch war und mir weh tat wie eine schallende Ohrfeige. Schließlich war ich ja nicht schuld am Krieg und an meiner Zwangsverschleppung gewesen. - Spätere belobigende Worte der Anerkennung seitens der betreffenden Herren „Pädagogen“ vermochten mich nicht vergessen zu lassen, was es unmittelbar nach der Heimkehr an falschen, verfehlten Tönen gegeben hatte.

Diesbezüglich einige Beispiele:

Mitte Oktober 1945 zog ich, wie anfangs vermerkt, wieder ins Athenäum ein und zwar auf Sekunda, ohne eine richtige Quarta und ohne eine Spur von Tertia, einfach so, weil dort meine "alte" Klasse war und weil Prof. Meyers-Cognioulet mir Mut gemacht hatte: "Du wirst es schon schaffen!"

Ich hatte kaum Bücher und Hefte und ließ mich, wenn es denn ging, von den allerersten Klassenarbeiten entbinden ...

Etwa vierzehn Tage nach meinem Wiedereintritt ins Athenäum aber war der erste Klassenaufsatz fällig. Ich machte mit und erntete die schriftliche Bemerkung: «Vous êtes nettement en retard sur vos camarades.» - Ich muss mir heute noch, 64 Jahre später, Gewalt antun, um vor so viel Mangel an Wirklichkeits- und Erziehungssinn nicht ausfällig zu werden. Daran ändert auch nichts, dass der betreffende „Pädagoge“ mir später, aber viel später, belobigende Anerkennung zollte ...

Ein anderes Beispiel: Unser Lehrer XY war immer schon der Typus des uneinsichtigen, unverbesserlichen Pedanten gewesen, dem gegebenenfalls die Tafel nicht schnell genug gesäubert werden konnte, um Raum zu schaffen für all jene Weisheiten, deren er nun einmal mächtig war und mit denen die Schüler wie entmündigt werden sollten. Im Krieg hatte er zudem unter den Nazis gelitten, was seine nervöse Reizbarkeit nur noch deutlicher zu Tage treten ließ.

Ich weiß nicht, ob er, als gewesener Inhaftierter, in mir den ehemaligen Zwangsrekrutierten nicht mochte, oder ... jedenfalls blieb er mir gegenüber immer misstrauisch und schlecht gelaunt. Ich kam nie in seine Gnade. Dort, wo er mir "nolens, volens" eine ordentliche Nummer geben musste, verdächtigte er mich am liebsten der Unlauterkeit! Als ich ihn zu Ende des 1. Trimesters bat, nicht an der Prüfung teilnehmen zu müssen, weil ich immer noch das diesbezügliche Lehrbuch nicht hatte ergattern können, gestand er solches nach längerem "Jein"-Gerede zu. Nur wenige Wochen später, noch vor Weihnachten 1945, ließ er mich wissen: Wenn ich ihm zuvor gesagt hätte, dass ich diese und jene Prüfung mitmachen würde, wäre ich nicht von der betreffenden Arbeit freigestellt worden! Am liebsten, so denke ich, ignorierte er mich. Ich mied ihn, wenn es nur ging.

Da steigt mir in der Erinnerung eine andere Nachkriegsbegebenheit mit demselben "Pädagogen" auf. Der Schüler XY bekam bei ihm am Jahresschluss 25 Punkte, also eine "4". Er hatte aber schon eine "4" in Latein. Um die sich daraus ergebenden Konsequenzen abzuwehren, bat eine "Petitionsgruppe" der Klasse - ich gehörte ihr an - den betr. Herrn, Güte und Milde walten zu lassen und dem Mitschüler eine "3" zu schenken. Unserer respektvoll ehrfürchtigen Bitte folgte ein unglaubliches Palaver, an dessen Ende es hieß: «Eh bien, donnons-lui <26>!»

Damit hatte der Unglückliche zwar einen Punkt mehr, aber immer noch eine "4"! Wie nennt man eine solche Einstellung und ein solches Vorgehen?!

In einem (nicht unwichtigen) Nebenfach hatten wir damals einen aus dem KZ heimgekehrten Lehrer, der sich gerne in Selbstbemitleidung verlor und dann, aufgrund seiner Erlebnisse, auch nicht mit Kritik an seinen Kollegen sparte. Bei ihm ist mir Folgendes passiert:

In der Trimesterprüfung trennt er die traditionellen Banknachbarn voneinander und „vermischt“ die Klasse nach eigenem Gutdünken. Ich durfte bleiben, wo ich war. Doch als mein Nachbar abzog, entfielen ihm mehrere Fadenblätter mit Notizen ... Sie blieben neben meinen Füßen liegen und hätten auch mir gehören können. Unser Lehrer hat sie später daliegen sehen ... und nichts gesagt. Aber in dem betreffenden Fach bekam ich bis zum Schluss auf Première immer nur eine kleine "3", so als wären es meine Blätter gewesen und als hätte ich gegebenenfalls von ihnen abschreiben wollen!

Etwas vom Schlimmsten, was mir nach Kriegsende am Athenäum passierte, wurde bereits erwähnt: Ich wurde als Heimkehrer von einem Lehrer nach allen Regeln der Kunst geohrfeigt und vor die Tür gesetzt. Das kam so:

Der betreffende Lehrer, der auch vor dem Krieg schon, aber ganz besonders nach 1944, seine Nerven nicht in der Gewalt hatte, pflegte in der letzten Stunde am Trimesterende einfach aus einem Buch vorzulesen, das wohl entfernt mit seinem Fach zu tun hatte, aber kaum jemanden interessierte. Entsprechend laut und wüst war denn auch allemal der Klassen-Klamauk.

Da war wieder mal Trimesterende und die letzte Stunde in dem betreffenden Fach. Ob es auf Sekunda oder gar auf Prima war, weiß ich nicht mehr genau. In Erwartung der Dinge nahm ich mir für jene Stunde ein eigenes Lesebuch mit. Es kam, wie es immer kam. Als der Lehrer zu lesen anfang, fing auch der Klamauk an, an dem ich mich nicht beteiligte, weil ich mein eigenes Buch vor mir hatte.

Bald schon verstand der Herr auf dem Pult sein eigenes Wort nicht mehr. Als seine Nerven vollends am Ende waren, was nicht lange auf sich warten ließ, sprang er, wie von einer Tarantel gestochen, auf und rannte in die Klasse hinein.

Um mein Lesebuch zu retten, das er eventuell konfisziert hätte, ließ ich es im Handumdrehen unter dem Pultdeckel verschwinden. Das hatte er gesehen, und obwohl ich nicht den geringsten Lärm verursacht und mich an keinerlei Unterhaltung beteiligt hatte, sprang er auf mich zu und schlug blindlings auf mich ein, als hätte er unbestreitbar den Urheber des Klassenklamauks und eigentlichen Missetäter der verfehlten Stunde erwischt. Nach erfolgtem Racheakt schmiss er mich vor die Tür und las dann, wie die Kameraden mir später erzählten, aus seinem langweiligen Buch weiter, bis der Pfortner klingelte.

Ich selber habe es heil überstanden. Dem Herrn Professor bin ich nicht einmal mehr böse, denn ich kann heute auf ein langes, erfülltes Leben zurückblicken. Dafür danke ich noch und noch dem dort oben!

Nochmals: Fragen

Abschließend drängen sich mir wiederum gebieterisch etliche Fragen auf, die ich bereits 1992 im Gedenkbuch der A.A.A. gestellt habe:

"Lag unsere Schule nicht, zumindest nicht zu sehr und zu vordergründig (vor allem im Gewand derer, die sie prägten), immer und überall auf der Lauer, um den Schüler zu ,erwischen', zu datzen', zu rügen, zu bestrafen?"

"War sie nicht auf einem fernen, hohen Olymp angesiedelt, sie, die bereits alles wusste, alles kannte, alles beurteilen konnte, weit entfernt von den Niederungen des gewöhnlichen Sterblichen, zu denen natürlich, und an unterster Stelle, die Schüler gehörten, die nichts wussten, keine Erfahrung besaßen, nicht mitzureden hatten, die aber so verwegen und unverfroren waren, ihrerseits diesen Olymp erklettern zu wollen? Und war die Institution Schule, auf dem Umweg über die Lehrer-Gestalten, die sie gebar, nicht, zumindest dem Schein nach, wenn nicht in Wirklichkeit, in erster Linie darauf bedacht, den Schülern jenen Aufstieg zu erschweren (oder ganz unmöglich zu machen), statt ihnen dabei zu helfen?"

Jene Lehrer, eine Minderheit, aber sie gaben den Ton an, <glaubten, Gott, der Schule, dem Land, dem Volk, der Jugend einen Dienst zu erweisen! Und sie ahnten nicht, was sie gefehlt haben und welche Karikaturen sie waren!>

"So Ähnliches hab' ich mir bei meiner Neueinschulung im Oktober 1945 gedacht. - Musste, muss das so sein? Führt kein Weg am Mangel an Menschlichkeit, an Entgegenkommen, an Zuvorkommenheit, an Geborgenheit, an Verständnis, an Hilfeleistung vorbei? Nach dem Ausgeliefertsein an die Nazis, an die deutsche Uniform, an den Hass der Gegenseite, an den Krieg, an das Sterben, an die Tschechen, die Russen und die Polen fühlte ich mich im Herbst 1945 wie ein Zehnjähriger neu ausgeliefert an unser Schulsystem, wie es sich praktisch gab."

"Sicher war es ein berechtigtes Anliegen, das zur Nazizeit Versäumte nachzuholen und nach Möglichkeit alle Lücken zu schließen. Das Land brauchte bestens ausgebildete Abiturienten, und an den ausländischen Universitäten konnte man keinen Unterschied machen zwischen den Kriegsschülern und den anderen. Aber es gibt Methoden und Methoden, wie auch pädagogische Umgangsformen! Wer als Professor den Überlegenen spielte und den der Hölle entronnenen Schattenfiguren bedeutete, sie wüssten aber auch gar nichts mehr, hätte der nicht eher nötig gehabt, zuvor einmal zu seinen so gezeichneten Schülern in die Lebensschule zu gehen?"

Ganz zum Schluss eine noch peinlichere, möglicherweise aber auch irrige Frage:

"Hatte unsere Schule als solche bei der Befreiung, als sie wieder sie selbst wurde, nicht etwas wie ein schlechtes Gewissen? Hatte sie sich nicht zu schnell und zu leicht <eindeutschen> und gleichschalten lassen? Klaffte nicht ein Abgrund zwischen den patriotischen Höhenflügen der Schule im Jahre 1939 und während der vier ersten Monate von 1940 und der Art und Weise, wie sie sich bald danach vor dem Okkupanten duckte und kuschte und ihm zu Willen war? -Ich wurde den Eindruck nicht los, dass unsere Institution Schule die Okkupationszeit so schnell wie möglich, und wenn nötig auf Kosten des Schülers, vergessen lassen wollte."

Und zur Befreiung: "Sprang unsere Schule damals nicht wie im Nu, als sei nichts geschehen, als habe sie sich keiner Gewissenserforschung zu stellen, in ihre alten Geleise von 1939/40, um zu tun als ob, um möglichst schnell alles, auch ihr eventuelles Versagen, ihr Geschehenlassen, ihre Anpassung, ihren Opportunismus, zu überspielen und vergessen zu können?"

Ich weiß es nicht. Ich wusste es nie.

[*1] Liste des élèves engagés à la FLAK au 1^{er} mars 1944

Athenäum

Barthel Josef
Berrend Johann
Berweller Franz
Colles Josef
Dernoeden Josef
Dondelinger Rüdiger
Els Edmund
Feltgen Nikolaus
Fonck Peter
Glod Rüdiger
Graas Gerhard
Grashoff Nikolaus
Grethen Peter
Heiderscheid Andreas
Hensen Johann
Heyart Bernhard
Kergen Johann
Kinsch Leo
Liebisch Ferdinand
Meyer Peter
Milani Emil
Noesen Emil
Rassel Johann
Reiland Anton
Schaafs Heinrich
Schiltz Leo
Schroeder Nikolaus
Tontelinger Joh. Baptist
Unsen Rüdiger
Wagner Numa
Weber Emil
Weber Karl
Weydert Andreas

Goetheschule

Bausch Nikolaus
Beckius Kamill
Bove Luzian
Büchler Hermann
Dasburg Peter
Einsweiler Peter
Feipel Andreas
Goergen Ferdinand
Grosch Robert
Herber Emil
Hertgen Josef
Kill Josef
Lentz Albert
Lorang Johann
Mergen Wilhelm
Moes Johann
Müller Hermann
Origer Ferdinand
Pauly Leo
Pilger Johann
Schanen Georg
Stevonazzi Emil
Thill Franz
Thill Raimund
Wiscour Johann

Esch-Alzig

Bernhard Georg
Bertemes Peter
Claus Johann
Dell Edmund
Ecker Johann
Fonck Bernhard
Haas Josef
Hameling Günther
Heuskin Peter
Kuebler Johann
Legerin Franz
Lorang Edmund
Mart Paul
Moes Johann
Olinger Johann
Pegel Josef
Peters Maximilian
Polfer Ferdinand
Schaack Franz
Schaack Ludwig
Schanen Robert
Schlesser Emil
Schuster Johann
Simon Nikolaus
Welter Michel
Werner Wilhelm
Weyland Eugen
Wiltgen Armin
Zeches Armin

Limpertsberg

Erpelding Ferdinand
Knaff Leo
Mohrmann Karl
Schweig Jakob
Theisen Norbert

Le relevé comporte aussi les 3 autres établissements scolaires qui ont accueilli à partir de l'année scolaire 1941-42 des élèves de l'Athénée.

[*2] Elèves de la II^e B 1945-1946

Bernard	Lucien	Luxembourg	Lorang	Edmond	Obercorn
Berweiler	François	Luxembourg	Meyers	Rodolphe	Luxembourg
Braun	Fernand	Esch/Alzette	Milani	Emile	La Louvière
Colling	Joseph	Dudelange	Moschen	Fernand	Dudelange
Elz	Edmond	Luxembourg	Olinger	Jean	Luxembourg
Faber	Jules	Luxembourg	Panis	Jean-Claude	Vincennes
Freymann	Félix	Mamer	Rassel	Marcel	Hobscheid
Gaillard	Charles-Louis	Lyon	Schaafs	Henri	Luxembourg
Glod	Roger	Luxembourg	Schmitz	André	Boulaide
Hastert	Fernand	Luxembourg	Schuster	Jean	Pétange
Havé	Paul	Berchem	Theisen	Roger	Lannen
Heiderscheid	André	Lorentzweiler	Thill	Joseph	Dommeldange
Hess	Fernand	Esch/Alzette	Tontlinger	Jean-Baptiste	Fingig
Hippert	Pierre	Luxembourg	Unsen	Roger	Bettembourg
Lécuyer	Lysiane	Paris	Warnier	Marcel	Beggen
Legille	Edouard	Burmerange	Weber	Emile	Hespérange

p.s. der Redaktion:



Der Autor war in den Jahren 1957 und 1958 Religionslehrer am Athenäum in Ersetzung von Abbé Edouard Kinnen. [*] Diese eben erwähnten Themen waren um diese Zeit sonderlich nicht mehr Gesprächsstoff in der Lehrerkonferenz. Anders kurz nach dem Krieg, als z.B. ein Lehrer sich lauthals weigerte, der Konferenz im Lehrerzimmer beizuwohnen solange der --- auch dort anwesend sei.

[*] Par décision ministérielle et d'accord avec l'Evêché, M. l'abbé André Heiderscheid a été chargé, à partir de l'année scolaire 1956-57, d'un certain nombre de leçons hebdomadaires de doctrine chrétienne à l'Athénée.

Par décision ministérielle du 20 août 1958, M. l'abbé François Reding a été nommé professeur de religion à l'Athénée.

Commissions d'examen. 1946-47.

Par arrêté ministériel du 15 mai 1947, les commissions d'examen ont été composées comme suit:

a) *Examen de fin d'études secondaires:*

Commissaire du Gouvernement: M. Louis Simmer, conseiller de Gouvernement;

Membres effectifs: MM. Joseph Wagener, directeur, Nicolas Koemptgen, Eugène Lahr, Albert Gloden, Arnould Nimax, Nicolas Majerus, Ernest Bisdorff et Jules Prussen, professeurs;

Membres suppléants: MM. François Schneider, Joseph Meyers-Cognioul et Joseph Meyers, professeurs.

Sujets des rédactions.

donnés à l'examen de fin d'études secondaires à la fin de l'année scolaire 1946-47.

1^{re} Rédaction française.

Développez et discutez cette pensée de Chamfort:

«Le bonheur n'est pas chose aisée: il est très difficile de le trouver en nous, et impossible de le trouver ailleurs.»

2^{re} Rédaction anglaise.

True bravery is shown

Not on the battle-field alone.

Show by examples taken from history, literature and daily life that men need not kill each other to prove their courage, abnegation and endurance.

3^{re} Rédaction allemande.

Nehmt Stellung zu dem Ausspruch:

«Nur vom Nutzen wird die Welt regiert.» (Schiller: Wallenstein)
I^{re}B.

Rédactions françaises.

- 1) Après la guerre de 1870. Flaubert écrivait à Edmond de Goncourt: «Nous allons entrer dans un ordre de choses où toute délicatesse d'esprit sera impossible». Cette prédiction s'est-elle réalisée?
- 2) Montrez comment Racine a réussi à faire tenir dans le cadre d'une journée tout l'essentiel de l'histoire de Néron.
- 3) Il n'y a pas de tâche inférieure et pas d'être inférieur, mais ce qui est inférieur, c'est d'accomplir mal sa tâche.
(Péguy.) (Comp.)
- 4) Une cathédrale est bien autre chose qu'une somme de pierres.
(St.-Exupéry.)
- 5) Que cherchez-vous surtout dans votre formation: la culture générale ou la spécialisation?
- 6) Une injustice faite à un seul est une menace faite à tous.
(Montesquieu.) (Comp.)
- 7) Tandis que le sage reste sur la rive cherchant un gué, le fou aux pieds nus a traversé l'eau. (Proverbe oriental.)
- 8) Imaginez l'attitude d'Alceste et de Philinte dans les événements récents (guerre ou après-guerre).
- 9) Direz-vous: Si vis pacem, para bellum, ou: Si vis pacem, para pacem?

Rédactions anglaises.

- 1) Let us Count our Blessings...
- 2) Suggest the best ways of preventing the outbreak of another World War.
- 3) The Englishman's Devotion to Rural Occupations.
- 4) Man was Born to Fight.
«After all, what would life be without fighting? From the cradle to the grave, fighting, rightly understood, is the business, the real, highest, honestest business of every son of man. Everyone who is worth his salt has his enemies, who must be beaten, be they evil thoughts and habits in himself... or Bill, or Tom, or Harry, who will not let him live his life in quiet till he has thrashed them». (T. Hughes.) — Comment upon these assertions.

- 5) Britannia's Realm. — State the geographical, historical and economic reasons why the sea should mean more to an Englishman than to a Frenchman.
- 6) «Of all the things I have ever seen, only the sea is like a human being; the sky is not, nor the earth. But the sea is always moving... and never rests. It is always wanting, wanting, wanting... it is always asking a question and it never gets an answer». (Olive Schreiner.) — Comment on this assertion and give concrete examples of the human feelings which find their counterpart in the sea.
- 7) Newspapers, Broadcasting and the Cinema as Influence in the Life of the People.
- 8) Do you agree with the phrase quoted by Aristotle in his book on Politics that «in many things the middle is the best»?
- 9) Discuss the statement that «on the whole, it is better not to disturb the amiable delusions of our fellow-men, unless we are certain that we can improve them».
- 10) The Joys of Going Slow.
«Some people seem to be indignant at the «go-slow» methods that, since the last war, have captured the imagination of a number of their fellow-citizens. But, after all, if the worship of speed is a legitimate ideal, may not the worship of slowness be equally so? One of the wisest of men taught us in our childhood that the crawling tortoise is a better model than the fleet-footed hare». (Robert Lynd.) — Do you agree with the view expressed in these lines?
- 11) The heights by great men reached and kept
Were not attained by sudden flight.»
Comment upon the above statement.

Rédactions allemandes.

- 1) Ein wenig Liebe von Mensch zu Mensch ist besser als alle Liebe zur Menschheit.
- 2) a) Ist die Technik der Schönheit Feind?
b) Meine Stellung zum Luxemburgischen (nach freier Wahl).
- 3) Es binden Sklavenfesseln uns die Hände,
Der Geist, er macht den Freien und den Knecht.
- 4) a) Was fördert mich mehr: Der Verkehr mit Menschen oder das Lesen in Büchern?
b) Sollen wir annektieren? (nach freier Wahl).
- 5) Der Fortschritt im Licht der Geschichte.
- 6) Um sie schätzen zu lernen, müßten manche Dinge weit weg, und manche Menschen weit weg sein.
a) Liste des élèves qui ont subi avec succès l'examen de fin d'études secondaires à la fin de l'année scolaire 1946-47, avec indication de la carrière qu'ils se proposent de suivre:
 1. Becker Pierre, de Hollerich (sc. math.);
 2. Bernard Lucien, de Luxembourg (droit);
 3. Berweiler François, de Luxembourg (carr. administr.);
 4. Buchler Armand, de Schouweiler (sc. commerciales);
 5. Carl Jean, de Luxembourg (carr. administr.);
 6. Colling Joseph, de Dudelange (sc. math.);
 7. Dernoeden Joseph, de Howald (sc. coloniales);
 8. Elz Edmond, de Luxembourg (médecine);
 9. Faber Armand, de Bonnevoie (philologie);
 10. Faber Jules, de Luxembourg (méd. vétérinaire);

11. Felten René, d'Ettelbruck (carr. administr.);
12. Feyereisen Jean, de Luxembourg (génie civil);
13. Glod Roger, de Luxembourg (carr. administr.);
14. Goergen Ernest, de Luxembourg (philologie);
15. Grass Gérard, de Luxembourg (architecture);
16. Hastert Fernand, de Luxembourg (théologie);
17. Hausemer Georges, de Luxembourg (médecine);
18. Heiderscheid André, de Lorentzweiler (théologie);
19. Hensen Jean, de Dudelange (médecine);
20. Hess Fernand, d'Esch-sur-Alzette (droit);
21. Hippert Pierre, de Luxembourg (sc. pharmaceutiques);
22. Kelsen Raymond, de Wormeldange (droit);
23. Ketter Norbert, de Luxembourg (médecine);
24. Kons Joseph, de Luxembourg (architecture);
25. Kremer Rémy, de Bruxelles (droit);
26. Legerin François, de Pétange (carr. administr.);
27. Legille Edouard, de Burmerange (génie civil);
28. Liebisch Fernand, de Luxembourg (sc. commerciales);
29. Loesch Jacques, de Luxembourg (droit);
30. Lorang Edmond, d'Obercorn (droit);
31. Meyers Rodolphe, de Luxembourg (médecine);
32. Milani Emile, de La Louvière (Belgique) (médecine);
33. Moschen Fernand, de Dudelange (théologie);
34. Muller Henri, de Kleinbettingen (génie civil);
35. Olinger Jean, de Luxembourg (droit);
36. Rassel Marcel, de Hobscheid (médecine);
37. Reiland Camille, de Luxembourg (carr. administr.);
38. Schaafs Henri, de Luxembourg (sc. coloniales);
39. Schanen Robert, de Bascharage (carr. administr.);
40. Schiltz Léon, de Hobscheid (sc. mathém.);
41. Schmitz André, de Boulaide (philologie);
42. Schmitz Gaston, d'Esch-sur-Alzette (médecine);
43. Schoepges Hubert, de Troisvierges (carr. administr.);
44. Schuster Jean, de Pétange (carr. administr.);
45. Theisen Roger, de Lannen (carr. administr.);
46. Thill François, de Luxembourg (sc. commerciales);
47. Tontlinger Jean-Baptiste, de Fingig (sc. naturelles);
48. Unsen Roger, de Bettembourg (génie civil);
49. Wagner Numa, de Martelange (génie civil);
50. Warnier Marcel, de Beggen (sc. chimiques);
51. Weber Emile, de Hespérange (médecine);
52. Weber Emile, de Niederanven (sc. coloniales);
53. Weickmanns Guy, de Luxembourg (médecine);
54. Weydert André, de Luxembourg (droit);

55 élèves s'étaient présentés; 54, dont 2 avaient été ajournés, ont réussi; 1 élève a échoué.

CHAPITRE I.

Devoirs des élèves.

Art. I. Les élèves doivent principalement obéissance et respect à leurs professeurs ainsi qu'à toutes les personnes chargées de les aider ou de les suppléer dans l'établissement. Tous leurs efforts doivent tendre à contracter des habitudes d'ordre et de discipline, à s'appliquer sans relâche à leurs études et à se distinguer en toutes circonstances, tant à l'intérieur qu'au dehors [1852] de l'établissement, par des mœurs douces et polies.

*Projet de Règlement
Du police d'élèves à exercer sur les élèves externes
de l'Athénée.*

- art. 1. On exige des élèves de l'Athénée, que leur conduite dans les
publics soit toujours l'empreinte de la décence et de
l'urbanité.
- art. 2. Le soir il leur est défendu de sortir de leur domicile
en hiver après 8 heures & en été après 9. — Les élèves
que l'on trouvera passer par les rues après l'heure,
s'attireront les rigueurs de la police locale.
- art. 3. Il leur est défendu de fréquenter des sociétés suspectes & de
se trouver dans les cabarets.
- art. 4. Les élèves, qui par manière de récréation voudront se
procurer quelques divertissements honnêtes, en avertiront
le régent ou professeur de leur classe, lui indiqueront la
maison, ou ils se proposent d'aller, & lui nommeront les
camarades, qui feront partie de la société.
- art. 5. Si à une promenade, ou autrement, les élèves se seront donnés
quelque récréation de cette nature, tant avoir qui prévient le
cas, ils en avertiront d'abord le professeur de leur classe.
Les élèves, qui dans l'un ou l'autre cas n'auront pas rempli
cette tâche, seront considérés comme des rebelles
à l'égard de la discipline, & s'exposent à une sévère
punition.
- art. 6. Les notes doivent être responsables de la conduite des élèves
qui logent dans leur maison.

[vers 1850]

- art. 7. Les élèves ne peuvent se loger, que dans des maisons reconnues comme honnêtes, & si les professeurs ont trouvé la maison dangereuse pour le séjour des élèves, ils pourront obliger les derniers à la quitter.
- art. 8. Les jeux de hasard, et notamment le jeu de cartes est défendu aux élèves pendant les mois de l'année.
- art. 9. Sur la demande d'un professeur les élèves sont obligés de nommer les camarades, avec lesquels ils vont habituellement à la promenade.
- art. 10. Il est surtout fortement recommandé aux élèves de respecter toute plantation d'arbres, faite pour l'agrandissement du public & l'embellissement des environs de la ville.
- art. 11. Il est défendu aux élèves de se rendre par bandes d'une distance éloignée de la ville, sans avoir exposé les raisons & obtenu une permission expresse du professeur de leur classe.
- art. 12. Il est également défendu aux élèves d'aller de bagner, plusieurs ensemble dans les rivières, lacs même, qu'ils auraient choisi un endroit écarté.
- art. 13. Le professeur de l'ère d'histoire auprès du Bureau d'expulsion des élèves, qui auraient contracté des habitudes vicieuses, assigneraient des progrès ou l'absence en matière d'attention de leur conduite.
- art. 14. Les élèves catholiques s'approcheront des églises paroissiales six fois pendant l'année scolaire, les jours à déterminer par le Moniteur de l'école générale.
- art. 15. Sera le présent règlement, ainsi que celui de la police intérieure de l'école, affiché dans toutes les salles de classe avec le programme annuel des leçons, & l'exécution sera surveillée par tous les professeurs & agents, employés à l'école.
- art. 16. Les maîtres ne jugeront pas sur les dispositions ultérieures, que les circonstances pourraient provoquer.

JUL CHRISTOPHORY

Adieu à la bonne vieille salle Mansfeld

Salle d'examen, salle de fêtes et salle d'exposition...

Septembre 2007

L'autre jour je l'ai brièvement revue, nue et dépouillée de ses vitrines et rideaux, victime d'un surnois chantier et d'une grue agressive, en voie de transformation, paraît-il, vers une salle de lecture spécialisée ou une annexe de la Médiathèque de la Bibliothèque nationale.

Une fois le moment de stupéfaction passé, de nostalgiques souvenirs m'ont assailli. Vous me pardonnerez d'essayer dans les prochaines pages de les arracher à l'oubli et de les fixer pour la petite histoire d'une grande institution.

Il y a déjà plus d'un demi-siècle...

Un premier retour en arrière me ramène vers une chaude journée de juin 1952.

Il est 8 heures du matin. Une bonne centaine de potaches angoissés de la 6^e ou 7^e année d'études primaires s'engouffrent à travers la petite porte menant au 1^{er} étage de l'aile ouest, qui donne sur la rue de l'Athénée. Ils montent un escalier de bois qui mène vers une grande salle et prennent place dans de vieux bancs martyrisés par l'âge et les taches d'encre et de sueur, non sans avoir découvert avec quelque soulagement ... un petit carton affichant leur nom.



Après maints remous et agissements et un appel nominal, ils se déclarent prêts à affronter les pièges et embûches de l'examen d'admission en septième de l'Athénée grand-ducal.

L'initiale C de mon nom de famille me place assez près de l'estrade dominée par le grand tableau de Joseph Kutter arborant la façade blanche du château de Clervaux sur le flanc d'une

colline noire, coiffée, elle, de la toiture rouge de l'abbaye bénédictine.

Une peinture expressionniste pleine d'une austère profondeur (ou sourde menace?), au diapason de notre état d'esprit au seuil d'une nouvelle étape pleine d'inconnues et de mystère.

Seuls quatre élèves de notre classe de village avaient risqué le pas de briguer le prestige et l'honneur de lycéen, soit à l'Athénée, soit au Lycée de garçons du Limpertsberg.

Du haut du mur gauche l'imposante rotonde massive en travertin du château Saint-Ange se détache sur le bleu du ciel romain, ce monument de la rive droite du Tibre, à proximité de la Coupole de Saint-Pierre du Vatican: les couleurs roses et brunâtres mises en relief par le style académique et classiciste de Jean Schaack



semblent répandre un joyeux optimisme de perfection architecturale. Bien sûr nous ignorions tout de l'histoire sanglante de cet édifice destiné à être le mausolée de l'empereur Hadrien au II^e siècle de notre ère, mais servant surtout à des fins militaires dans les siècles suivants. (Nous ignorions aussi qu'à un autre mur intérieur du bâtiment était accrochée

une deuxième fresque géante plus sereine de Jean Schaack, représentation genre carte postale de l'Acropole d'Athènes, qui allait saluer douze ans plus tard le visiteur du Nouvel Athénée montant l'escalier d'honneur vers le 1^{er} étage.) *1]

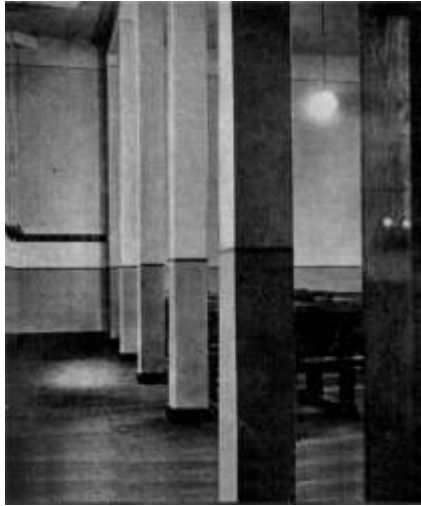
A midi seulement, à la sortie, nous remarquons sur la porte d'entrée le portrait au fusain de Friedrich Schiller, signé Johnny Greiveldinger.

Quelques mois plus tard, M. Greiveldinger, alias Spitz, sera notre premier professeur de dessin. Des condisciples d'autres classes seront encadrés par le légendaire Jean Schaack, en fin de parcours, archicélèbre pour ses fameuses saillies d'humour et boutades folkloriques.



Quant à l'aspect général de la salle, sa caractéristique d'antan (disparue depuis) était un couloir central bordé d'une double colonnade de piliers carrés en bois, une construction de soutènement du plafond abolie lors de la restauration des années 1965-70, préparant ainsi l'occupation du Collège des jésuites par la Biblio-

thèque nationale, après le départ de l'Athénée en avril et mai 1964.



Même décor quatre ans plus tard, en juin 1956, quand les élèves de 4^e réoccupaient la salle pendant trois jours pour décrocher le fameux «Certificat de l'examen de Passage» qui leur permettait d'entrer dans les carrières inférieures de l'administration de l'État ou de poursuivre leurs études dans le cycle supérieur.

Ceci après avoir accompli deux années du cycle inférieur et deux années du cycle moyen. Rude entraînement, souvent orchestré par les pédagogues les plus exigeants comme un Jean-Eugène Giver (alias Lepp), en français, un René Schaaf (alias Schiep), en anglais, et un Ernest Bisdorff (alias Schmeling), en allemand. Souvent aussi ces régimes préparatoires ingrats furent atténués sinon égayés par les cours plus décontractés d'un Emile Thiry (alias Teacher), d'un Marcel Schmit (alias Krambambuli) ou d'un Théodore Manon (Tit).



Jean-Eugène Giver



René Schaaf



Ernest Bisdorff

En février 1955, la communauté de l'Athénée célébrait avec quelque retard, mais en grande pompe, le 350^e anniversaire de sa fondation. Avec une séance académique en présence du prince Félix, de l'évêque Mgr Lommel, du ministre Pierre Frieden et des notabilités de la Ville. Seuls les élèves des Cours Supérieurs, des classes de première et les délégués des autres classes furent admis ce jour faste entre tous. Les professeurs stagiaires avaient été mobilisés en tant que garants d'une surveillance musclée en cas de débordement tapageur de quelques trouble-fête. *2] Et pourtant, alors élève de cinquième seulement, j'ai pu observer cette illustre assistance du haut de l'estrade. Ceci grâce à un orchestre de circonstance qui avait l'honneur de saluer les invités et d'entre couper les nombreux discours académiques. Si mes souvenirs sont exacts, le petit ensemble se composait des violons d'Edmond Toussier, de Paul Maras et de votre serviteur, du piano de Jacques Huppert, de la clarinette de Roger Muller et de la trompette d'Eugène Heirend. A la suite de la séance académique, nous jouions pour l'illustre auditoire e. a. le Menuet de Paderewski, le «Rousegäertchen», une



Mgr Lommel, Pierre Frieden, Reuter, Prince Félix



Bech, Victor Bodson

marche populaire de Fernand Mertens, et la Cantate «Sept fois cinquante ans», écrite par Roger Linster et mise en musique par Norbert Thill.



Johnny Greiveldingeer



Emile Thiry



Jean Schaack

En juin 1959 nous revenions sur les bancs mansfeldiens pour les épreuves du bac ou l'examen de Fin d'études, comme cela s'appelait à l'époque.

Kutter, magistral et grave, figé dans une immuable sérénité semi-obscur, était toujours là et continuait à veiller sur le grain des générations montantes, de plus en plus bruyantes et indisciplinées. Au-dessus de la porte d'entrée, cependant, une vue des remparts de Luxembourg, fixée au crayon par Johnny Greiveldinger, semblait avoir remplacé le portrait de Friedrich Schiller.

Mais cette année fut attristée par la mort de Pierre Frieden, ministre d'Etat et ministre de l'Education nationale. Le seul philosophe devenu chef de gouvernement, réalisant ainsi le vieux rêve de Socrate et de Platon.

Je nous revois encore, commentant en dissertation de langue allemande une citation tirée de son ouvrage sur Fritz Endres qui disait: „Wir gehen allzu leicht bepackt durchs Leben, wir müssen höher zielen, den Bogen straffer spannen.“

Trois fois de plus nous devions retourner pendant et après nos études universitaires dans le vénérable bâtiment pour les deux examens de candidature et du doctorat de la Collation des Grades. Mais d'ordinaire ces épreuves eurent lieu dans la salle de physique du 2^e étage de l'aile centrale ou alors la salle de philosophie des Cours supérieurs du 2^e étage de l'aile est, jouxtant la Cathédrale. De sorte que l'aura particulière de la salle Mansfeld ne pouvait plus guère inspirer notre ambition d'excellence créative ...



Marcel Schmit



Jules Christophory



Théodore Manon

Apparemment la grande salle avait été convertie en deux salles de classe pour un certain moment. J'ignore si les derniers examens collectifs de l'épreuve du bac y furent quand même écrits en 1963, car le nouveau bâtiment du boulevard Dupong accueillit déjà la promotion de l'été 1964.

CANTATE

*Pierres! que dise un chant vos réveils tutélaires!
Car votre oeuvre en ce jour pérenne se révère
Dans vos fils acclamant vos fécondes carrières
Éclairées toujours par des âmes sévères.
En ce haut lieu d'où nous arrivent nos destins,
De graves volontés, selon d'ardents desseins,
Mènent nos «science et conscience» à des fins
Triomphantes, zélés Pères parnassiens!
Car d'ici les clartés rayonnent décisives!
Depuis sept fois cinquante ans de vos murs dérive
Au sol fier des aïeux la force successive,
Et jusque dans ses morts, vos vertus furent vives!*

ROGER LINSTER

Etudiant ès lettres.



Pierre Frieden

Mais loin d'avoir été une salle d'examen, le titre de gloire principal de la salle revient à son passé historique de salle de théâtre, de remises de prix et de fêtes de fin d'année. Et ceci dès son premier usage en tant que grande aula du Collège des Jésuites, ouverte fin 1608. Il est vrai que jusqu'à la fin de la construction de l'église voisine en 1621, elle servait aussi de chapelle domestique et scolaire. Joseph Reisdorfer a pu montrer dans ses études fouillées que depuis 1662 l'Aula Collegii pouvait disposer d'une scène permanente:

«Hoc anno theatrum stabile erectum est in aula Collegii Rectore P. Joanne Baptista de Florbeque, Belga, Agente P. du Cygne Rhetore, Patrocinante P. Alexandre Wiltheim (Ms 199. 212r, BNL).

(cf. Etude sur le théâtre des Jésuites au Collège de Luxembourg: *Dramata festiva mixta musica in*: 400 Joer Kolléisch, vol. I 1603-1815, pp. 173-186).

Mais faisons un bond au XX^e siècle.

La salle que nous avons connue au début des années cinquante fut sans doute le résultat d'un effort de rénovation d'après-guerre car Paul-Théodore Weber écrivait en 1955 dans le volume édité à l'occasion du 350^e anniversaire de l'Athénée: «Après une cure d'embellissement il y a quelques années, elle offre un cadre digne aux conférences et aux fêtes scolaires». Personnellement, j'ai pu voir ces quarante dernières années le résultat de deux métamorphoses.

Il y a d'abord eu la transformation complète du bâtiment entre 1965 et 1972, lors de sa conversion en Bibliothèque nationale après le départ des élèves de l'Ancien Athénée en 1964. Vers 1970 donc, elle fut dotée de son nouveau nom de Salle Mansfeld et de ses six vitrines géantes, aussi immobiles et inamovibles que polyvalentes, pleines de possibilités mais aussi de contraintes scénographiques pour les adapter aux multiples expositions qu'on voulait montrer dans cette salle.



Exposition: le grand ouvrage

Constellation rigide, s'il en fut! Il fallait moduler ces grandes vitrines et les adapter par maints artifices et dispositifs internes et externes. Les envelopper de draperies, les cacher ou les combiner par d'autres revêtements en papier d'emballage ou panneaux illustrés. Que de frustrations ou de triomphes éphémères à chaque exposition, quelle invitation pourtant à l'imagination et à la créativité pour les animer et les rendre attractives! Pour déplacer, rehausser, traverstir, incliner ou simplement enlever tel plateau intérieur.

Quel défi pour baisser le voltage et les plonger dans une semi-obscurité mystérieuse afin de ne pas abîmer les précieux manuscrits du Moyen Âge et de répondre aux standards d'éclairage professionnels! Surtout lorsqu'elles

devaient héberger le temps d'une exposition des emprunts de notre grande sœur, la Bibliothèque nationale de Paris, y déposés personnellement et après de multiples réticences et garanties par un envoyé spécial, un commissaire muni de gants d'apparat en soie ou velours!

Et pourtant, ce cadre rigide s'est prêté de 1975 à 1996 - ces années en tout cas dont j'ai bonne mémoire - à plus d'une centaine d'expositions plus ou moins prestigieuses ainsi qu'à de multiples conférences passionnantes qui mettaient à profit cette ambiance unique et assuraient à la Bibliothèque nationale le rayonnement et le prestige d'un foyer ardent d'animation culturelle.

Ces manifestations permettaient de familiariser un large public avec les pièces rares des fonds et les chefs-d'œuvre de diverses collections et de le fidéliser ensuite pour d'autres activités de la bibliothèque.



Bien des thèmes historiques ou d'actualité ont ainsi pu être abordés et illustrés. je me limiterai à rappeler une dizaine de sources d'inspiration et de sujets illustrés:

Primo: l'édition de livres et les métiers d'art.

Souvent des dons et cadeaux d'ambassades ou d'instituts culturels étrangers furent complétés et mis en valeur par des exemplaires de nos fonds. De nombreuses maisons d'édition étrangères furent ainsi présentées au public, de l'Europe de l'Ouest bien sûr, mais aussi de l'Europe de l'Est (Russie, Tchécoslovaquie, Bulgarie), du Canada, de l'Inde, etc.

S'y ajoutaient les métiers d'art, les artistes ou architectes du livre, tels un Pierre Lecuire, un Michel Butor, un Alain de la Bourdonnaye, un Joachim Burgert, un Fritz Eichenberg, un Jiri Anderlé, un Klaus Eberlein, un Roland Grunberg, un Didier Graciewicz, un Jan Peter Fluck, un Curt Vissel, un Denis Rodriguez, un Théo Kerg, un Boris Lejeune, un Vodaine, parfois des séries thématiques comme «Karikatur und Spott in der Schule» ou 24 reliures d'artistes sur un livre identique, etc.

Secundo: les présentations d'un écrivain et de son œuvre.

Ici les grands noms se bousculent au portillon, des classiques aux contemporains, par exemple, dans l'ordre chronologique: Valéry Larbaud, Jean Cocteau, Michel Butor, Sédar Senghor, George Orwell, Wittgenstein, Václav Havel, Marguerite Yourcenar, Goethe (in Trier und Luxemburg), Descartes, Simenon, Malraux, Maurice Constantin-Weyer et, du côté du Luxembourg, Michel Rodange, Willy Goergen, Anise Koltz.

D'autres ont dû se contenter des vitrines du hall d'entrée, p.ex. un Rudolf Steiner, Adolf Adler, Fernando Pessoa, Mario Sa Carneiro, Robert Musil, Lord Byron et même Shakespeare...

La présentation culturelle et touristique d'un pays, d'une région ou d'un site historique pourrait former un 3^e groupe. Rappelons seulement les découvertes les plus exotiques que nous avons pu faire ici sur place: l'Afghanistan, l'Inde dravidiennne, l'Ile de Madère, la Thrace et la Macédoine, les patrimoines de la Bulgarie et de la Roumanie, le Liban (Une foi gravée dans la pierre), les Inuits, les temples d'Angkor, les périples de divers explorateurs, etc.

Le 4^e groupe pourrait réunir les présentations d'institutions luxembourgeoises telles que la Grande Loge, la Franc-Maçonnerie, l'Abbaye de Differdange ou les anniversaires d'associations ou syndicats comme la CGFP, les jubilé d'éditeurs de journaux et périodiques comme p.ex. Forum, Heimat und Mission, l'Imprimerie Saint-Paul, ou alors un survol historique illustré de tous les périodiques luxembourgeois, etc.



Expo: Les grands Anciens [2003]

Il est évident que les thèmes religieux occupent une catégorie à part dans un ancien Collège des Jésuites qui, en plus, est voisin direct d'une Cathédrale vers laquelle affluent au mois de mai des milliers de pèlerins. Cette période est donc mise à profit par telle association catholique ou aumônier de lycée pour présenter une exposition ambulante nourrie par des documents intéressants des fonds de la BNL. L'histoire des jésuites, la Chrétienté, certains pèlerinages, la Synagogue et la Bible, le culte de la Vierge, les voyages du Pape, le Saint Suaire, les bandes dessinées chrétiennes, etc., autant de sujets abordés et illustrés jusqu'ici.

Les expositions liées à un colloque ou congrès sont sans doute les mieux documentées parce qu'elles étaient accompagnées en règle générale d'un catalogue scientifique de haute tenue. Quelques fleurons de cette série restent en mémoire: l'expo Descartes pour le 350^e anniversaire du «Discours sur la méthode» en 1987, la Mission des Lumières en 1981, la Philosophie de l'Argent (autour de l'œuvre du sociologue Georg Simmel) en 1993, Tradition et Emancipation (1991), Sozialismus und Utopie, Prise de Conscience juive, Textes et Images, Réforme et Contre-Réforme (1986), l'affaire Dreyfus (1995), De Vésale à Laënnec, une exposition d'ouvrages de médecine et de pharmacie de la BNL, etc. L'initiative d'un bon nombre d'entre elles revenait à Claude Weber, le remuant philosophe de la maison.

Quelques assises internationales ont eu lieu dans la salle Mansfeld, du temps de l'Athénée aussi bien que de la Bibliothèque nationale. A titre de curiosité, le volume des cent ans des Chroniques de l'APESS de 2006 nous rappelle à la page 78 que du 1^{er}

au 4 août 1922 la salle accueillit le Congrès de la BIES (Bureau international des Enseignants du Secondaire). De mon temps à la BNL, le ministre Robert Krieps a pu accueillir en mars 1985 le congrès annuel de LIBER (Ligue des bibliothèques européennes de recherche) et Jacques Santer, en tant que Premier ministre et ministre de la Culture, le IV^e Forum international de la Reliure d'Art en 1994. En outre nous avons offert l'hospitalité à maints séminaires et colloques universitaires, comme ceux des «historiens de l'Europe», les cours d'été de la Clark University du Massachusetts, etc.

En matinée certaines associations internationales ont réuni un auditoire intéressé par des cours sur l'Art moderne ou des thèmes d'architecture...

Une bonne vingtaine d'expositions mettaient en valeur les collections de la Réserve Précieuse à l'occasion d'une nouvelle acquisition ou d'une restauration de taille financée par un mécène ou sponsor. D'intéressantes plaquettes ou catalogues dus à la main experte d'Emile van der Vekene rappellent le fac-similé du Book of Kells, la Cosmographie de Ptolémée, les Décrétales d'Echternach du XIII^e siècle, Copie ou fac-similé?, les plus belles gravures, estampes, reliures et affiches, les plus beaux manuscrits d'Echternach à la Bibliothèque nationale de Paris, etc.

Combien d'imposantes manifestations itinérantes d'objets, documents et livres organisées par telle ambassade, bibliothèque ou institution étrangères ont été hébergées, encadrées et complétées dans la salle Mansfeld par des pièces intéressantes de nos propres collections!

Quelques rappels rapides: Kampagne in Frankreich, Das Schweizer Buch, Kalligraphische Psalmen, Hans Christian Andersen, La Littérature grecque moderne, Bücher aus der DDR, Regards sur la Roumanie, Thrace et Macédoine, Mit Hammer und Harfe - Kabarett in Deutschland, The changing face of Australia...

En passant, une pensée reconnaissante et une mention spéciale vont à nos fidèles partenaires de toujours: Trierer Stadtbibliothek, Goethe Institut/ Thomas Mann Bibliothek, Centre Culturel Français, British Council, etc.



On reconnaît:

Ministre Robert Krieps, Grand-Duc Héritier Henri, - , Emile van der Vekene, Guy Linster

La commémoration de tel événement historique ou l'anniversaire de tel personnage important fournirent autant d'occasions bienvenues pour être illustrées par des documents intéressants de nos fonds qui remontent aux collections monastiques.

Dans cette lignée nous avons pu nous replonger dans la salle Mansfeld aussi bien dans la *Réforme et Contre-réforme* et le *Tricentenaire de la rénovation de l'Edit de Nantes* que dans *Durbuy* et le *Luxembourg depuis 1331*, *L'immigration luxembourgeoise aux Etats-Unis*, *Trois siècles d'archéologie luxembourgeoise*, *La conversion des indiens Micmac*, *Les deux Guerres mondiales* et le *Bicentenaire of the American Constitution* ... Ces expositions nous ont permis de revisiter d'illustres personnages comme e.a. Ermesinde, Jean Gaspard de Cicignon, Bernard de Luxembourg, Eugène Ruppert, le missionnaire Christian Kauder, etc.

Une dernière catégorie («Divers») regrouperait des sujets aussi disparates que le rôle et la place de la femme dans la société moderne, les hologrammes de Virgile Ghinèa, le «Luxuspapier» de Carmen Rinnelt ou les affiches de la Loterie nationale.

D'autres sujets mineurs ont dû être renvoyés dans les six vitrines du hall d'entrée, tels l'héraldique, les ex-libris, les timbres, les « Contrefaçons » commentées par Roger Brucher, les partitions de musique classique (cf Johannes Brahms) ou moderne présentées par la LGNM (Lëtzebuurger Gesellschaft fir Nei Musek): Alban Berg, Erik Satie, Compositeurs français autour de 1900, Victor Fenigstein, etc.



Quant aux illustres conférenciers qui ont fasciné un public ravi dans la salle Mansfeld, je me souviens surtout de quelques personnalités réputées de passage à Luxembourg que j'ai pu accueillir dans mon bureau et avec qui j'ai pu bavarder ou faire un tour de la Corniche pour leur montrer le panorama de la ville et de ses faubourgs. Du côté russe, on a pu entendre à

deux reprises Vadim Zagladyn, confident et conseiller de Gorbatchev, ainsi que le célèbre économiste Leonid Abalkine, auteur de nombreux ouvrages et directeur de l'Institut d'économie de Moscou. Wasiliy Leontief, prix Nobel d'économie de 1973, a passé aussi quelques jours à Luxembourg dans le cadre d'un colloque organisé par l'association Luxembourg-Harvard.

Lors de manifestations littéraires, la salle Mansfeld offrait par exemple une tribune à la romancière Helga Schubert, porte-parole et figure de proue du « Zentraler Runder Tisch » de Berlin à la veille de la chute du mur, au grand reporter et biographe Jean Lacouture, au poète Alain Bosquet, au romancier néerlandais Cees Nooteboom, etc. Tant d'autres célébrités du monde culturel devraient être évoquées ici en tant qu'invités de colloques ou de tables rondes ou de conférences organisées par l'ambassade de France, l'institut d'études européennes et internationales ou la Commission nationale pour l'Unesco. Quelques concerts de musique de chambre et de musique électronique présentés par la LGNM et la Clark University restent en bonne mémoire. Toute cette panoplie d'événements s'y déroulaient parce qu'en ces années il y

avait une pénurie de salles dans notre belle ville et que des enceintes plus adéquates comme le Centre culturel de rencontre de l'Abbaye de Neumunster, la Philharmonie ou le Mudam n'étaient pas encore nées.

Il est vrai qu'au beau milieu de ce parcours, vers l'été 1992, la salle Mansfeld restait fermée pendant quelques mois pour une remise en peinture et un coup de rafraîchissement général. Le plancher et le plafond furent renouvelés, les vieux rideaux avec leur fin filet brun devenu poussiéreux furent remplacés. L'avis sur le résultat des travaux dirigés par les Bâtiments publics fut partagé. Certains aimaient la couleur rose pâtisserie des murs et le rouge bordeaux des nouveaux rideaux, d'autres moins.

Une chose est sûre et certaine: tout fut net et propre pour la prochaine décennie. Les grandes vitrines restaient intactes et entamaient leurs trois derniers lustres.



cour intérieure

Il est vrai aussi qu'à ce moment déjà, par manque de place et de perspectives, les responsables de la BNL étaient forcés d'utiliser les derniers recoins imaginables d'une vieille structure pour essayer de répondre de façon quelque peu honorable aux exigences de service d'une bibliothèque publique moderne. Ainsi votre serviteur a dû déloger vers 1985 les ateliers du concierge du rez-de-chaussée de l'aile ouest, longeant la rue de l'Athénée, pour pouvoir accueillir une médiathèque et un service de photographie. De même il a dû se résigner à sacrifier en 1992 un tiers de la salle des Périodiques, alias Pilgersall, pour éviter une fois pour toutes le démantèlement annuel de cette salle afin d'y permettre l'installation de stands de livres religieux, d'abord dans la salle même, plus tard dans le Bicherzelt de l'Info-Video Center dans la cour intérieure pendant la quinzaine de l'Octave. Sans parler des transformations projetées, mais avortées faute de scénarios d'avenir au centre-ville: la transformation des caves en aires de stockage de livres, silo souterrain projeté par le bureau Schroeder de sept étages sous le parvis de la Cathédrale, verrière surplombant la cour intérieure du côté de la Cathédrale (à l'instar de celle de l'actuel Centre culturel de rencontre de l'abbaye de Neumunster), le bel espoir d'une annexe projetée par Rolf Fuhlrott et Carlo Kerg au boulevard Kennedy au Kirchberg, votée par le Parlement en juillet 1998, mais abandonnée au dernier moment en faveur d'une belle chimère destinée à prendre corps sur la Place de l'Europe en 2012 ou 2020.

Mais tous ces regrets relèvent sans doute d'une certaine nostalgie de fin de siècle...



la cave

Le XXI^e siècle semble interpellé cette salle du 1^{er} étage à abandonner son prestigieux passé et son autonomie de foyer culturel distinct pour se plier à un rôle plus utilitaire et plus complémentaire, au service direct du lecteur quotidien de la bibliothèque et de l'utilisateur de sa médiathèque.



la salle de musique - - -

Désormais donc c'est une brasserie et les vestiges d'un château dans le faubourg de Clausen plutôt que la renommée internationale des grandes armoiries de Mansfeld, entourées d'un décor d'entrelacs dorés au motif de la Toison d'or en couverture sur cinq précieuses reliures protégeant des textes d'Homère et de Cicéron entre autres, sorties d'ateliers parisiens vers 1555 et conservées à la Réserve Précieuse de la Bibliothèque nationale, qui devront perpétuer pour le grand public le souvenir de Mansfeld, cet illustre mécène et collectionneur, gouverneur du duché de Luxembourg de 1545 à 1604. Sans mentionner le fait que sous sa gouvernance, les Jésuites sont venus à Luxembourg vers 1590 pour construire en 1603 - et années suivantes - les différentes ailes du bâtiment ingrat qui, en reniant ces affinités originelles, bannira son nom à tout jamais de ses murs. (*3)

Texte extrait de la revue «Nos Cahiers» 4/2008

*1] En effet ces deux tableaux occupent des places de choix dans le vestibule et en haut de l'escalier d'honneur du Nouvel Athénée, boulevard Dupong, selon la promesse du directeur Pierre Winter dans le vibrant hommage rendu au défunt Jean Schaack en 1960: «Cher ami Jean Schaack, l'Athénée ne t'oubliera pas. Dans notre nouvelle demeure tu auras une place d'honneur et de tout premier choix».

(cf Chroniques des établissements d'enseignement secondaire et normal, 1959-1960, Luxembourg, 1960, p. 44)

*2] cf. la contribution de Georges Goedert: construire ... de toute son âme - La philosophie dans l'œuvre de Pierre Frieden in: Présence de Pierre Frieden, éd. saint-paul, 1995, pp. 104-122

*3] p.s. Et pourtant, une partie des pierres ayant servi aux Jésuites à construire l'Athénée et leur église, proviennent des bâtiments démolis du château de Mansfeld. Donc aussi longtemps que subsistera le bâtiment, il restera un souvenir «pierreux» de Mansfeld!



**Armoiries de Mansfeld
(ou Mansfelt/Mansfeldt)**

Spaßfaktorvermittlungsbehörde

Guy Rewenig

"MAN KANN einen luxemburgischen Diplom bekommen. Man kann auch einen deutschen Diplom bekommen." Diese zwei Sätze sind keine Erfindung, sondern ein wörtliches Zitat. Gesprochen wurden sie von der luxemburgischen Unterrichtsministerin, bei der Einweihung des so genannten Schengen-Lyzeums. Nun ist der Laie sprachlos, und der Fachmann fragt sich voller Sorge: Der Diplom? Ist die oberste Repräsentantin unseres Bildungswesens der deutschen Sprache nicht mächtig?

Wer die stets glasklaren, niemals verschwommenen oder verworrenen Aussagen der Unterrichtsministerin zur bevorstehenden Schulreform kennt, dem fällt die Antwort leicht. Es handelt sich hier weder um einen Fehler, noch um einen doppelten Versprechen. Nein, diese beiden Ministersätze sind sozusagen ein blendendes Konzentrat des künftigen Sprachenunterrichts. Es sind ausgefeilte, zutiefst hinter sinnige, in ihrer Radikalität verblüffende Muster jenes "Kompetenzsockels", der demnächst die einheimische Pädagogik retten soll.

Wäre die Unterrichtsministerin ein Schulkind, müsste die pädagogische Fachkraft diese beiden Sätze lernzielorientiert, differenzierungsbewusst und kompetenzfixiert wie folgt kommentieren: "Das hast du toll gemacht, mein lieber Kind! Dein kreatives Umgang mit der Sprache wird dich weit bringen! Willst du nicht langsam daran denken, ein eigenes Schulbuch zu schreiben? Du hast nämlich einen ausgesprochenen Talent zu der Poesie und der Phantasie."

Man kann der Ministerin nur aus ganzem Herzen beipflichten: Sprache muss Spaß machen. Nur ein maßlos verbohrter Deutscher kann behaupten, es heiße verbindlich "das Diplom". An dieser Stelle wollen wir mal klar stellen, dass wir uns diese teutonische Arroganz nicht länger gefallen lassen. Die Deutschen sind leider völlig spaßunfähig, ewige Abtötungsexperten und Sprachstrangulierungswüteriche. Spaß hingegen ist etwas Leichtes, Verspieltes, Subversives. Wir Luxemburger sollten stolz sein, dass unsere Unterrichtsministerin eine subversive Schulreform plant.

Sprache ist Spaß, Schule ist Spaß, das Leben selbst ist der größte anzunehmende Spaß. Daher muss man die Ministerin loben, dass sie den schulischen Spaßverbessern den Garaus machen will. Sie hat es kürzlich auf einer Pressekonferenz klar und deutlich betont: Nun ist Schluss mit dem sturen Abhaken der Lehrbücher, "vu Säit 1 bis Säit 155", ab jetzt gehören autoritäre Fibeln auf den Müll. Damit wissen zugleich ganze Generationen von Lehrerinnen und Lehrern, was sie jahrzehntelang verborgen haben: Sie haben die wehrlosen Kinder mit Lehrbüchern drangsaliert, sie haben das kindliche Gemüt verbogen, wenn nicht gar vergewaltigt, indem sie "vu Säit 1 bis Säit 155" mit destruktiver Energie immer nur die Lerninhalte vermittelten, ohne Rücksicht auf Verluste, mit einer missionarischen Besessenheit, die allzu oft an edukativen Fanatismus grenzte. Sie haben mit sträflicher Leichtfertigkeit den Spaßfaktor ignoriert, der nun "Kompetenzsockel" heißt und das schöne Herzstück der Reform sein wird.

Dieser ganze verstaubte, unfassbar altmodische Lehrkörper sollte sich am besten mit all seinen kinderfeindlichen Methoden einfrieren lassen. Jetzt kommen endlich

die neuen Spaßmacher, die Kreativen, die genialen Improvisierer, die begnadeten Zauberlehrlinge, die hemmungslosen Leichtgewichte, die unseren lieben Kleinen intuitiv aus der Seele sprechen. Das Sprache, bisher der unverrückbare Fundament von dem Schule, fällt bei den neuen Pädagogikkünstlern nur mehr bedingt in den Gewicht. Die Unterrichtsministerin macht es vor: Das Sprache darf keine Dogma sein. Und wenn sich noch so viele Arbeitgeber beschweren, dass schon die Bewerbungsbriefe von Beschäftigungssuchenden in der Regel ein wahrer Sumpf aus sprachlichen Schnitzern sind, ab jetzt hat der orthographiefreie Spaß absolute Priorität. Diese verkalkten Arbeitgeber sind nämlich aus demselben Holz wie die ausgebrannten Lehrerinnen und Lehrer. Sie sind tatsächlich so verrückt anzunehmen, präzises Wissen sei für die Lebensplanung nicht nur günstig, sondern unerlässlich.

Jetzt wird die Schule zum Glück ein Ort der Freude und Entspannung. Arbeit wird jetzt Spaß, ohne dass der Spaß Arbeit macht. Auch so kann man einen Diplom bekommen. Zwar keinen deutschen, aber ganz sicher einen luxemburgischen. Ohnehin ist das gesamte Planet längst auf den schiefen Bahn geraten. Alles geht langsam, aber sicher das Bach hinunter. Uns bleibt also nur der Alternative: Wir sollten noch ein bisschen Spaß haben. Wie sagt der Lateiner? Nebula non cessat. Damit wären alle vergangenen und künftigen Schulreformen sprachlich ganz korrekt auf den Punkt gebracht.

[Land N°37 2007]



Hier geht's lang!



Auguste-Claude Neyer

L'année 1809 a vu naître maints compatriotes qui, après leurs études à l'Athénée, ont joué un rôle important dans l'histoire de notre pays.

Il en est ainsi d'Auguste-Claude Neyer, qui naquit à Luxembourg le 12 août 1809 d'une famille bourgeoise. Il était fils cadet et dixième enfant de Jean-Nicolas Neyer de Luxembourg et d'Anne-Marie Kemp de Steinsel mariés le 26-7-1799. Le père était établi boulanger en la Grand'rue; il décéda rentier à Arlon le 26-8-1849.

Neyer
Auguste
Claude

L'AN mil huit cent neuf, le *vingt-sept* du mois de *août*
à trois heures de *l'après-midi* pardevant nous *Maire*, officier de
l'état civil de la Commune de *Luxembourg* du département des Forêts, est comparu
Jean Nicolas Neyer - âgé de *quarante-trois* ans, profession
de *Boulangier* domicilié à *Luxembourg* - le quel nous a
présenté un enfant du sexe *Masculin*, né le *Douze*
Courant à quatre heures de *l'après-midi*, de lui *Déclarant* &
Anne Marie Kemp, son *épouse*
et auquel il a déclaré vouloir donner le, prénom *Auguste*
Claude.

Lesdites déclaration et présentation faites en présence de *Claude Marchand*
Marchand âgé de *quarante-huit* ans, profession de *Marchand*

et de *Jean Baptiste* *dit* *Mme* âgé de *Quatre-vingt* ans,
profession *Charron* à *la Meuse* domiciliés en *la Commune* et par
ces *par* *de* *seigneurs* signé avec nous le présent acte de naissance, après qu'il
leur en a été fait lecture.

Neyer *Claude Marchand* *J. B. Mme*

Dès sa prime jeunesse, le jeune Auguste montra des dispositions heureuses pour l'étude. Vers l'âge de 3 ans, ses parents l'avaient placé à l'école gardienne tenue par les dames d'Airomont. A six ans, il fut confié à l'instituteur Jean-Pierre Reuter, qui à cette époque avait la réputation d'être un des meilleurs instituteurs du pays.

Suite à cette préparation et à ses connaissances précoces, Auguste, âgé à peine de dix ans et huit mois, eut le bonheur de pouvoir faire sa première sainte communion le 9 avril 1820. Il était d'usage alors que l'admission à l'Athénée de Luxembourg fût subordonnée non pas à l'âge de l'élève, mais à la condition d'avoir fait sa première communion. Ainsi Auguste entra en 7^e le 2 septembre 1820, bien que ne comptant que onze ans à peine.

Son passage à l'Athénée peut être documenté par le palmarès des différents prix dont il fut gratifié.

1821	7 ^e classe	non disponible		
1822	6 ^e classe	II ^e division	langues latine/française histoire /géographie	2 ^e prix accessit
1823		pas mentionné		
1824	5 ^e classe	prix d'éminence	toutes les branches langue française histoire/géographie/mythologie calligraphie	accessit 1 ^{er} prix particulier 1 ^{er} prix particulier accessit
1825	4 ^e classe		latin histoire/géographie	accessit prix particulier
1826	3 ^e classe		histoire/géographie mathématiques français	accessit accessit accessit
1827	2 ^e classe		thème latin histoire/géographie français	accessit prix particulier prix particulier
1828	rhétorique		histoire/géographie français	accessit accessit

A remarquer que le parcours scolaire de Neyen est interrompu pendant l'année 1822-1823. Avait-il cessé ses études pour cause de maladie ou pour une autre raison? Laquelle? L'année suivante, il montrait ses qualités en remportant pas moins de 4 prix!

Il garda le meilleur souvenir des années passées à l'Athénée et de ses enseignants, comme le prouvent différents écrits:

1- L'éloge funèbre de l'abbé Mazuir, ancien principal et professeur de rhétorique (1827)

2- Le compliment pour la fête patronale du professeur J.N. Noël (1827)

3- L'épître qu'il présenta, sur demande du professeur A. Namur et au nom des anciens élèves habitant la contrée ardennaise du pays, lors du jubilé semi-séculaire du directeur M. N. Muller, en mai 1861.

4- Notice biographique sur M. le professeur Antoine Namur (1869)

Après ses études à l'Athénée, Neyen (condisciple de Jacques Diedenhoven) se destinait à l'étude des sciences médicales et naturelles et il s'inscrivit à l'Université de Liège le 24 septembre 1828. Il commença par fréquenter les cours de la faculté de littérature et de philosophie ainsi que ceux des sciences mathématiques et physiques. En outre, il suivait encore anticipativement des cours d'anatomie et de physiologie.

Auguste Neyen fut reçu docteur en médecine le 12 août 1831.

Le 25 septembre 1816, le roi Guillaume I^{er} décréta la fondation de trois Universités d'Etat dans les provinces belges du territoire hollandais, à savoir à Louvain, à Gand et à Liège. Les cours à Liège commencèrent le 3 novembre 1817, donc un an plus tard. Dès son début l'Université de Liège attirait pas mal de Luxembourgeois. Etant laïque, elle drainait vers elle les étudiants qui par le passé étaient forcés de s'inscrire à l'Université catholique de Louvain, la seule du royaume située dans les provinces du Sud. Du reste les élèves de l'Athénée avaient bonne réputation et Liège les accueillait à bras ouverts. «Les Athénées et les Collèges belges, sous le gouvernement hollandais, furent loin de briller autant que les écoles primaires. - - - Il faut faire exception pour quelques-uns, notamment pour les Athénées de Bruxelles, de Maestricht et de Luxembourg», peut-on lire dans «l'Université de Liège par Le Roy».

A côté de son engagement professionnel, Neyen s'occupait de l'histoire de notre pays et de nos localités: dans ce domaine, il occupe une place prépondérante. Sa «Biographie luxembourgeoise», parue en 1860-1861, reste une œuvre incontournable pour les chercheurs d'aujourd'hui.

à lire: Martin Blum: Ons Hémecht 1902

Jules Mersch: Biographie nationale, fasc. XVI 1958

Jean-Claude Muller annuaire A.L.G.H. 1999

Dr Henri Kugener: Ärzte und Apotheker 2005

maugi

1. Dezember 1882

Den Dokter August Neyen

Wann et fir e Buch duergeet, datt een de Familjennumm vu ségem Auteur nennt, fir datt jiddere gläich wees, ëm wat fir e Buch et sech handelt, dann as dat Buch eent vu grousser Bedeidong, e Buch, dat Autoritéit mecht. Abee, esou e Buch huet den Dokter Auguste Neyen geschriwwen, deen den 1. Dezember 1882 zu Wolz gestuerwen as. De Claude Auguste Neyen wor den 12. August 1809 zu Lëtzebuerg op d'Welt komm, a scho wei en nach an der Primärschoul an duerno am Kolléisch wor, as en duurch säi Fläiss opgefall. Kee Wonner, datt en da scho mat zwanzeg Jor diploméierten Dokter an der Medezin, an der Chirurgie an am Accouchement wor. Fir d'éischt huet en sech als Dokter a Belgien etabliert, da koum en 1837 op Lëtzebuerg an 1844 op Wolz, wou en da bis un d'Enn vu séngem Liewe gewunnt a gewiirkt huet. E wor e vill beschäftegte Landdokter, ee vun denen, déi haut ëmmer mei sele gin, ma dernieft huet en ëmmer nach Zäit fond, sech mat onser Geschicht ofzegin. Mat engem ongeheire Fläiss huet en alles zesummegebroen, wat déi ugaang as, an dann huet en och agesin, datt et noutwenneg wir, datt d'Aarbecht vun all denen, déi sech fir d'Geschicht intresséiert hun, irgendwéi koordineiert misst gin. Esou as dann 1845 ons Archeologesch Gesellschaft, aus deër d'historesch Sektoun vun onsem Institut Grand-Ducal ervirgaang as, op séng Initiativ hi gegrënnt gin. Hie selwer huet muenches an deër hire Publikatiounen geschriwwen. Iewer säin Hauptwierk as e selbständegt gin, nämlech eng Biographie Nationale, déi mer haut nach «den Neyen» nennen an an deër hien d'Liewesgeschicht vun allen irgendwéi bedeitende Leit, dei am Lëtzebuergesche gelieft hu, bruecht huet. Wann och nët grad alles do dran ëmmer ganz exakt as, sou as dat dach déi bedeitendst Publikatioun, déi mer op deem Gebitt hun. Dem Jules Mersch séng Biographie Nationale as anescht opgebaut, dat, wat do dra koum, wor mei präzis a méi komplett. Si gët nom Doud vum Jules Mersch leider nët virugeféiert, soudatt mer nach dacks am Neyen nobliedere mussen.

Kalennerblieder vum Evy Friedrich

Gesichter aus dem Athenee



Bernard Felten



Danièle Atten



Andrée Beissel



Albert Decker



Armand Thill



Danièle Disiviscour



Marie-Paule Schroeder



René Barthel

Fallait-il - - -

et faut-il une bibliothèque à l'Athénée?

«Les jeunes ne lisent plus». Karl May est-il jeté aux oubliettes? Faut-il encore une bibliothèque moderne à l'Athénée?

Depuis la naissance de l'humanité, des événements, des réflexions philosophiques, souvent terre-à-terre, des poèmes et des chants ont été transmis par voie orale. Lors des veillées on en parlait, on déclamait, on chantait. Les textes furent adaptés aux circonstances et au goût du jour. Plus tard, un privilégié qui avait appris à lire et à écrire, couchait tout ou une partie sur parchemin, puis sur papier. Grâce à ces pionniers de la culture, un volume appréciable du patrimoine de l'humanité a été conservé, donc sauvé. Une quantité gigantesque de souvenirs de notre passé s'est perdu, perdu pour toujours.

L'autre soir Gilbert Maurer et moi, nous nous sommes entretenus à bâtons rompus de sujets intéressant l'Association des Anciens de l'Athénée. Je lui ai raconté un épisode vécu lors de la création de la nouvelle bibliothèque de notre école. Sans titiquer, il m'a suggéré de remuer mes méninges, de me souvenir et de décrire de ma perspective la réalisation de ce service.

N'est-il pas connu que l'actuelle Bibliothèque Nationale est née dans l'enceinte du Collège des Pères Jésuites? Après pas mal de pérégrinations, elle (c'est-à-dire ce qui a survécu d'elle) était installée de mon temps dans les combles de l'aile de l'Ancien Athénée longeant la Cathédrale. C'était un lieu sombre, vétuste, peu accueillant, surtout insuffisant. Curieux de voir, je suis monté et j'ai emprunté un livre de l'astronome danois Tycho-Brahe. Je l'ai feuilleté et comme je n'y comprenais goutte, je l'ai rapporté.

L'histoire de la Bibliothèque Nationale est racontée dans un récent fascicule d'«Ons Stad». Dans un numéro de «Nos Cahiers», le professeur Jul Christophory décrit de façon vivante et précise les heurs et les malheurs de la Salle Mansfeld. Ces deux textes devraient intéresser les Anciens de l'Athénée.

Mais venons-en au Nouvel Athénée. Il possédait également sa bibliothèque, elle végétait à l'étroit, peu fournie, amarrée à la salle de lecture des professeurs. Pendant les récréations, quelques professeurs bénévoles et idéalistes se dévouaient à prêter des livres aux élèves férus de lecture.

Cette situation irritait Emile Haag, le directeur adjoint. Il s'en ouvrit à moi en demandant si, le cas échéant, les Anciens de l'Athénée étaient disposés à prêter main-forte. Notre réponse fut positive, sous conditions s'entend.

Quelque temps plus tard, il me soumit un projet d'autocollant choisi parmi plusieurs propositions dessinées par des élèves. Le projet primé était signé Negretti. Renseignements pris, c'était le fils de Bruno, que je croisais pendant des années à la Clinique Sainte-Thérèse. A chaque rencontre on s'adressait une réflexion de circonstance ou on se racontait une blague.

Emile Haag me demanda, si les Anciens prenaient à leur charge l'impression du chef-d'oeuvre. Une imprimerie spécialisée me promit de s'en occuper dans un délai acceptable et de me «faire un prix».

Le directeur adjoint alla de salle de classe en salle de classe et recommanda aux élèves de faire preuve de leur talent de démarcheur. Le succès fut tel, qu'il fallut commander d'urgence un deuxième lot d'autocollants.

Survint l'imprévu. Le directeur, Monsieur Henri Folmer me téléphona et me demanda d'arrêter immédiatement notre action de vente d'autocollants en faveur de l'école. Un article avait paru au Tageblatt, accusant l'Athénée d'une dérive inadmissible. J'argumentai mon refus net en expliquant que cette entreprise reposait sur une entente libre entre les Anciens et les élèves et que ni la direction, ni l'Ecole en elle-même n'étaient impliquées. Le directeur fut satisfait. L'auteur de l'article en question, je l'ai su plus tard, était le neveu d'un de mes condisciples, un garçon gentil, bon copain, le premier de ma promotion à être renvoyé de l'école par les Nazis. Il avait écrit de sa plus belle plume sur la page de garde du livre de classe: «Vive Charlotte». La conséquence était l'entrée vociférante de l'"Oberstudienrat" Seyfert et le renvoi.

Quelque temps plus tard, j'eus l'honneur de faire la connaissance de l'auteur de l'article incriminé et de son épouse, des gens charmants. A plusieurs reprises, ils exprimèrent leur satisfaction et leur admiration pour l'enseignement dispensé à l'Athénée. Deux de leurs fils, élèves studieux, réussirent dans la suite à entrer dans des écoles prestigieuses à Paris et à y faire de brillantes études.

Plus d'une fois, je sortis de l'Athénée ma serviette bourrée d'enveloppes Din-A4 remplies de fric. Je passais plusieurs dimanches à compter l'argent engrangé. Les billets, je les mettais soigneusement en liasses, le métal en rouleaux. Je notais les résultats sur une liste et le décompte en bas de page. Le bilan approchait les 350.000 francs. Les Anciens prenaient l'impression des autocollants à leur charge.

Une rencontre entre le directeur adjoint de l'Athénée et le directeur d'une banque - je crois me rappeler que c'était la Banque UCL - s'avéra fructueuse. Convaincu par les arguments passionnés du premier, le second mit la même somme dans le pot commun. L'Athénée disposait à ce moment d'un pécule avoisinant 700.000 francs pour l'achat de livres.



Le directeur Jos Simmet et le directeur de l'Athénée Henri Folmer lors de la remise des livres offerts par la banque UCL

Un groupe d'Anciens, bien à l'aise dans le domaine des affaires, se chargea de récolter des fonds pour l'achat de livres de référence. Nous chargeâmes quelques élèves méritants, lors d'une réunion festive, de remettre un chèque d'un million de francs au directeur. Tel était le résultat de la campagne de ces Anciens. Lorsque nous annonçâmes la bonne nouvelle au directeur Folmer, il refusa d'y croire, refusa d'accepter le chèque, il ne voulait pas qu'on se gausse de lui. Je n'arrivais pas à le convaincre. Le professeur Alain Meyer vint à ma rescousse et après moult hésitations, Monsieur Folmer se déclara prêt à recevoir le chèque. Enfin, il y crut, il était ébahi.

Nous versâmes le million sur un compte. Trois signatures étaient requises pour payer les factures. Les factures des livres de référence achetés par la direction ou un groupe de professeurs me furent remises, je rédigeai le formulaire de virement, le signai, le portai à l'Athénée aux soins du professeur Sylvere Silvestri qui, après l'avoir signé courait après son collègue Paul Schiltz, qui y griffonna également son nom.

Rien de plus logique que de voir la direction de l'Athénée informer le Ministre de l'Education Nationale, à l'époque Monsieur Marc Fischbach, de l'aubaine. En homme clairvoyant, piqué au vif, il décida de doter l'Athénée de locaux adéquats pour une bibliothèque digne de ce nom. Ainsi naquit cette bibliothèque spacieuse, claire, bien aménagée, en un mot, un vrai bijou.

Divine surprise, le ministre attribua également un poste de bibliothécaire à plein temps à notre école. Comme à plusieurs reprises j'avais raconté dans ma famille l'évolution heureuse du problème bibliothèque de l'Athénée, ma fille Elisabeth attira mon attention sur le fait que son amie Monique Gredt était titulaire d'un diplôme dans cette spécialité. Je me permis donc de suggérer sa candidature au directeur. Monique est l'arrière-arrière-petite-fille de Nicolas Gredt, directeur de l'Athénée à l'aube du vingtième siècle et auteur du «Sagenschatz», ouvrage de référence encore apprécié actuellement, même dans la Grande-Région. Le directeur Folmer me promit d'y réfléchir, et comme je le connaissais en homme consciencieux, je pense qu'il a mené sa petite enquête et s'est procuré de plus amples références. Il engagea Monique comme première bibliothécaire. Avec entrain et doigté elle démarra le service à la satisfaction de tous: direction, professeurs et élèves.



La bibliothèque, avec les fonds que les Anciens avaient ramassés avec la direction et les élèves, était bien achalandée. A l'occasion, Maître Gaston Vogel, puis notre ami Marcel Haas firent cadeau de collections rares et prestigieuses.



Joseph Krier, ---, van der Keer, Marcel Haas, Joseph Mersch, Mme Haas, Jos Salentiny, Emile Haag, Gilbert Maurer, ---, ---, Alex Christoffel, Jean-Marie Boddé

Après quelques années de travail fructueux, Monique Gredt décida de se marier et elle quitta le service. Rien de plus normal. Je me souviens d'une réflexion de mon ami Marcel Ribon, Professeur de Clinique Gynécologique et Obstétricale à Nancy: «Toute jeune femme, à un poste de responsabilité, vous quittera un jour pour se marier et pour accoucher. Elle laissera un vide difficile à combler!»

Suivit une nouvelle bibliothécaire, plus discrète, peut-être un tantinet timide. Un jour, elle entra en pleurs au bureau du nouveau directeur, Emile Haag, brandissant un extrait de journal. C'était un mercredi après-midi, moment faste pour les médecins, ils avaient pris l'habitude de chômer cet après-midi, au milieu de la semaine. Je terminai mes consultations vers quinze heures et passai chercher un livre d'histoire que j'avais fait réserver dans une librairie. En rentrant chez moi, je rêvais de terminer le plus rapidement possible mes notes et mes rapports pour bouquiner tranquillement. A peine étais-je arrivé que ma femme me cria d'appeler le directeur tout de suite. Monsieur le directeur désirait me parler d'urgence. Je m'exécutai.

Emile Haag était dans tous ses états. Il me raconta que la bibliothécaire avait commandé des ouvrages de littérature française, que le libraire lui avait conseillé d'avancer la somme à payer, en l'occurrence 51.000 francs tout de suite. De cette façon, la livraison serait plus rapide. Et voilà qu'elle avait trouvé l'annonce de la faillite de la librairie dans le journal.

En annexe de l'annonce de faillite, une petite notice précisait que pour toute contestation on pouvait s'adresser à Monsieur Charles Unsen, telephone XY.

Résolu, le directeur composa le numéro indiqué. Monsieur Unsen travaillait dans son jardin, mais Maria, son épouse dévouée alla le chercher. Une fois son correspondant en ligne, Haag lui expliqua ses soucis. «Här Direkter, déi Soue kënn Dir an d'Hoarscht schreiwen», fut la réponse sans ambiguïté. Mais le directeur, désespéré, voulait savoir, s'il n'y avait pas du tout de solution pour récupérer les 51.000 balles. «Achetez la librairie avec le mobilier, achetez tout», conseilla Charles. «Je n'ai pas d'argent». «Mais, dites au Président de l'Association des Anciens de l'Athénée de le faire à votre place» répliqua Charles. «Ah, dites-lui de m'appeler soit ce soir à 20 heures, soit demain matin à 8 heures pile.»

«Connaissez-vous Monsieur Charles Unsen?» me demanda le directeur.

Lorsque nous étions enfants, Charel habitait Berchem, moi Kockelscheuer, deux localités voisines, il était mon aîné de deux ans.

Nos pères aussi avaient été copains. Lors de notre confirmation à l'église de Roeser, nous étions assis l'un à côté de l'autre. Nous passâmes devant Monseigneur Nommesch, qui traça une croix sur notre front, après avoir plongé son pouce dans une sorte de crème, que notre curé désignait du nom de «Chrysam»; puis il nous donna une tape sur la joue gauche. Il faisait de nous des combattants du Christ. Après avoir rejoint nos places, Charel me souffla à l'oreille: «Passe ton doigt sur le front et sens voir». Je le fis et je constatai que le «Chrysam» de Monseigneur l'Evêque avait une odeur sublime. Charel et moi passâmes le reste de l'office à renifler cette odeur.

Plus tard, Charel passa par l'"Arbeitsdienst", fut enrôlé de force, réfractaire, maquisard. Après son service militaire luxembourgeois, il entra à la Gendarmerie grand-ducale et arriva au grade d'adjudant-chef de gendarmerie.

Le soir, je ne pouvais pas appeler Charel à huit heures, je présidais une réunion des Amis de l'Histoire du Roeserbann, où nous posions les jalons en vue de la création du Musée Rural à Peppange.

C'était donc le lendemain, jeudi à huit heures que j'appelai l'adjudant-chef. «Je sais pourquoi tu m'appelles», me dit-il, «viens cet après-midi à quinze heures à la librairie». «Mais, Charel, le prix?» «Apporte un chèque, et le reste s'arrangera». J'avais quitté le service militaire obligatoire au rang de lieutenant en premier, sans avoir suivi une heure de cours dans une école militaire, et je savais très bien, qu'il était interdit de contredire un adjudant-chef!

A quinze heures, Emile Haag et moi étions au rendez-vous. «Allez voir un peu», nous conseilla Charel. Le directeur découvrit rapidement les livres français, source du litige. Comme je connaissais les disponibilités de l'Association des Anciens de l'Athénée, je n'arrivais pas à me dégager de la crainte qu'elles soient insuffisantes pour l'achat d'une telle richesse. A l'époque, je marchais déjà à l'aide d'une canne. «Donne-moi ta canne et fais attention», m'intima Charel. Je me plaçai donc pas loin de lui et je l'observai attentivement.

L'adjudant-chef monta sur un escabeau, tapa de la canne et ordonna le silence. D'une voix autoritaire, il s'exclama: «La vente aux enchères est ouverte.» Et puis il énuméra les trois conditions: «Tout, livres et mobilier, est vendu en bloc; (protestations!) secondo: le paiement se fait sur place, immédiatement après la vente; (protestations!) terzio: la totalité, livres et mobilier, doivent être déménagés endéans des quarante huit heures (protestations!) C'est comme ça, ajouta Charel, et comme c'est comme ça, ça restera comme ça. Quelques personnes quittèrent déjà le magasin, d'autres râlaient en grommelant.



Une voix articula «80.000». «80.000», répéta Charel, «qui dit mieux?»
 «85.000» Silence assez bref. «90.000». Pause. «95.000» Silence pesant. «100.000». Au fil des minutes, je vis les beaux livres et le mobilier s'éloigner de plus en plus de l'Athénée. Charel ne regardait pas dans ma direction, ne nous avait-il pas oubliés? «105.000» articula une voix énergique. «105.000» répéta Charel, silence plus long. Charel regarda autour de lui. «Une fois» cria-t-il. «110.000», «110.000» répéta Charel. Silence. «110.000, une fois, deux fois» s'exclama-t-il d'une voix ferme, en me lançant un regard d'adjudant-chef. «115.000» bredouillai-je. «Et de trois. An zou» annonça Charel, quitta son escabeau et me rendit ma canne. On me bouscula vers une table en me disant que l'huissier m'attendait. Un monsieur, attablé devant un petit meuble écrivait, écrivait, puis il prit note de ma présence. Je lui tendis un chèque personnel. «Je vais le remplir, vous allez contrôler et signer» me dit-il. Je m'exécutai. Quelques semaines plus tard, Jos Faber, caissier de l'A.A.A. me remboursa l'argent avancé.





Emile Haag, Charel et moi sortîmes de la librairie, ma gorge était sèche. Je suggérai d'aller boire un pot au Périgord voisin où Maria, l'épouse de Charel nous rejoignit. Assoiffés, stressés, mais satisfaits nous dégustâmes deux bières. A cette occasion, je leur racontai un épisode de ma vie estudiantine avec mon ami Marcel Ribon. Il venait me chercher

au laboratoire de la Maternité de Nancy. «Vous avez bien travaillé, on va boire un pot au Lunéville». Arrivés au Lunéville, un bistrot bien à la française, il commanda quatre bières. Le garçon en apporta deux. «Et les deux autres» s'exclama Ribon. «J'attends ces messieurs, il faut que la bière soit bien fraîche», rétorqua le garçon. «Ils arrivent, ils sont là» s'écria Marcel. Le garçon accourut avec deux autres bières. Ribon en ingurgita une première: «C'est pour la soif», une deuxième suivit: «C'est pour pisser», tranquillement par petites gorgées il dégusta la troisième, «C'est pour le plaisir». A moi, une bière suffisait pour les trois fonctions.





Le directeur s'absenta un moment de notre table. Je regrette, chers lectrices, chers lecteurs, vous vous trompez lourdement, - c'était pour téléphoner. En sortant du Périgord une camionnette avec une équipe du personnel technique de l'Athénée était déjà en train de charger des livres et du mobilier.

J'avoue que c'était la première fois de ma vie que j'ai participé à une vente aux enchères. J'ai failli y prendre goût.

Mais au regard de la manière dont les choses se sont finalement passées, il faudra féliciter Michèle Wallenborn pour son «faux pas»! Dans le passé ses relations avec le libraire étaient toujours très correctes; il honorait de manière très satisfaisante et professionnelle les commandes de l'Athénée et elle n'avait pas à douter de son honnêteté. Elle n'a été dupée qu'à la *dernière commande*! Mais grâce à ce coup, les Anciens ont pu doter la nouvelle bibliothèque d'un tas d'ouvrages et faciliter ainsi son démarrage!

Depuis lors, la bibliothèque de l'Athénée, gérée par Alex Christoffel, prend son essor. Elle s'adapte aux exigences du temps, une vidéothèque, des ordinateurs, une liaison internet élargissent les services. Elèves et professeurs visitent avec assiduité leur bibliothèque, qui reste la fierté de l'Athénée. Depuis 2006, elle porte la dénomination: «Bibliothèque Emile Haag».

Jos Mersch



Charles Unsen



on rencontre même
des enseignants à la
bibliothèque!



Satisfaits de leur coup: Roger Petry, Jos Krier, Jos Mersch, Paul Schiltz, Camille Thelen

UN ÉVÉNEMENT SPORTIF hors NORME

Le 29 mai 2009 a eu lieu à Alicante une rencontre de football internationale de très haut niveau - tous les joueurs étaient professeurs - entre l'équipe fanion de l'Athénée de Luxembourg, portant son maillot fétiche: "Joss, - we can" et l'équipe de l'Ecole Européenne d'Alicante.

L'équipe de l'Athénée était composée des cracks connus au delà des frontières: Joss Salentiny, Jean-Lou Gindt, Carlo Klein, Francis Reitz, Armand Thill, Claude Wolter. Le joueur François Mersch, prêté il y a cinq ans à Alicante, a revêtu pour l'occasion le maillot national rouge-blanc-bleu.

La formation de l'Ecole Européenne d'Alicante était européenne comme son nom l'indique avec: Pierre Aguila (français), Javier Barreda (espagnol), Raoul Gondoï (espagnol), Michael Heck (allemand), Philippe Mergny (belge), Mike Nickel (allemand), Tom Williams (germano-américain).

L'équipe athénéenne entama la partie sur les chapeaux de roues. Rapidement sa domination devint écrasante, sa victoire ne faisait plus de doute. La rencontre se termina par un score clair de 6 buts à 2. Trois buts furent marqués par Francis Reitz, qui se positionne comme candidat sérieux, même incontournable, à l'élection du Ballon d'Or 2009.

Le score aurait pu être aggravé par un tir au poteau de Joss et un autre du même champion: en effet il se trouvait seul devant le but adverse et décocha un tir - boulet de canon - qui passa au dessus de la cage.

Après la rencontre les acteurs étaient tellement épuisés qu'ils ont préféré un drink siroté autour d'une piscine à une promenade en montagne prévue au programme.

Félicitations de l'Association des Anciens de l'Athénée aux acteurs de cette époque glorieuse. Il est évident que l'équipe "Joss, - we can" est digne d'être consacrée "Meilleur-Equipe Sportive de l'Année 2009".

Jos Mersch



Carlo Klein
Joss Salentiny
Armand Thill
Claude Wolter
François Mersch
Jean-Lou Gindt
Francis Reitz



«Wehrtüchtigungslager Ansemburg»

C'était vers la fin mai 1943 que je fus convoqué au «Wehrtüchtigungslager». Je ralliai donc avec nombre de jeunes de mon âge le château d'Ansembourg. Comme cette magnifique demeure avec ses jardins appartenait au Comte de Marchant et d'Ansembourg de nationalité belge, elle avait été mise sous séquestre et attribuée à la formation dite prémilitaire.

Arrivés, nous fûmes débarrassés très vite de nos effets personnels et vêtus d'un uniforme couleur ocre. Au fil des jours, j'eus l'occasion d'admirer quelques détails de ce vieux et prestigieux château en voie d'être esquiné, détérioré par des gens n'ayant aucune notion des valeurs historiques, culturelles et artistiques. Tout était orienté vers la vie militaire. Même les commodités nous étaient interdites, il fallait faire naturel, c'est pourquoi les autorités avaient installé un «Donnerbalken» dans le jardin.

Le «Drill» commençait. Le matin, au sifflet du sous-officier, on se levait en vitesse, une toilette rapide, quelques exercices: le «Frühsport», suivi d'un petit déjeuner frugal. Puis ce fut le rassemblement en rang, le salut au drapeau, «Fahnenhis-sung»: Par sections, nous sortions pour une marche au travers des alentours en avançant tantôt plus vite tantôt plus lentement, suivant l'inspiration de l'instructeur. Encore fallait-il chanter une chanson. Une chanson, «ein Lied», criait le chef. Il n'y en avait qu'une que nous connaissions à peu près, c'était «Westerwald». «Weiter geben», ordonnait-il. Alors, en marchant, l'un après l'autre tournait la tête vers l'arrière en articulant: «Westerwald». Le message arrivé en queue de peloton, le sous-officier commandait: «un, deux», une cacophonie envahit l'air, chacun gueulait «Oh, du schöner Wehehesterwald, über deine Höhöhen...». Une fois la chanson terminée, après quelques accélérations, la même rengaine recommençait: «Une chanson», «Westerwald», «Weiter geben».

Pour bien commencer et terminer la journée, nous nous rassemblions dans la cour du château et l'ordre était donné: «A la chapelle», «Zur Kapelle». En face, il y avait en haut d'une côte une petite chapelle. L'exercice consistait en un sprint au travers de la route, nous n'étions pas gênés par des voitures automobiles, elles étaient d'une rareté inimaginable pour un citoyen du 21^e siècle, puis c'était l'escalade d'un mur, enfin la course vers la chapelle. Lorsque les premiers étaient arrivés auprès de celle-ci, le sifflet retentissait pour nous rappeler. C'était alors la descente en vitesse, le saut du mur et le ralliement dans la cour. J'avoue humblement que je n'ai jamais atteint la chapelle, il y en avait qui étaient nettement plus rapides que moi.

Une préparation à la vie militaire englobe, c'est évident, des exposés théoriques. Un instructeur s'évertuait à nous expliquer le fusil, ustensile indispensable s'il en est au soldat. Une notion essentielle dans son exposé était la «Sehlenachse». Je n'ai jamais pu savoir s'il fallait écrire «Sehlenachse» ou «Seelenachse». Comme j'étais convaincu qu'un fusil ne pouvait pas se prévaloir d'une âme, je penchais plutôt vers l'orthographe «Sehlenachse». En tout cas, je n'y pigeais goutte. Un jour, le «Feldwebel» me posa une question à ce sujet, je ne savais pas répondre. Pensant certainement que j'étais trop bête, ignorant, "zu doof", il ne m'a plus jamais interrogé.

C'était un samedi. Qu'avais-je fait? Je ne m'en souviens plus. En tout cas, j'avais écopé d'une punition. Avec un compagnon d'infortune, nous étions obligés de laver l'escalier en bois qui menait du premier étage au grenier où se trouvaient les dépendances pour les ouvriers. Chacun avait reçu un chiffon de la dimension d'un petit mouchoir et nous partagions une écuelle remplie d'eau du robinet. Paradoxalement nous commençâmes notre entreprise en bas de l'escalier pour remonter lentement, oui, piano, piano plus haut. De temps à autre nous proférions à mi-voix des injures contre les boches.

Vers cinq heures, des relents de pommes de terre en robe des champs montèrent vers nous. Nous avions faim. Un volet de notre punition consistait à nous priver du repas du soir: fromage blanc avec pommes de terre en robe des champs. Oui, à 18 ans la faim peut être poignante. Des bruits de pas nous parvinrent. "C'est lui, le cochon, le sale boche", grommela mon copain. Dans notre for intérieur, nous pensions que c'était le «Feldwebel» qui venait contrôler notre assiduité et nous libérer pour aller manger quand même. Nous accélérâmes nos gestes. Ce n'était pas le «Spiess», c'était une jeune femme, plutôt costaute, enveloppée, qui montait d'un pas régulier, mesuré. Passant entre nous deux, sans ralentir son allure, elle tendit à chacun un paquet enveloppé de papier journal en disant: «Dir sitt ménger». Ebahis, nous la suivions du regard. J'ai gardé dans ma mémoire l'aspect de ses jambes. Oui, cher lecteur, de par mon métier, j'ai vu des dizaines de milliers de jambes féminines de toutes formes, des grosses, des fluettes, des galbées, bref, de toutes formes. La seule paire qui me soit restée dans la mémoire, c'est les grosses jambes de cette brave fille d'Ansembourg. Mais dans le paquet, divine surprise, une tartine de pain blanc, avec du beurre et de la confiture. Depuis lors, j'ai dîné à des restaurants simples, des restaurants étoilés-Michelin. Jamais, au grand jamais, je n'ai goûté tel plaisir. Adieu fromage blanc et pommes de terre en robe des champs.

Mon séjour ansembourgeois allait prendre une tournure tout à fait particulière. Le huit juin, je me rendis compte qu'une angine s'annonçait. J'étais très sujet à cette

affection. Je me rendis donc à l'infirmierie «Revier». L'infirmière «braune Schwester» inspecta très rapidement ma gorge, ses yeux sortirent de leur orbite et elle cria: «Tire-au-flanc. Dehors vite!» «Drückeberger, raus!» J'étais fiévreux, les efforts me coûtaient de plus en plus.

Le lendemain, mon état empira, je me traînais péniblement. Alors, la solidarité athénéienne allait jouer. Léon Mergen, élève de la «sechsten Klasse», j'appartenais à la «siebenten Klasse» de l'Athénée, me demanda ce qui se passait. Je lui expliquai mon état et il m'intima d'aller à l'infirmierie. Je rétorquais que «cette conasse» m'avait foutu à la porte et qu'elle pouvait me... . Léon insista et à midi me traîna au «Revier». La braune Schwester inspecta de nouveau ma gorge, constata que c'était une diphtérie et elle me reprocha violemment de ne pas être venu plus tôt. Lorsque je lui répondis que j'étais venu la veille, elle me traita de menteur. «Lügner». Malgré mon état, je voulus riposter, mais Léon m'intima de «la fermer». Le sous-officier Funk fut appelé à la rescousse, il confirma le diagnostic en grognant: «Schweinerei».

On m'emmena à l'infirmierie avec l'ordre strict d'être isolé. Un lit me fut assigné, et pour m'isoler, le lit voisin devait rester inoccupé, interdiction stricte au copain du troi-sième lit de m'approcher. C'était un garçon loquace, il me raconta qu'il s'était foulé le genou. Il me demanda quelle était ma maladie. Lorsque je lui disais que je souffrais d'une diphtérie, il me rétorqua mine de rien: «Alors, tu vas mourir», argumentant que ses parents avaient un ami médecin qui leur avait affirmé que quiconque souffrait d'une diphtérie, était condamné. Reposant, toujours vêtu de l'uniforme, dans un lit tout blanc, je réfléchissais et je trouvais que mourir à 18 ans n'était tout de même pas ce qu'il fallait, surtout que je laisserais mes parents seuls, seuls avec leur peine.

A l'occasion, je demandai à la «Braune Schwester», ce qu'on allait faire de moi. Elle m'expliqua qu'il fallait attendre l'«Amtsarzt» Dr. Heesen, qui allait certainement ordonner mon transfert à l'hôpital. Sur ma suggestion de mettre mon transfert en route tout de suite, elle répondit, qu'il fallait absolument attendre le passage de l'«Amtsarzt». L'infirmière, d'ailleurs, avait bien changé d'attitude et de ton.

Abattu, fiévreux, je passais l'après-midi, la soirée, rien à manger, rien à boire, rien qu'à avaler ma salive faisait atrocement mal.

Vers minuit, le Dr. Heesen, un homme de belle stature, les cheveux grisonnants arriva, regarda ma gorge, ordonna mon transfert et partit. Bien des années plus tard, je racontai cet épisode au Dr. René Kerschen, cardiologue à la Clinique Ste Thérèse, en 1943 assistant en médecine interne à l'Hôpital d'Esch, en disant que l'arrivée vers minuit de l'«Amtsarzt», après une journée harassante m'avait impressionné et influencé ma conception de l'exercice de la médecine, être au service des malades à toute heure. René Kerschen ne put retenir un large sourire et dit regretter de détruire une si douce illusion.

«Le Dr. Heesen», me dit-il, «avait passé la soirée auprès de sa maîtresse, puis seulement il est venu te voir.»

L'ambulance vint me chercher et fila dans la nuit printanière, illuminée par la pleine lune vers la Clinique Ste Marie à Esch. C'était la nuit du 9 au 10 juin, le moment de l'invasion de la Sicile par les troupes anglo-américaines. Arrivés à destina-

tion, les brancardiers m'installèrent, toujours vêtu de l'uniforme, dans un lit tout blanc, bien confortable. Arriva Sœur Marie-Bruno, visiblement tirée de son premier sommeil. Elle m'intima d'ouvrir la bouche. «Diphthérie», articula-t-elle. Quelques minutes plus tard, elle revint armée d'une seringue remplie d'un liquide clair qu'elle injecta dans mon quadriceps gauche. Je me renseignai sur le produit. Elle me répliqua que c'était du sérum, que j'en recevrais une dose pendant trois jours et qu'après j'irais mieux. Ceci contredisait l'affirmation du copain, qui avait prédit mon exitus. Depuis le matin, je n'avais rien mangé, rien bu, j'avais soif. Pourquoi ne pas demander à boire à Sœur Marie Bruno, dont d'ailleurs j'avais noté le léger accent à consonance germanique. Elle partit, revint, tenant une tasse dans sa main. Arrivée à l'entrée de la chambre, elle s'arrêta et me fit la remarque: «Que tu es sale». «Wat bass Du knaschteg». Ce à quoi je répondis: «Dat sinn di h... Preisen» La sœur fit demi-tour et partit. Je maugréai avec moi-même. Pourquoi n'arrivais-je pas à contrôler ma langue et la traduction verbale de ce que je ressentais? L'avais-je froissée en tant qu'Allemande? A la fin du compte, n'allais-je pas mourir, et encore tourmenté par la soif?

J'entendis un «gling, gling». Allait-on me donner l'Extrême Onction? Soeur Marie Bruno revint, elle avait mis du sucre dans la tisane. Malgré la douleur à la déglutition, la tisane était délicieuse. Le lendemain matin, un infirmier d'une gentillesse exemplaire me débarrassa de l'uniforme et des saletés.

Entretemps, Léon Mergen avait rapporté mes effets personnels à mes parents tout en s'inquiétant de mon état de santé. La solidarité athénéenne s'est transformée en amitié.

Jos Mersch





Aus den Studienjahren eines Athenäumsdirektors

Ob Ihnen der Name Gredt auf Anhieb ein Begriff ist, wage ich zu bezweifeln. Nicht zu entschuldigen sind allerdings die Bewohner der nach ihm benannten Straße in Cessingen. Mindestens den Namen kennen sie; ob sie sich hingegen jemals das Straßenschild näher angesehen haben und das «Kleingedruckte» gelesen haben, steht natürlich auf einem ganz anderen Blatt.

Im weiteren Verlauf werden die Leser erfahren, daß Gredts Vater aus Oeutrange in Lothringen zugezogen war. Womit man sicher allzu schnell den Mann als Ausländer klassiert und weitere Recherchen in Luxemburg als unmöglich oder irrelevant abhakt. Die Realität ist wohl viel komplizierter, und ich kann mich an dieser Stelle nur mit einigen Feststellungen befassen. Tatsächlich taucht der Name allerdings hierzulande viel früher auf. Doch wie in unzähligen anderen Fällen, soll man sich für die Zeit vor 1800 auf keinen Fall auf eine einzige Schreibweise fixieren. Wie weit die Varianten eines Namens auseinandergehen können, hat vor Jahren Jean-Claude Muller an Hand einiger konkreter Beispiele beschrieben.² Der Artikel zeigt, daß selbst in den stadtluxemburger Pfarreien oft eine große Unsicherheit unter den federführenden Geistlichen herrschte. Der Fall Gredt liegt dabei nicht viel anders; und es muß die Frage gestellt werden, in wieweit dieser Name und der in Luxemburg verbreitete Grethen auf gemeinsame Wurzeln zurückzuführen sind. Kurz und gut, wir können bereits 1646 einen Soldaten ausmachen, der in jenem Jahr seinen Sohn Laurent taufen läßt. Sein Name: Jean Grett. 1672 läßt ein Michel Gret, Ehemann einer Apollonia ohne bekannten Familiennamen, seinen Sohn Philipp taufen. Jener Michel stammte aus Monnerich, was geographisch in der Nähe von Schifflingen liegt. Diesen Zusammenhang sollte man im Auge behalten, wenn wir im Verlauf dieser Ausführungen auf Nicolas Gredts Vorfahren zurückkommen werden.

Und übrigens: Sehr weit entfernt sind diese Varianten nicht vom Familiennamen des einstigen Athenäumsdirektors. Im folgenden 18. Jahrhundert findet sich gar in Luxemburg die Frau des Pierre Wiltzius mit Namen Elisabeth Grethen oder auch Greth. Deren Vater jedenfalls heißt Greth. Nur eins noch: es dürfte sich anfangs um einen Hausnamen gehandelt haben, herrührend von der Namensgeberin, einer Frau

² Jean Claude Muller_ Wolf/Lupus oder ähnlich: Zur Problematik der Dubletten bei Familiennamen. In: Association Luxembourgeoise de Généalogie et d'Héraldique, a.s.b.l. Annuaire / Jahrbuch 1996, Luxemburg 1996 Seiten 153 – 160.

mit Vornamen (Mar)g(a)reth(e). Man erinnere sich an die Luxemburger Variante: d'Gréit. Doch damit wollen wir es bei den Vermutungen und Hinweisen auf etwaige Beziehungen der Familie zu Luxemburg belassen.

Mein erster Griff galt dem Band mit den «Grands Anciens» unserer alma mater ³. Doch: Fehlanzeige. Nun ja, es sollten hier wohl eher jene einstigen Schüler zur Geltung kommen, welche sich im Ausland einen Namen gemacht haben. Immerhin: verdient hätte es Gredt trotzdem, in ihre Reihen aufgenommen zu werden, und das nicht nur, weil er von 1885 bis 1906 das Athenäum als Direktor leitete. Auf dieses Wirken möchte ich denn auch an dieser Stelle nicht eingehen und dies berufenen Autoritäten überlassen. Sicher werden auch sie bei ihrer Suche bisher Unbekanntes oder zumindest wenig Bekanntes an den Tag fördern.

Sollte man an dieser Stelle auf Gredts «opus magnum» eingehen? Auch in diesem Falle ziehe ich es vor, mich diskret zurückzuhalten. Schließlich bin ich kein ausgewiesener Kenner jener Sagen und Märchen in seinem «Sagenschatz des Luxemburger Landes», das er im Jahre 1883 seinem Heimatlande geschenkt hat. ⁴ Und doch: ganz übergehen kann und darf ich sie nicht, da sie sicher in direkter Verbindung mit Gredts Lehrjahren hauptsächlich in Luxemburg und Bonn stehen. Daß er zu alledem an einer Universität studierte, die auch ich ein Jahr lang mehr als hundert Jahre später besucht habe, mag mein Interesse noch weiter gesteigert haben, sollte aber nicht überbewertet werden, jedenfalls nicht als direkter Anlaß für mein Interesse angesehen werden.

Und wenn schon, dann sollte viel eher hier ein Bezug zu meiner früheren beruflichen Tätigkeit als Archivar der Stadt Luxemburg gesehen werden. Wer weiß schließlich, daß im Stadtarchiv unter den vielen noch ungehobenen Schätzen einige recht interessante Akten zu den Studienbörsen schlummern? Der Begriff weckt Neugierde bei Familienforschern, denn in ihren Kreisen sind die Zusammenstellungen von Brück recht bekannt. ⁵ Was jedoch im Stadtarchiv aufbewahrt wird, hat nur indirekt damit zu tun. Es lohnt sich daher, an dieser Stelle eine kleine Klammer zu öffnen und etwas zu diesen Unterlagen auszusagen.

Ohne auf Einzelheiten einzugehen, zunächst eine allgemein gültige Feststellung: im Ancien Régime hatten einige Persönlichkeiten mit noch heute wohlklingenden Namen Geld in Stiftungen angelegt. Die Renditen dieser Stiftungen sollten es Nachkommen ermöglichen, am Jesuitenkolleg und anderswo zu studieren. In vielen Fällen waren damit auch Studien an höheren Lehranstalten möglich. Im 19. Jahrhundert wurden diese Börsen neu organisiert, und es kamen einige neue hinzu. Details lese man am besten bei Brück nach. Für unser Thema wichtig ist die Tatsache, daß die Börsenbegründer den ehemaligen Magistrat der Stadt Luxemburg als «collateur» bestimmt hatten. Mit anderen Worten, dem Magistrat stand die Entscheidung zu,

³ L'Athénée et ses Grands Anciens. 1815 – 1993. in: 400 Joër Kolléisch, Luxembourg 2003.

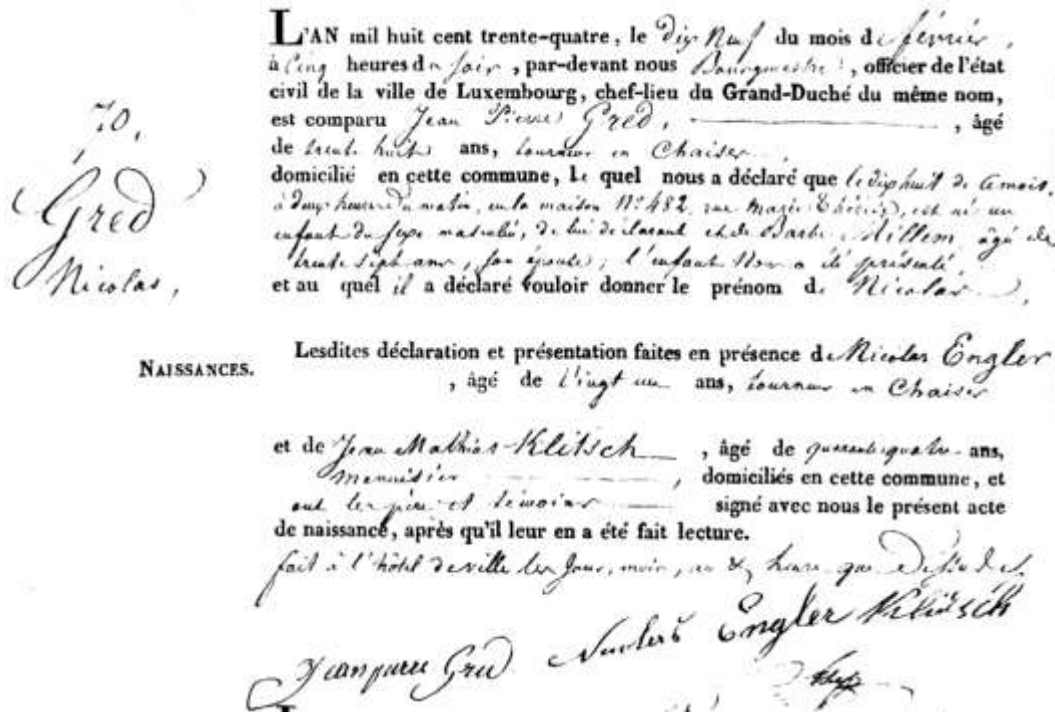
⁴ N[icolas] Gredt: Sagenschatz des Luxemburger Landes. Gesammelt von N. Gredt. Luxemburg 1883.

⁵ Auguste Bruck: Fondations de bourses d'études instituées en faveur des Luxembourgeois. Es existieren laut Online-Katalog der Nationalbibliothek die Ausgaben von 1874 – 1882, 1882 -1907, 1894. Bereits vor Bruck hatte sich der Lehrer Jean-Pierre Koltz einen Namen gemacht mit: Jean-Pierre Koltz, instituteur: Manuel des fondations de bourses d'études en faveur des Luxembourgeois. Luxemburg 1858.

wer in den Genuß einer derartigen Börse kommen sollte. Der Magistrat verteilte (lat: conferre) die Börsen. Diese Aufgabe ging im 19. Jahrhundert auf das Bürgermeister- und Schöffenkollegium der Stadt über. Und so landeten bis etwa 1890 jede Menge Unterlagen im städtischen Gemeindesekretariat und fanden alsdann den Weg ins Archiv. Nach 1890 wurde das Archiv neu organisiert, und man stellt ganz allgemein eine in vielen Fällen weniger aussagekräftige Überlieferung fest.⁶

Auch Gredt gehörte mehrfach zu den Antragstellern, und das seit seinen Jahren im Athenäum. Und damit sind wir wieder am Anfang angelangt.

Wie im Falle eines jeden Menschen beginnt die Gredt-Story mit seiner Geburt. Die Daten kann man im Prinzip an vielen Stellen nachlesen, etwa bei Wikipedia,⁷ doch wollen wir es hier noch einmal der Vollständigkeit halber wiederholen: Am 19. Februar des Jahres 1834 wurde Gredts Vater bei der Stadtverwaltung vorstellig, um die Geburt seines Sohnes Nicolas am Vortage um 2 Uhr morgens anzumelden. In jenen Tagen gab es noch keine «Maternité Charlotte» an der Arloner Straße, was sowieso auf dem Territorium einer Nachbargemeinde gewesen wäre, und so brachte die Mutter das Kind zuhause zur Welt. Zuhause, das hieß auf Nummer 482 der Maria-Theresienstrasse, der heutigen «rue Notre-Dame». Damals wie heute hieß sie allerdings im Volksmund «Ënneschtgaass». Daran dürfte auch die französische republikanische Verwaltung einst kaum etwas geändert haben, wenn sie der Straße den Namen «rue de l'École centrale» verlieh.



⁶ Fernand G. Emmel: Das Stadtarchiv Luxemburg. In: Collection «Les Amis de l'Histoire», Fascicule 13. 1983 Seiten 131 – 139.

⁷ Aber auch bei Gregor Spedener: Die im Luxemburger Lande lebten und webten Als Manuskript gedruckt. Grevenmacher. - Martin Blum: Bibliographie

Wie beengt die Lebensverhältnisse gewesen sein mögen, zeigt die Zeichnung der Häuserzeile, in der Gredts Geburtshaus zu finden ist. Wir verdanken sie der französischen Verwaltung zu Beginn des 19. Jahrhunderts. Auf dieser Erhebung fußt jenes Stadtmodell, das zunächst für strategische Bedürfnisse erstellt wurde.⁸ Gredts Geburtshaus ist in der Mitte der Strassenzeile zu suchen, etwa oberhalb der Zahl 55. (Pfeil)



Vervollständigen wir das Bild mit einer Aufzählung der Hausbewohner im Jahre 1852:⁹

Name	Beruf / Stand	Alter	Geschlecht
Timmerman, Henry	boutiquier, cabaretier, cordonnier	34	m.
Kettenmeyer, Anne	Ehefrau Timmermans	33	w.
Timmermans, Jean	sans état	7	m.
Hormann, Marie	sans état	42	w.
Hormann, Louise	sans état	14	w.
Hormann, Anne	sans état	54	w.
Vandernoot, Pierre	menuisier	46	m.
Horman, Anne	Ehefrau Vandernoot	46	w.
Wiltzius, Marguerite	sans état	4	w.?
Stephano, Antoine	journalier	54	m.
Schrader, Charles	journalier	42	m.
Peulen, Marguerite	Ehefrau Schrader	24	w.
Schrader, Frédéric	sans état	15	m.
Schrader, Guillaume	sans état	11	m.
Meyer, Anne	sans état	66	w.
Landan, Adam	marchand	55	m.
Levy, Cath.	Ehefrau Landan	43	w.
Landan, Camille	sans état	2	w.
Millem, Barbe, Ww. Gredt	sans état	59	m.
Gredt, Nicolas	tourneur	18	m.
Gredt, Jean	tourneur	29	m.
Gredt, Anne	sans état	16	w.
Gredt, Philippe	tourneur	22	m.
Boutel, Jean	perruquier	47	m.
Boutel, Elisabeth	sans état	17	w.

⁸ Originalzeichnungen im Musée des Plans Reliefs in Paris. Im Stadtarchiv Luxemburg existieren Photokopien, welche auf Anregung von Jean-Pierre (Jemmy) Koltz angefertigt wurden

⁹ <http://gepc189.uni-trier.de/cgi-bin/RMnetIndex.tcl?hea=tf&for=qfluxewst&cnt=qfluxewst&xid=LUX1805X1>

Die ehrwürdige Lehranstalt gab später einer Nebenstrasse den Namen. Nun, heutzutage liegt die «rue de l'Ancien Athénée» sozusagen um die Ecke. Für den Vater, den inzwischen achtunddreissigjährigen Stuhlschreiner Jean Pierre Gred, war es demnach nur ein Katzensprung, da das Stadthaus nur einige Häuser entfernt lag. Gredts Mutter Marie Barbe Millem war zu der Zeit 37 Jahre alt. Als Zeugen fungierten Berufskollegen des Vaters, Nicolas Engler und Jean Mathias Klitsch. Unseren Unterlagen zufolge, war die Familie zur Miete in diesem Hause, das laut Katastertabelle um 1824 dem Dachdeckermeister Jean Schuler gehörte. Schuler selbst bewohnte die Louvignystraße, besaß aber ebenfalls ein Haus in der Kongregationsstraße und ein weiteres in der «Ënneschtgaaß». Als Nicolas Couturier 1794 das Verzeichnis der Häuser der Stadt zum Zweck der Soldatenlogierung anlegte, führte das Haus die Nummer 336. Ansprechpartner für Couturier waren J. Scholer und P. Grouber.¹⁰

Bleiben wir einmal bei Gredts Abstammung. Und sofort erleben wir die erste Überraschung, denn Gredts Vater war kein Stadtluxemburger, ja nicht einmal im Lande geboren. Immerhin beherrschte er bei seiner Heirat mit Gredts Mutter mit Sicherheit auch Luxemburgisch, denn er war geboren in Oeutringen, seit 1970 ein Teil von Thionville.¹¹ Dort war er am 22. Januar 1793 geboren, wie der Heiratsakt der beiden zu berichten weiß. Gredts Großvater, ebenfalls genannt Nicolas, war bereits am 27. Januar 1811 gestorben und hat seinen berühmten Enkel nie gekannt. Er war mit Sicherheit also nicht der Pate des Kindes, doch wird der Vater darauf bestanden haben, ihn in Erinnerung an den eignen Vater auf den Namen Nicolas zu taufen. Verstorben war übrigens auch die Großmutter, Barbe Fendt, welche am 12. April 1816 dem Ehemann ins Grab gefolgt war. Relativ jung war Jean Pierre Gredt also auf sich allein gestellt. Vielleicht trieb es ihn als Schreinergehilfen nach Luxemburg, wo er Barbe Millem, - bei der Geburt ist sie unter dem Namen Minem eingetragen, - kennenlernte. Sie war am 20. Juni 1796 oder am 20. Prairial des Jahres 4 in Luxemburg geboren. Ihr Vater war Jean Minem. Ihre Mutter hieß Suzanne Koenig. Als Paten fungierten Martin Poncin und Barbe Collet.

Während also die Spuren väterlicherseits in der Stadt recht bald versiegen, liegen die Dinge mütterlicherseits ganz anders. Hier sind mehrere Generationen ohne große Mühe auffindbar.¹² Es gehört zwar nicht zu dem gestellten Thema, doch ist Gredts eigene spätere Heirat ebenfalls nicht uninteressant, wenngleich sie nicht in Luxemburg, sondern in Ettelbrück stattfand, was aus einem Gesuch seines Sohnes Paul, der in Würzburg Medizin zu studieren gedachte¹³, hervorgeht. Verheiratet war

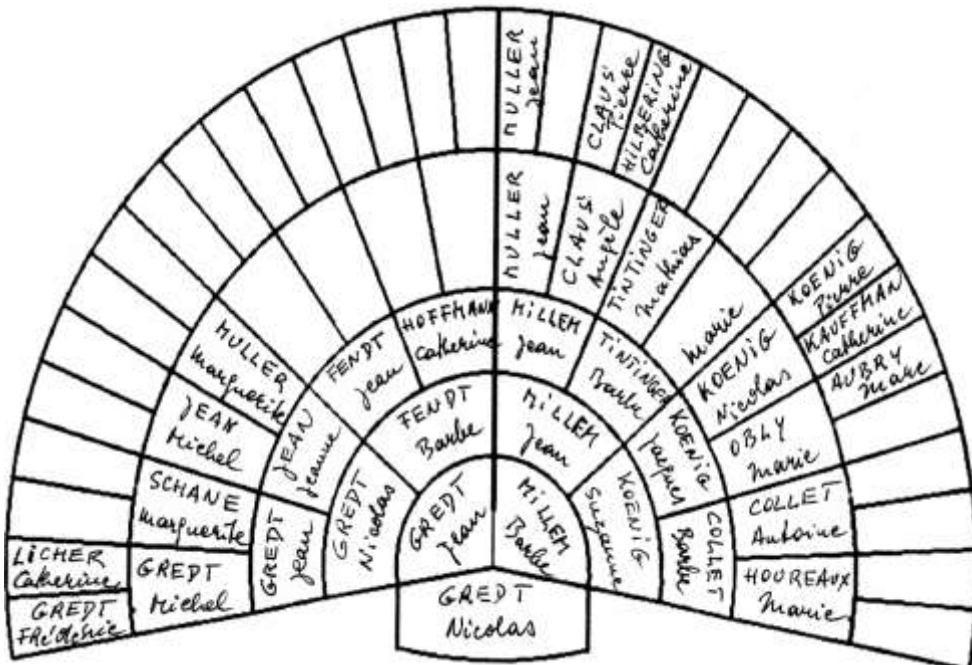
¹⁰ Siehe Alphonse Rupprecht : Logements militaires à Luxembourg pendant la période de 1794 à 1814. Aperçu historique sur les anciennes rues et maisons de la Ville Haute. Nouvelle édition avec introduction, bibliographie et index par Carlo Hury. Luxemburg 1979, Seite 189. Einer Steuerliste des Jahres V der Republik (1797) zufolge war der «primitive» Inhaber um 1770 Pierre Huttert.

¹¹ http://www.mairie-thionville.fr/site/quo_quartiers_villages9.php.

¹² Gredts väterliche Abstammung wurde mir von meinem einstigen Kollegen Sylvain Chimello aufgrund der Recherchen von Dominique Laglasse aus Thionville zugestellt. (e-mail vom 13.02.2009) Zur Klärung des familiären Hintergrundes habe ich anschließend die Heiratszusammenstellungen von Oeutrange M & Mm Kaercher und Marie-Louise Régnery von 1985 herangezogen. Herausgeber : Cercle Généalogique de Lorraine. Section Moselle.

¹³ Wie aus den städtischen Akten hervorgeht.

Abstammungstafel:



AAA bul-28

MATRICULE. **Gymnase.** **11^e Classe.**

Jacot p. Nicolas *de Luxembourg* *filz de*
demeurant à

ANNÉE SCOLAIRE 1881 - 1882.		1 ^{er} Trimestre.		2 ^{es} Trimestre.		3 ^{es} Trimestre.		4 ^{es} Trimestre.	
Application		<i>Satisfait</i>		<i>pas satisf.</i>					
Conduite		<i>très-bonne</i>		<i>bonne</i>					
		N ^o .	Points.	N ^o .	Points.	N ^o .	Points.	N ^o .	Points.
Religion		3	48	2	47				
Langue allemande		3	43	2	43				
Langue française		3	44	3	42				
Langue latine		4	52	4	50				
Langue grecque		2	32	1	31	4			
Mathématiques		4	36	6	18				
Histoire et Géographie		3	38	4	48				
Histoire naturelle		4	38	5	37				
Physique									
Chimie									
Calligraphie									
Dessin									
Musique									
Gymnastique									
SOMMES DES POINTS			542		298				
Absences:		Avec permission		7		Sans permission			
Observations.									

Die ziemlich trostlose materielle Situation der Familie ist, wenn auch negativ, durch die Steuerlisten der Stadt belegt.¹⁴ Negativ, denn keiner der Angehörigen wird in ihnen erwähnt. Insofern ist dies nicht verwunderlich, als eben nicht alle Einwohner genügend Einkommen hatten, um überhaupt Steuern bezahlen zu können. Im Falle der Familie Gredt scheint dies der Fall gewesen zu sein. An dieser Stelle komme ich nicht an einem Zitat vorbei:¹⁵ «Die neue Steuer (frz.: «contribution mobilière», in ihrer deutschen Fassung etwas irreführend «Möbiliarsteuer» genannt) besteuerte

- Kapitalerträge und unternehmerische Tätigkeit mit 2%.
 - Gehälter, Pensionen und andere Einkünfte aus abhängiger Arbeit mit 1%.[...]
- Von der Möbiliarsteuerzahlung befreit waren

¹⁴ Durchgesehen habe ich die Listen der «Contribution mobilière» von 1852 und 1858. LUIV/1 24.1 n° 10 und 16. Hervorheben muß man, daß nicht alle Jahrgänge vorhanden sind.

¹⁵ Norbert Franz : Die Stadtgemeinde Luxemburg im Spannungsfeld politischer und wirtschaftlicher Umwälzungen (1760 – 1890). Von der Festungs- und Garnisonsstadt zur offenen multifunktionalen Stadt. Trier 2001. Hier : Seite 213.

- Personen, deren Einkommen 100 Franken pro Jahr nicht überstieg
- Personen, deren Pensionen und Gehälter unter 200 Franken lagen
- Militärangehörige der Mannschaftsdienstgrade
- Gesellen, Arbeiter, Tagelöhner und Dienstpersonal. ...»

Zur letzten Kategorie gehörten wohl die Gredt. Sie waren abhängige Lohnempfänger. Wie hoch das eigentliche Einkommen pro Jahr lag, war für diese Einstufung unerheblich. Sie gehörten jedenfalls jenen 42,3 % der Bevölkerung an, die Franz in Handwerksberufen für das Jahr 1852 ausgemacht hat.¹⁶

ATHÉNÉE ROYAL GRAND-DUC
LISTE DES ÉLÈVES de la 1^{re} Classe gymnasiologique

N° D'ORDRE	NOMS ET PRÉNOMS.	LIEU DE NAISSANCE.	R U E.		NUMÉRO DE LA MAISON
1	Bedson Victor	Luxembourg.	de l'Armenial		3
2	Bourg Nicolas	Grevenmacher	Trinité		10
3	Demuyser Simon	Roodt	Grand'ru		47
4	Caspar Antoine	Ettelbruck	Place d'armes		11
5	Falky Nicolas	Weisvampach	Place Guillaume		7
6	Friedrichs Alfred	Luxembourg	Grand'ru		12
7	Frieden Pierre	Ehnen	Weitenberg		5
8	Frisje Charles	Wetzlar	de l'Armenial		11
9	Gredt Nicolas	Luxembourg.	Marie-Thérèse		6
10	Harsen Mathias	Noertrange	St. Philippe		15

Zurück also an den Anfang seiner Schulzeit im «Kolléisch». Sie setzt 1848 ein, als der junge Nikolaus 14 Jahre alt war. Eine gewisse Unsicherheit der Familie verrät dieser Eintritt in einem Alter, wo einige seiner Spielkameraden von einst möglicherweise bereits 1–2 Jahre die Schulbank im Athenäum drückten. Hier wünschte man, von Gredt selbst einiges zu erfahren! War es vielleicht nicht so, daß er einige Zeit Überzeugungsarbeit bei der Mutter vollbringen mußte, da er am Studieren eigentlich eine größere Lust hatte. Vielleicht lag es an den finanziellen Verhältnissen, die es der Mutter nicht zu ermöglichen schienen, auf das Einkommen eines Sohnes zu verzichten. Hält man Gredts eigenes erstes Gesuch vom 6. Oktober 1850 in seiner Einleitung nicht für leeres Geschwätz, so haben wir hier eine gewisse Bestätigung vorliegen. Gredt beginnt mit den Worten: «Nicolas Gredt, étudiant à l'Athénée de Luxembourg, prend la respectueuse liberté de vous exposer:

Qu'il est parvenu à sa connaissance que plusieurs bourses d'études, attachées à l'Athénée, sont devenues vacantes cette année;

Qu'il est fils de veuve avec quatre enfants, sans aucun moyen d'existence que le faible gain de son frère aîné, tourneur en bois.

¹⁶ Nobert Franz : Ibidem, Seite 320.

Qu'il désire néanmoins continuer ses études pour pouvoir soulager d'un jour à l'autre sa famille...». ¹⁷

Luxembourg le 6 Octobre 1850.

Messieurs,

Nicolas Gredt, étudiant à l'Athénée de Luxembourg
prend la respectable liberté de vous exposer :

Qu'il est parvenu à sa connaissance que plusieurs
vacances d'études, attachées à l'Athénée, sont devenues
vacantes cette année ;

Qu'il est forcé de vivre avec quatre enfants, sans
aucun moyen d'existence que le faible gain de son
frère aîné, devenu en fait ;

Qu'il désire néanmoins continuer ses études,
pour pouvoir soulager un jour à l'autre sa famille ;

Seinem Gesuch legte Gredt seine Zeugnisse bei. Demjenigen des 3. Trimesters 1849-1850 entnehmen wir, daß Nicolas Gredt 301 Punkte bei einem Total von 357 errungen hatte und sich an 5. Stelle von 47 Mitschülern plazierte. Während Gredt demnach offiziell ein Handwerk ausübte, besuchte er das in der Nähe gelegene Athenäum, sichtlich mit Erfolg. In diesem Trimester waren seine Noten in den Sprachen Deutsch, Französisch, Latein mit «très satisfaisant» benotet. Gleiches gilt für Geschichte und Geographie. In Mathematik geht er sogar mit «distingué» hervor, auch in Kalligraphie. Nur Religion scheint nicht sein Lieblingsfach gewesen zu sein, da er es hier nur auf «satisfaisant» bringt. Am 19. August 1858 stellte ihm die Examenskommission sein «Certificat de Maturité» aus. Eine Kopie liegt den Akten bei. Die Leistung des nunmehr 24-jährigen muß unbedingt gewürdigt werden: «Attendu que Mr N. Gredt a répondu avec distinction aux questions proposées...» Das Abitur, oder richtiger übersetzt, die Reifeprüfung hatte er also mit Glanz bestanden, er war nicht einfach «durchgekommen», wie es in der Luxemburger Umgangssprache heißt. Interessieren mag dabei nur am Rande, wie die Kommission zusammengesetzt war. Es unterschrieben: Muller, B.J. Clasen, J.P. Michaelis, J. Neuman, Muller nochmal, J.N. Lacave und A. Moris.

¹⁷ LU IV/1 11 n° 1967.

Athénée Royal Grand-Ducal de Luxembourg.

GYMNASE. 6^e Classe. — 47 — Elèves.

Bulletin d'Etudes du 3^e trimestre 1849-1850.

Greth, Nicolas

APPLICATION <i>très-satisfaisante</i>		CONDUITE <i>très-bonne</i>	
PROGRÈS.			
Religion	<i>satisfaisant</i>	Histoire naturelle	<i>Distingué</i>
Langue allemande	<i>très-satisfaisant</i>	Physique	
Langue française	<i>très-satisfaisant</i>	Chimie	
Langue latine	<i>très-satisfaisant</i>	Calligraphie	
Langue grecque	<i>2</i>	Dessin	
Mathématiques (Arith. Alg. Géom.)	<i>Distingué</i>	Musique	
Histoire et Géographie	<i>satisfaisant</i>	Gymnastique	
Maximum des points	<i>357</i>	OBSERVATIONS	
Nombre des points obtenus	<i>301</i>		
Places obtenues à la fin du trimestre	<i>5</i>		
Absences { Avec permission Sans permission			
VALEUR DES CHIFFRES POUR LES PROGRÈS.			
1. Excellent. 2. Distingué. 3. Très-satisfaisant. 4. Satisfaisant. 5. Passable. 6. Médiocre. 7. Faible. 8. Nul.			

Le Censeur,

(Signature)

Luxembourg, le 30 *Janvier* 1850

Le Régent de classe,

(Signature)

LE DIRECTEUR DE L'ATHÉNÉE,

(Signature)

Nun also besaß Greth «les connaissances requises pour suivre des cours académiques d'une Université ou d'un autre établissement d'enseignement supérieur». Der gewesene Athenäumsschüler zögerte nicht lange.

Doch halt: wieder einmal laufen wir Gefahr, die Dinge zu vereinfachen und geradezu falsch darzustellen. Daher zunächst eine kleine Rechenaufgabe, die auch ohne große Algebrakenntnisse zu bewältigen ist. Greth besuchte das Athenäum von 1848 bis 1858, sage und schreibe also zehn Jahre. Da muß es einen Haken geben. Doch um die Dinge einigermaßen vorbehaltlos beurteilen zu können, müssen wir unbedingt einen Blick auf das sozio-ökonomische Umfeld in Luxemburg werfen. Wir werden es dabei bei einer groben Darstellung belassen müssen und uns im wesentlichen auf Gilbert Trausch berufen.¹⁸

¹⁸ Gilbert Trausch : Le Luxembourg à l'époque contemporaine. Manuel d'histoire luxembourgeoise, Tome IV. Luxembourg 1975.

Die Besiegelung der wirklichen politischen Unabhängigkeit des Landes lag nicht einmal zehn Jahre zurück, als Gredt die Vorbereitungsklasse des Athenäums besuchte. Noch war die Stadt Festungsstadt mit einer preußischen Besatzung. Noch gab es keinen «Feierwon», doch weckten die Eisenerzfunde Hoffnungen auf eine industrielle Zukunft. In Wahrheit aber war das Land noch auf lange Zeit geprägt von einer meist bäuerlichen Bevölkerung. Als Gredt sein Reifezeugnis erwarb, waren Eisenbahnen nicht mehr Zukunftsmusik. Deren Bau muß im Zusammenhang mit der Entwicklung der Eisenindustrie gesehen werden. Tausch sagt dazu: «Ces données bouleversent les structures de l'ancienne sidérurgie. L'on assiste au cours des années 1850 et 1860 à un déplacement progressif des hauts fourneaux du nord vers le sud... Les années 1850 et 1860 sont les années de préparation.» Es sind auch Gredts Vorbereitungsjahre. Ob er sich dessen bewußt war, steht allerdings auf einem anderen Blatt. Wahrgenommen hat er hingegen möglicherweise die Gründung der Internationalen Bank und der Sparkasse. Dem Handwerk geht es nicht unbedingt blendend. Es ist daher auch die Zeit, als viele Handwerker den Weg ins Ausland finden. Neben der Neuen Welt ist es vor allem Frankreich und dessen Hauptstadt, welche die Menschen besonders anziehen. Manchen gelingt es, hier eine neue Lebensgrundlage zu schaffen. Doch wenn etwa die Paßregister der Stadt ein einigermaßen richtiges Bild abgeben, dann kamen auch manche wieder zurück, manchmal um es kurze Zeit später wieder einmal zu probieren. Wieder andere, dazu muß man Gredt zählen, ändern radikal ihre professionelle Ausrichtung. Doch dazu später.

Und so, bevor wir ihn ins Ausland entlassen, wollen wir noch einmal kurz auf seine Schulzeit zurückkommen. Seine Noten von der «classe préparatoire» (dem Äquivalent der heutigen VII^e) bis I^e sind uns in einer Aufstellung erhalten, die den Kollatoren ein Bild verschaffen sollte das es ihnen daraufhin ermöglichte zwischen drei Kandidaten zu entscheiden: Kimmer, Gredt und Suttor. Denn es ging um eine einzige zur Verfügung stehende Börse. Die Gegenüberstellung der Resultate gaben den Ausschlag. Nur Gredt hatte seine Abschlußprüfung mit «distinction» bestanden.

Die Leistungen der drei Konkurrenten wurden in einer Art Tabelle wiedergegeben. Wir möchten uns hier auf diejenigen des Schülers Gredt beschränken ¹⁹

	Conduite	Application	Progrès-Moyennes des chiffres
Dans la cl. prép.	2 2 2 2	2 3 3 3	2 3 3 2
VI Gymn.	2 2 2 2	3 3 3 3	4 3 3 2-3
V “	3 2 2 2	3 3 3 3	3 4 4 3
IV “	2 3 . .	4 5 . .	3 4 . .
III “	2 2 2 2	3 3 3 3	3 3 2 2
II “	1 1 1 1	3 3 3 3	3 3 3 3
I	2 3 2 2	3 3 3 3	3 3 3 3
Cours Sup.			

Wie ersichtlich, waren dabei die erlangten Punkte in den einzelnen Fächern nicht ausschlaggebend, vielmehr waren es die Gesamtbewertungen in Betragen, Fleiß und Fortschritt. Die IV^e muß für Gredt so manche existenzielle Fragen aufgeworfen und sicher bange Zweifel an seinen Fähigkeiten hervorgerufen haben, da seine

¹⁹ LUI 11 n+ 1960.

Leistungen sehr zu wünschen übrig ließen. Da mag dann auch die Mutter die Frage aufgeworfen haben, ob es sich lohne, das Studium weiter zu führen. Für die beiden letzten Trimester liegen keine Noten vor, weil Gredt, wie aus der folgenden Aufstellung ersichtlich, nicht anwesend war. Was aber wie eine kurze Unterbrechung aussieht, war wohl eine längere Pause, und zwar von sage und schreibe 2 Jahren, sichtlich die Zeit, da er als Schreinergeselle arbeitete. Vielleicht hatte er gar, ohne Erfolg, versucht, Arbeit und Schule unter einen Hut zu bringen. Das könnte die sichtlich schlechteren Noten von IV^e im Jahre 1852 erklären und würde seine Berufsangabe in der Einwohnerliste jenes Jahres ohne weiteres erklären. Sehr gut sind die Aussichten im Beruf nicht gewesen, nicht in der Stadt Luxemburg jedenfalls. Wie für viele seiner Landsleute versprach Frankreich und dessen Hauptstadt Paris eine bessere Zukunft. Am 3. Juni 1854 beantragte er einen Paß, oder besser ein Arbeiterlivret nach dorthin. Dem Register der Polizei in Luxemburg entnehmen wir den Eintrag: «1854-6-3 Gredt, Nicolas, 20, menuisier, Luxembourg, Paris, cherche travail, livret».

Mehr als ein Jahr hat der Aufenthalt dort aber wohl kaum gedauert, und als Gredt dann 1855 das Studium wieder aufnahm, besserten sich seine Zeugnisse. Die sichtlich unbefriedigende Ausübung des Schreinerberufes und die trüben Aussichten mögen ihn angespornt haben. Die Noten verraten jedenfalls eine große Anstrengung des jungen Mannes in bereits fortgeschrittenem Alter, dem es wohl nicht leicht gefallen war, sich erneut theoretischen Fächern zu widmen. Ganz am Rande noch der Hinweis, daß kurz vor seiner Abreise ein für die Luxemburger Kulturszene wichtiges Ereignis stattfand; die «Erste Aufführung eines Lux[em]b[ur]g[ischen] Theaterstückes: De Scholtschein von Dicks durch die Gym.»²⁰

Folgende Aufstellung gibt Aufschluß über die von ihm erhaltenen Preise. Ihr entnehmen wir folgendes:²¹

année			élèves/classe
1848-49	Classe prép.	4 ^{me} prix	46
1949-50	VI	6 ^{me} “	47
1850-51	V	1 ^{er} Accessit	42
1851-52	IV	absent à partir du 3 ^{me} semestre	
1852-53			
1853-54			
1854-55			
1855-56	III.	4 ^{me} prix	33
1856-57	II.	3 ^{me} prix	33
1857-58	I.	4 ^{me} prix	34

A fait son examen de Maturité avec distinction

Man sollte sich nicht vorstellen, im Stadtarchiv derartige Hinweise auf schulische Leistungen für jeden Athenäumsschüler zu finden. Vielmehr darf man wieder einmal den Zusammenhang nicht aus dem Auge verlieren: es geht um die Studienbörsen.

Am 26. September 1859 beantragte Gredt nämlich die Studienbörse Seyler. Tags zuvor hatte der «junge» Mann im «Journal de Luxembourg» erfahren, daß ebendiese

²⁰ P.J. Muller : Tatsachen aus der Geschichte des Luxemburger Landes.

²¹ LU I 11 1967.

Börse für höhere Studien für einen unbemittelten Studenten aus Luxemburg zur Verfügung stehe. Marguerite Seyler, die Witwe des einstigen Bürgermeisters François Scheffer, welcher bei der Scheffer-Allee auf Limpertsberg Pate stand, starb am 10. März 1856. Wie Muller sagt: «Sie war zeitlebens eine Förderin der studierenden Jugend und hat mehrere Studienbörsen gestiftet.»²²

3^o FONDATION SEYLER.

La dame Anne-Barbe-Marguerite Seyler, veuve de feu le sieur François Scheffer de Luxembourg, a fondé par testament olographe du 9 janvier 1849, douze bourses d'études au capital total de cinquante-six mille francs, savoir :

En faveur des descendants de ses frères et sœurs, deux bourses de 300 fr. l'une, pour études universitaires, ou autres études supérieures, et quatre bourses de 200 fr. l'une, pour études à faire à l'Athénée.

En faveur de jeunes gens de la ville et à leur défaut de la campagne, une bourse de 300 fr. pour faire des études universitaires et cinq bourses, de 100 fr. l'une, pour étudier à l'Athénée.

Eine Uni in Luxemburg gab es noch nicht, auch keine in Trier oder Metz. Wer studieren wollte, mußte einen Aufenthalt in einiger Distanz zu Luxemburg in Kauf nehmen. Und das bedeutete in einer Zeit ohne Autos eine weite Hin- und Rückreise und, damit verbunden, eine monatelange Abwesenheit. Nicht nach Paris zog es ihn, - noch nicht. Zunächst stand ein Studium an einer deutschen Uni an.

Was oder wer veranlaßte den jungen Mann, die Universität in Bonn zu besuchen, das geht aus diesem Schreiben leider nicht hervor. Mit ziemlicher Sicherheit lag das an dem guten Ruf der «Rheinischen Friedrich-Wilhelms-Universität», die am 18. Oktober 1818 vom preußischen König Friedrich Wilhelm III. zur Universität erhoben wurde. Das Archiv der Uni konnte mir dazu per mail am 9-2-2009 mitteilen: «Nach unseren Studentenlisten war er vom 20-10-1859 bis zum 7-3-1861²³ für ein Philologiestudium in Bonn eingeschrieben. Leider liegen uns keine Exmatrikelakte und kein Studienbuch vor, so dass wir nicht sagen können, bei wem genau er studiert hat. Damalige Professoren für Klassische Philologie in Bonn waren Friedrich Wilhelm Ritschl, Otto Jahn, Friedrich Gottlieb Welcker und Friedrich Heimsoeth. Neuere Sprachen und Literatur lehrten Friedrich Dietz, Nicolaus Delius und Karl Simrock». Das waren für jene Tage klangvolle Namen. Der angebotene Stoff sagte Gredt offensichtlich zu, so daß er noch ein Semester in der Stadt am Rhein bleiben wollte.

Vom Oktober 1860 stammt daher ein weiteres Gesuch aus seiner Feder. Darin heißt es: «Comme mes ressources ne me permettent pas de faire face aux dépenses qu'exige le séjour dans une ville universitaire, Votre bienveillante sollicitude a daigné m'accorder la bourse Seyler, à laquelle n'ont droit que les jeunes gens natifs de cette ville.

²² P.J. Muller : Tatsachen.

²³ Gredt besuchte die Universität Bonn mithin im Wintersemester 1859 – 1860, im Sommersemester 1860 und im Wintersemester 1860 – 1861.

N'ayant aucun appui ni de ma propre part, ni de celle de ma famille, et désirant encore fréquenter cette année des cours philologiques à une université, je prends la respectueuse liberté, de Vous soumettre la présente, afin d'obtenir de Votre bienveillance la continuation de la bourse universitaire Seyler.

J'ai remis à Monsieur le Conservateur des bourses mes certificats de l'université de Bonn.

Dans l'attente d'une décision favorable à mon égard, j'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, Messieurs, Votre très dévoué et très obéissant serviteur.

(s) N- Gredt»

Am 8. November 1860 meinte der Verwalter der Studienbörsen in seiner Stellungnahme an den hauptstädtischen Schöfferrat: «J'ai vu les certificats que le pétitionnaire a rapporté de l'université de Bonn. Ils sont très satisfaisants. Il a suivi les cours de l'université avec grande application et grand succès. Sa conduite a été également bonne.»

Und damit ist erklärt, warum kein Studienbuch in den Unterlagen der Universität zu finden ist. Noch gab es keine Kopiergeräte wie in unseren Tagen, und um beglaubigte Abschriften anfertigen zu lassen, mußte der sicher nicht reiche Gredt auf eine derartige überflüssige Ausgabe verzichten. Bedauerndswert allerdings für uns, denn dem Studienbuch könnten wir einige interessante Hinweise entnehmen, die vielleicht gar für das Verständnis seiner späteren Arbeiten nicht unerheblich wären. Da wären zunächst die Namen der Professoren und dann die in den Vorlesungen und anderen Lehrveranstaltungen behandelten Sachthemen.

Nur soviel wissen wir: Nicht wie Faust widmete er sich «Philosophie, Juristerei und Medizin und leider auch Theologie». Gredts Interessen lagen auf sprachlichem Gebiet, auf jenem der Philologie. Philologie, - der Begriff muß an dieser Stelle sicher genauer definiert werden. Bei Brockhaus liest man dazu: «die Wissenschaft der Deutung von Texten, i[m] weiteren] S[inne] die wiss[enschaftliche] Erforschung der geistigen Eigenart eines Volkes oder einer Kultur aufgrund seiner Sprache und Literatur». Als einen der Begründer der Philologie neuartiger Prägung werden dann auch die Namen der Professoren genannt, die in jenen Tagen in Bonn lehrten.

Da war zunächst Friedrich Wilhelm Ritschl. Ein Vierteljahrhundert lang lehrte er in Bonn, bevor er nach Leipzig ging. Sein vielleicht berühmtester Schüler war, allerdings nach Gredts Aufenthalt in Bonn, der Philosoph Friedrich Nietzsche. Von Ritschls bekannten Schülern mag Gredt einige getroffen haben, da sie in etwa in seinem Alter waren. Ob er sich viel mit ihnen ausgetauscht hat, während dem Studium oder später, kann an dieser Stelle natürlich nicht gesagt werden. In Frage kommen könnten der Philologe Jacob Bernays (1821–1881), Otto Ribbeck (1827–1898), Ottokar Lorenz, ein gebürtiger Tscheche, Mediävist und Germanist (1832–1904), Johannes Vahlen (1830–1911). Als Gredt die Universität Bonn besuchte, gab Ritschl bereits seit fast 20 Jahren das «Rheinische Museum für Philologie. Zeitschrift für klassische Philologie» heraus. Mit dieser Zeitschrift könnte Gredt durch Vermittlung seiner Lehrer bereits vorher vertraut gewesen sein. Vom gebürtigen evangelischen Pfarrerssohn an einer Uni in den vorwiegend katholischen Rheinlanden Friedrich Wilhelm Ritschl heißt es bei Wikipedia: «Der gute Ruf seiner Seminare zog viele Studenten an, die später selbst berühmte Gelehrte wurden.» Ob man wohl Gredt auch dazu zählen darf?

Ritschl bemühte sich 1854, Otto Jahn nach Bonn zu holen, von dem es heißt: «Otto Jahn war in Bonn ein beliebter akademischer Lehrer, der auch den persönlichen Verkehr mit den Studenten schätzte. Kurz bevor Gredt nach Bonn kam, war er Dekan der Philosophischen Fakultät geworden, 1858 avancierte er schließlich zum Rektor der Universität. Gekannt hat ihn Gredt mit Sicherheit, vielleicht auch seinen Hang zur klassischen Philologie geteilt und eifrig seine Seminare besucht. Jahns Bedeutung für die Altertumswissenschaften ist nämlich bekannt. Ritschl und Jahn entzweiten sich später, aber das war, nachdem Gredt bereits wieder in Luxemburg war.

Eine Rolle in Gredts Studentensemestern hat mit Sicherheit auch Friedrich Gottlieb Welcker gespielt, welcher als Begründer des Klassisch Philologischen Seminars in die Geschichte eingegangen ist. Er lehrte in Bonn seit 1819 und hatte dort die UB ins Leben gerufen.

Ein Studentenleben ist nicht immer einfach, und manche Studenten haben oft einen beschwerlichen Weg zu den Lehrveranstaltungen. Nicht so im Falle Gredts. Die Uni Bonn ließ mich über seinen Aufenthaltsort folgendes wissen: «Gredt war nach Angabe der Studentenliste in Haus Nr.511 in der Bonngasse untergebracht. Leider lässt sich dieses Haus nach unseren Unterlagen nicht genau lokalisieren. Ein Haus Nr.511 gab es nach einem Plan von 1773 in der Wentzelgasse, einer Parallelstraße zur Bonngasse, in unmittelbarer Nähe zum Marktplatz». ²⁴ Wer Bonn aus eigenen Studientagen etwas kennt, weiß, daß dies in relativ unmittelbarer Nähe des Universitätshauptgebäudes liegt.

Nach alledem wundert das Resultat seines Abschlußexamens nicht: «Docteur, avec grande distinction le 16 octobre 1861, avec examen approfondi sur les langues et littératures grecque et allemande». Das Semester in Paris darf daher mir Sicherheit als Bonbon gewertet werden. Die grundlegenden Kenntnisse hatte sich Gredt allerdings in Bonn angeeignet. Daß Gredt noch Paris auserkoren hatte, wird wohl wissenschaftliche Gründe gehabt haben. Vielleicht nicht nur, hatte er doch die Gelegenheit, die Stadt in anderer Eigenart als vor einigen Jahren wieder zu sehen.

Gredts Weg war demnach mit manchen Hindernissen gepflastert, angefangen damit, daß sein Vater recht früh als Ernährer der Familie ausfiel. Die materielle Situation im Elternhause ließ ein Studium nur bedingt zu, und so mußte er seine Studien im Athenäum zunächst unterbrechen. Erst 3 Jahre später konnte er dorthin zurückkehren. Man muß sich also einmal in seine Lage versetzen. Seine einstigen Mitschüler hatten ihr Abitur (fast) hinter sich. Die Umgebung war neu und vor allem jünger. Ob ihn mit den neuen Mitschülern viel verband? Vielleicht aber erleichterte ihm der Umstand das Studieren, daß er nun dem Alter der Studentenspäße entwachsen war und einiges an Lebenserfahrung hinzugelernt hatte. Die Zeit als Arbeitsuchender in Paris hat ihn sicher noch weiter beflügelt. In Bonn galt es, wieder einen neuen Freundeskreis aufzubauen. Das mag ihm aber im Kreise von Gleichgesinnten nicht allzu schwer gefallen sein.

24 Elektronische Nachricht von Herrn Christian George, M.A. vom 16. 02. 2009.



Gredt, Nicolas

Auf dem Hintergrund der allgemeinen Entwicklung des Landes kann man Gredt als einen Repräsentanten seiner Zeit ansehen: anfangs ist er wie die meisten Einwohner der Handarbeit verpflichtet, macht wie das Land in den fünfziger und sechziger Jahren einen materiellen und kulturellen Umbruch mit und betritt, um wieder einmal mit Muller zu sprechen, nach 1860 «eine Ära des Wohlstandes», jedenfalls der gesellschaftlichen Anerkennung. Schon bald finden wir ihn selbst in den Gremien, welche die Leistungen von Studienbörsenbewerbern zu bewerten hatten. Und er wird es zum Leiter der Schule bringen, die ihm zunächst nicht den Erfolg gebracht hatte, ihm aber im zweiten Anlauf

den Weg in die Elite des Landes ebnete. Wundern tut uns eigentlich kaum, daß Gredt zu einer Zeit des keimenden Luxemburger Nationalgefühls die Philologie und die Volkskultur seines Heimatlandes zum Objekt seines Studiums gemacht hat.

Anhang n°1: L'inauguration des deux tronçons des lignes de chemin de fer, Luxembourg-Arlon et Luxembourg-Thionville avait lieu le 5 octobre 1859 en présence du prince d'Orange. La ligne Luxembourg-Trèves était opérationnelle fin 1860. Était-ce là une raison pour le séjour en Allemagne? Ou était-ce l'orientation des études vers l'Allemagne suite à la réforme Hassenpflug ----?

Anhang n°2: Nicolas Gredt hat im «Programme de l'Athénée pour l'année scolaire 1892-1893» eine geschichtliche Abhandlung über das Athenäum von 1838 bis 1889 geschrieben. «Notre travail nous a été inspiré par les nobles et patriotiques sentiments qui ont dicté à M. le Ministre d'Etat, Président du Gouvernement, sa dépêche du 23 octobre 1888, dans laquelle il invite les chefs des différentes administrations publiques à écrire, à l'occasion du cinquantième de notre indépendance, chacun dans la sphère de ses attributions, l'histoire de cette ère de prospérité exceptionnelle pour le pays.»

Anhang n°3: [---] Eine Broschüre, in der Professor Tresch eine Reihe von Aufsätzen über Volkskunde und Brauchtum unter dem Titel: «Promenade à travers le folklore contemporain» zusammengestellt hat. [---]

Der Verfasser kommt dabei auch auf die Vorarbeiten zu sprechen, die vor Jahren de la Fontaine (Dicks), Gredt, Thyès und andere zu diesem Kapitel geleistet haben. Hierzu wäre ergänzend und aufklärend eine Episode aus dem volkskundlichen Schaffen von Dicks einzuschalten. Im Jahr 1877 hatte er im Schoß der Historischen Gesellschaft, der er als korrespondierendes Mitglied angehörte, angeregt, daß an alle Lehrer des Landes ein Fragebogen geschickt würde, um Angaben über Volkslieder, Bräuche, Legenden usw. zu sammeln. Natürlich hatte sich Dicks die Sache so gedacht, daß ihm das eingehende Material zur Bearbeitung übergeben würde, zumal er schon seit Jahren auf demselben Forschungsgebiet mit Erfolg tätig gewesen war. Sicher besaß er auch wie wenige die Eignung, das mannigfache Gut fachmännisch zu verwerten, zumal wo das Volkslied in Betracht kam. Es war für ihn eine große Enttäuschung, als er - damals hatte er als Friedensrichter in Vianden die schönste Zeit zur Betätigung als Folklorist gehabt - erfuhr, daß mit der Verarbeitung der eingegangenen Auskünfte der Direktor des Athenäums Gredt betraut worden war.

Batty Weber: Abreißkalender

Anhang n°4: Angeregt von den im *Luxemburger Land* erschienenen Legenden, die der Pfarrer Jakob Prott gesammelt hatte, gab Nicolas Gredt unter Mitwirkung von Edmond Joseph Klein und Nicholas Gonner sowie 22 Lehrern und zahlreichen Schülern des Athenäums unter dem Titel *«Sagenschatz des Luxemburger Landes»* eine Sammlung Luxemburger Sagen, Legenden und volkstümlicher Erzählungen heraus, die, 1963 mit einem Namens-, Orts- und Stichwortregister versehen, neu herausgegeben wurden. Da Dicks zeitgleich an seinem Projekt *«Luxemburger Sagen und Legenden»* (1882) arbeitete, entspann sich ein Streit darüber, welcher der beiden die von Lehrern eingeschickten Volkslieder, Bräuche und Legenden auswerten dürfe. Dabei unterschied sich N. G.s Vorgehensweise wesentlich von der Edmond de la Fontaines, der sich für die Quellen interessierte. N. G. hingegen verstand seine Sammlertätigkeit und Feldforschung als Suche nach einer genuinen Volksliteratur, wie sie Jakob und Wilhelm Grimm programmatisch verkündet hatten. Davon zeugt auch seine Studie im Programm des Athenäums von 1870 *«Das Amecht»*, die er in Anlehnung an die romantische Germanistik mythologisch nannte. Den Zusammenhang zwischen der Volkskultur und der Mundart hatte N. G. bereits in *«Luxemburger Mundart. Ihre Bedeutung und ihr Einfluß auf Volkscharakter und Volksbildung»* hervorgehoben. Darin unterstrich er, dass die Sprache die Grundlage des Nationalcharakters sei und der Dialekt in Luxemburg die nationale Poesie abgebe.

Claude D. Conter in *«Luxemburger Autorenlexikon»*

Anhang n°5: Im Verlag des Luxemburger Lehrerverbandes erscheint: *«Heimatsagen, Blütenlese aus dem Luxemburger Sagen - und Legendenschatz»*, bearbeitet von Michel Molitor und Leo Berchem. [- -]

Für viele aber hat das Buch ein besonderes Interesse dadurch, daß im Anhang u.a. die Athenäums Schüler aufgeführt sind, die in den Jahren 1883-84 Mitarbeiter an Dr. N. Gredts *«Sagenschatz des Luxemburger Landes»* waren. Viele sind nicht mehr, andere sind in der Fremde zerstreut, manche Namen sind darunter, deren Träger heute an weithin sichtbarer Stelle stehen. Auch ein Beweis dafür, daß hier ein Volksvermöchten vorliegt, für dessen Sicherung dem Lehrerverband der Dank des Landes gebührt, weil aus den Breiten und Tiefen des Volkes dazu beigetragen wurde.

Batty Weber: Abreißkalender

Anhang n°6:

Damalige Schüler des Athenäums, die Dr. N. Gredt Material geliefert haben:

Job. Jos. Donckel aus Mertert; Luc. Feltgen aus Berschbach (Mersch); Joh. Pet. Kirsch aus Dippach; Nik. Donvel aus Beringen (Mersch); Heinrich Infalt aus Diekirch; Nik. Tockert aus Dommeldingen; Joh. Zieser aus Reckingen (Mersch); Leop. Hames aus Beckerich; Vikt. Dasburg aus Fels; Aug. Gredt aus Luxemburg; Mich. Lang aus Säul; Jak. Meyers aus Bondorf; Mich. Meyers aus Boxhorn; Pet. Schmit aus Born; Nik. Antony aus Niederbeßlingen; Joh. Bertemes aus Urspelt (Clerf); Nik. Drees aus Elvingen; Job. Pet. Metzler aus Crauthem; Vikt. Müller aus Luxemburg; Peter Nepper aus Arsdorf; Joh. Paulus aus Esch an der Alzette; Dan. Rousseau aus Esch an der Alzette; Leo Schmit aus Remich; Nik. Wilmes aus Mersch; Jak. Alesch aus Waldbredimus; Joh. Peter Astgen aus Kehlen; Nik. Bellwald aus Remerschen; Andr. Clemens aus Mörsdorf; Job. Eischen aus Schandel; Job. Pet. Ensich aus Pissingen; Eng. Faber aus Wiltz; Nik. Frieden aus Ehnen; Peter Hastert aus Roodt an der Syr; Nik. Kolbach aus Esch an der Alzette; Joh. Pet. Meder aus Ettelbrück; Pet. Nommesch aus Greiveldingen; Leoph. Schiltz aus Hosingen; Peter Schram aus Schwebsingen; Nik. Siebenaler aus Remich; Peter Steffes aus Betzdorf; Math. Wahl aus Kopstal; Nik. Weydert aus Oberanven; Jak. Delahaye aus Luxemburg; Job. Fabritius aus Oberwampach; Job. Feltgen aus Steinsel; Friedr. Fürst aus Simmern; Paul Gredt aus Luxemburg; Fel. Hoffmann aus Schandel; Wilh. Kept aus Biwisch; Edm. Klein aus Wiltz; Job. Pet. Kohl aus Ebnen; Ant. Kolb aus Differdingen; Wilh. Krombach aus Ettelbrück; Joh. Peter Lenertz aus Leudelingen; Job. Pet. Lippert aus Bartringen; Ant. Maas aus Echternach; Job. Bapt. Mandy aus Küntzig; Is. Moes aus Bous; Nik. Peters aus Ermsdorf; Nik. Rehlinger aus Dondelingen; Mich. Schanck aus Hüpperdingen; Phil. Schmit aus Hemstal; Mich. Schwartz aus Heisdorf; Joh. Schwind aus Simmern; Pet. Ugen aus Eich; Paul Waltzing aus Luxemburg; Job. Pet. Weber aus Leudelingen; Job. Weirig aus Holzem; Jul. Wilhelm aus Luxemburg; Jul. Heber aus Dalheim; Ernst Demuth aus Wormeldingen; Al. Küborn aus Niederkerschen; Eug. Leven aus Schweich; Eug. Ruppert aus Luxemburg; Joh. Pet. Hemmer am Strassen; Joh. Pet. Mitsch aus Strassen; Job. Pet. Erpelding aus Garnich; Jos. Ehlinger aus Dalheim.

p.s. Es geht die Sage - - -, manche Schüler hätten kreativ neue Märchen gebastelt, um dem Direktor genügend Material zur Verfügung zu stellen! Oder ist dies ein Märchen?

Fernand G. Emmel in Zusammenarbeit mit Gilbert Maurer

Sagenschatz des Luxemburger Landes.

Gesammelt von

Dr. N. GREDT,

Sub-Direktor des Athenäums zu Luxemburg,

Stiftl. Mitglied der historischen Abteilung des Luxemburger Instituts.

Diedenhoven Jacques- - - une suite

Le dernier bulletin présentait un aperçu de l'environnement familial de l'auteur du «Bittgang no Contern» et de sa carrière d'élève à l'Athénée. Son auteur, Fernand Emmel, n'a effleuré que succinctement sa carrière militaire en Belgique; cette suite détaillera un peu plus cette évolution et la vie professionnelle de Diedenhoven.

Le cursus scolaire de Jacques Diedenhoven ne fait pas ressortir une prédilection particulière pour l'une ou l'autre matière enseignée à l'Athénée. Il décrocha des prix dans les langues de même que dans la mathématique. Pourtant sa carrière ultérieure dans l'armée fait penser à un penchant plus fort pour la mathématique, ou était-ce par opportunisme qu'il s'est rabattu sur cette matière? Car en ces temps, comme du reste à toutes les époques, les mathématiciens étaient très recherchés par les armées. Ne fallait-il pas des spécialistes pour inventer et maîtriser les nouvelles techniques de la guerre, la logistique, la fabrication, la visée et la portée des bouches à feu, la balistique, les angles d'attaque / de défense (pour les fortifications, très en vogue encore en ces temps), la construction, le maniement et l'orientation des navires de guerre, etc.?

DESCRIPTION

DE

L'ART DE FABRIQUER LES CANONS,

FAIT en exécution de l'arrêté du Comité de Salut public, du 18 pluviôse de l'an 2 de la République française, une et indivisible;

PAR GASPARD MONGE.

Les titres des livres de mathématiques sont éloquentes à ce sujet: cours de mathématiques pour la marine, cours de mathématique pour l'artillerie et le génie, méthode de lever les plans et les cartes...

25

Après sa dernière année à l'Athénée [en 1830 il a terminé la rhétorique c.-à-d. fait son bac], Diedenhoven s'était probablement proposé de suivre des études universitaires à Liège, cette université créée en 1816 et dont les cours ont débuté en 1817. Or dans le tourbillon de la révolution belge, imbu de sentiments patriotiques et romantiques (cf. sa copie d'un poème de Theodor Körner), il s'est engagé dans l'armée nouvellement constituée. Comme il avait des facilités dans le domaine mathématique, cette filière lui permettait de se faire remarquer rapidement et de servir de tremplin à sa carrière future.

Son «instruction spéciale», comme s'exprime le Dr Neyer dans «la biographie luxembourgeoise», s'était faite certainement à l'Ecole militaire. Cette école vit le jour en 1834; son organisation fut confiée au Français Chapelie, lieutenant-colonel, qui la calquera sur le modèle de l'Ecole polytechnique de Paris.

A l'Ecole militaire, Diedenhoven retrouva un compatriote devenu enseignant de mathématiques: Anton Meyer, son aîné de 8 ans, était comme lui ancien de l'Athénée.

Déjà au mois d'août 1831 furent institués au ministère de la guerre des cours sur les mathématiques, la topographie et les différentes parties sur l'art militaire. A partir

²⁵ Gaspar Monge, comte de Péluse, mathématicien (1746-1818) conçut la géométrie descriptive et fut l'un des fondateurs de l'Ecole polytechnique de Paris.

T R A I T É
D E
FORTIFICATION,
C O N T E N A N T
Les Methodes anciennes & modernes pour
la Construction & la Deffenſe
des Places,
Et la maniere de les attaquer, expliquée plus au
long qu'elle n'a été jufques à prefent.
Par Monsieur O Z A N A M,
Profefſeur des Mathematiques.
Suivant la Copie.
A P A R I S,
Chez J E A N J O N D E R T, près des Auguftins,
à l'Image Nôtre-Dame.
M D C. X C I V.

de 1832 Anton Meyer donnait des cours aux élèves se préparant à cette Ecole militaire, dont l'admission était subordonnée à un examen d'entrée. Auparavant Meyer avait été professeur à l'Ecole militaire de Breda en Hollande, mais avait quitté ce poste suite à la révolution. En 1837, Meyer enseignait à l'école militaire. L'année d'après il obtint le poste de professeur à l'Université libre de Bruxelles, mais il entra en même temps au dépôt de guerre comme calculateur - et probablement pour y donner des cours!

En effet comme en 1843 et 1844 des textes de cours donnés par Meyer furent publiés, on peut conclure que sa mission au dépôt de la guerre ne se réduisait pas seulement à faire des calculs.²⁶

Au lendemain de l'indépendance de la Belgique fut créée une institution nommée «dépôt de la guerre et de la topographie». Elle avait pour mission de réunir les informations et documents concernant le territoire belge et d'établir la carte topographique officielle du territoire belge.

La création de l'Etat belge donne donc un élan à l'étude des «sciences de la terre»; les dominateurs étrangers s'étaient peu souciés des réalités physiques du territoire belge. Le nouvel Etat avait besoin de ses propres «mesures» du territoire: il fallait dresser «la carte du pays». (Car les Hollandais avaient emporté les dossiers concernant les cartes et données topographiques.)

Et qui était le mieux placé, mais aussi le plus intéressé à ces données? Evidemment les milieux de l'armée qui encourageaient les scientifiques à déployer leurs efforts dans ces domaines. L'observatoire de Bruxelles, créé déjà en 1823 et localisé d'abord près de la porte de Schaerbeek - lieu de décès de Diedenhoven - a jeté les fondements d'une recherche belge propre en commençant entre autre par les reconnaissances climatiques, la météorologie et la physique du globe.

Les différents services publics, les ministères comme des investisseurs privés, font appel au dépôt de la guerre pour la réalisation de cartes topographiques spécifiques.²⁷

²⁶ En 1843 parut «Leçons de trigonométrie rectiligne», texte d'un cours fait par Meyer en 1842 au dépôt de la guerre sur ordre du général Joly.

En 1844 parut «Leçons de trigonométrie sphérique», texte d'un cours fait au dépôt de la guerre, spécialement pour les officiers d'état-major attachés à la division du colonel Trumper.

²⁷ La carte topographique est à petite échelle; elle représente le relief déterminé par altimétrie, les aménagements humains de manière précise et détaillée, la végétation, etc.

LA GÉOMÉTRIE PRATIQUE, CONTENANT

**La Trigonométrie Théorique & Pratique,
la Longimétrie, la Planimétrie, & la
Stéréométrie.**

*AVEC un petit Traité de l'Arithmétique par
Géométrie.*

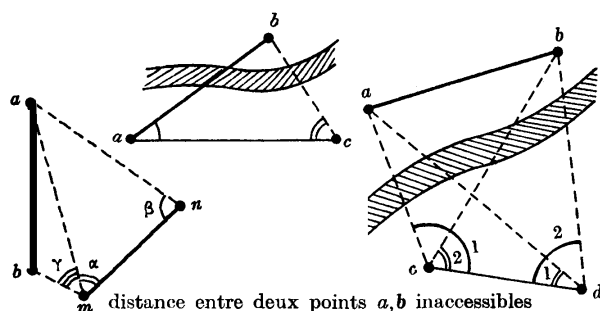
**Ouvrage utile aux Architectes, Ingénieurs, Maçons,
Toiseurs, Arpenteurs, &c.**

**Par M. OZANAM, Professeur en Mathé-
matique, & de l'Académie Royale des
Sciences.**

Bien que Collectionnées en premier lieu dans un but purement utilitaire pour l'armée (réseaux routiers, chemins de fer, voies navigables importants pour les moyens de transport, zones pour champs de batailles, etc.), ces mêmes données intéressaient les industriels et les économistes (constitution du sous-sol pour l'extraction de minerais, p.ex.). A part la fixation des frontières avec la Hollande, le relevé des voies de communications, l'exploration de nouvelles voies (les canaux, les chemins de fer, les routes), la prospection et mise en valeur des richesses du sol et du sous-sol, - - il y avait tant de chantiers. Il fallait connaître

l'étendue du territoire, il fallait connaître la topologie, il fallait connaître sa constitution. La Belgique avait besoin de spécialistes bien formés.

En ces temps, le programme d'étude visant la mathématique à l'Athénée était à la pointe de l'actualité: il comportait outre l'arithmétique, l'algèbre et la géométrie plane, les notions de trigonométrie comme la résolution des triangles rectangles et obliques, la longimétrie et la planimétrie. Ces deux dernières branches sont en fait une extension de la trigonométrie. Dans la première, on détermine les longueurs/distances aussi bien accessibles que non accessibles, la deuxième étudie le partage de terrains en figures géométriques quelconques permettant la levée des cartes ou plans et le nivellement.



Au début des années 1820, Duchêne et Jean-Nicolas Noël étaient professeurs de mathématique à l'Athénée. Le second quitta l'Athénée en 1838 pour continuer sa carrière de professeur à l'université de Liège. Ces enseignants ont donné un bagage mathématique sérieux à pas mal d'élèves que l'on retrouvera par la suite dans les filières scientifiques en Belgique. Il en était ainsi également pour Diedenhoven qui s'était vu attribuer encore un prix particulier en mathématique dans sa dernière année à l'Athénée. Engagé dans l'armée belge comme sous-lieutenant au régiment d'Ypres, il se fit vite remarquer par ses aptitudes et ainsi il fut proposé par ses supérieurs comme élève à l'école militaire où Anton Meyer était professeur; mais celui-ci

travaillait aussi au dépôt de la guerre où Jacques Diedenhoven est déplacé. Jean-Joseph son frère s'y retrouve également de même qu'un autre Luxembourgeois, Henri Poelcking, détaché en 1839 à l'école militaire, puis cinq ans plus tard au dépôt de la guerre. Y étaient-ils les seuls Luxembourgeois? Ne se connaissaient-ils pas, tous les 4 élèves de l'Athénée? Ne parlaient-ils pas le «patois allemand» entre eux?

La mission impérative du dépôt de la guerre était la confection de la carte du pays, qui comportait entre autres les travaux de délimitation des frontières de la Belgique nouvellement reconnues par le traité de Londres de 1839. Les Luxembourgeois avaient suivi le cours de langue hollandaise donné sous la houlette du professeur Vandenbroeck à l'Athénée.²⁸ De ce point de vue, ils étaient bien placés pour participer aux négociations avec les autorités hollandaises afin de fixer les délimitations du territoire et ce aussi bien du côté nord de la Belgique que du côté est, c.-à-d. avec la partie allemande du Grand-Duché de Luxembourg, avec le pays de leur jeunesse.

«Dès l'origine de l'organisation de la carte du pays, Diedenhoven fit preuve d'une aptitude particulière pour la géodésie», peut-on lire chez Neyen.²⁹



La qualité des travaux de Jacques fut telle que sa renommée dépassa vite les frontières de sa nouvelle patrie. Ces activités furent honorées dans des publications étrangères. On peut lire dans «Justus Perthes' geographische Anstalt / 1860»: "... während für Triangulation besonders die Thätigkeit des Majors Diedenhoven zu gedenken ist ... und weiter ... Diedenhoven stützte auf diese Linie mit Hilfe eines ausgezeichneten Gambay'schen Theodoliten von 29 Centimeter ein so weit reichendes Dreiecksnetz, dass dasselbe in den folgenden Jahren 1845 und 1846 auch zu einer Aufnahme des Schlachtfeldes von Neerwinden benutzt werden konnte."

Mais bien avant on peut lire dans différents rapports:

[...] Malheureusement, de tous les officiers qui ont appartenu ou qui appartiennent en ce moment au corps d'état-major, un seul s'est rencontré qui ait eu le goût et les dispositions sans lesquels il n'est pas possible de cultiver avec succès les sciences, et surtout la science géodésique, dont la pratique est si pénible. Cet officier est M. le major d'état-major Diedenhoven (Jacques). [...] ³⁰

[...] Les officiers qui ont pris part à ces travaux sont MM. les capitaines d'état-major Outies, Anceaux, Deneeff, et les lieutenants d'état-major d'Oldonnel, Vandermeulen, Simons, Lemaire, Diedenhoven (Jacques), Diedenhoven (Joseph), Dassonville, Deroisin et Henrionet. [...] ³¹

²⁸ Pour les prix que Jacques a obtenus durant ses études, voir l'article dans le bulletin précédent. Joseph a obtenu un 1^{er} accessit en langues française et latine en sixième classe en 1818.

²⁹ Dr. Auguste Neyen: bibliographie luxembourgeoise

³⁰ Bulletin de l'académie royale des sciences et belles lettres 1857

³¹ Bulletin de l'académie royale des sciences et belles lettres 1857

[...] La commission mixte commença ses opérations en juin 1839. Elle avait à régler et à fixer les frontières de la Belgique, sur tout le périmètre du territoire contigu au royaume des Pays-Bas et au grand-duché de Luxembourg. Deux conventions distinctes sont sorties des délibérations de la commission.

La première, en date du 7 août 1843, règle et détermine la ligne limite de la Belgique et du Grand-Duché: son tracé commence à la frontière de la France et se termine à la frontière de la Prusse: il comprend 90 kilomètres environ.

Les officiers d'état-major qui ont pris part aux travaux de la délimitation, du côté de la Belgique, sous les ordres de M. le général Jolly, sont: MM. les capitaines d'état-major Outies, les lieutenants d'état-major d'Oldonnel, Diedenhoven (Jacques), Poëlcking, Boulliart, Lemaire, Diedenhoven (Joseph) et M. le lieutenant d'infanterie Bovy. [...] ³²



Jacques Diedenhoven faisait partie de maintes commissions; quelquefois la référence à une fonction précise est mentionnée dans le rapport, p.ex.: Diedenhoven (Jacques), major d'état-major, chef de la section géodésique du Dépôt de la guerre [19 octobre 1853].

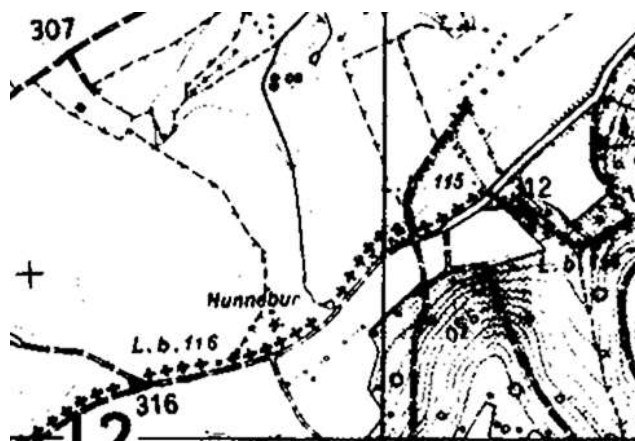
³² Bulletin de l'académie royale des sciences et belles lettres 1857



L'emplacement de la borne, le numéro 115, se trouve sur le chemin vicinal déviant vers la gauche sur la route de Beckerich vers Oberpallen.

Les bornes avaient un socle à enfouir dans la terre, comme on peut bien le déceler sur la reproduction en haut.

A gauche on lit: L.b. 116, la borne numéro 116.



Ou encore dans un rapport sur l'échantillonnage publié en 1855: MM. les officiers qui ont pris part, sous la direction du chef du Dépôt de la guerre, à la mesure des bases, sont: MM. le major d'état-major Diedenhoven (Jacques), les capitaines d'état-major Diedenhoven (Joseph), Henrionet, Monoyez, Bekeuwer et les capitaines d'infanterie Jacoby et Thilly.

Le frère Joseph, son aîné de 3 ans, avait déjà quitté le service militaire au grade de lieutenant-colonel lors du décès de Jacques. Une maladie implacable a dû empêcher Jacques de poursuivre ses activités.

[...] L'absence du colonel Diedenhoven, directeur de la triangulation belge, à la conférence géodésique internationale de Berlin du 24 au 26 avril 1862, fut regrettée.

” In Belgien war der mit der Triangulierung beauftragte Oberst Diedenhoven leider an jeder ernstlichen Arbeit durch schwere Krankheit, der er auch erlegen ist, gehindert worden. [Zeitschrift für allgemeine Erdkunde, 1866 Berlin] ”

” In Belgien ist für den verstorbenen Oberst Diedenhoven der General Simons, Direktor des Dépôt de la guerre in Brüssel, eingetreten. [Geographisches Jahrbuch 1868] ” [...]

En résumé de sa carrière militaire, reprenons le texte publié à l'«Annuaire statistique et historique belge 1867».

[...] 29 mars: A Schaerbeek, Jacques Diedenhoven, colonel du corps d'état-major, né le 10 décembre 1809. Il servit en premier lieu comme sous-lieutenant au 2^e de ligne;³³ à cette époque déjà il s'était acquis quelque réputation par des poésies qui affectent un tour d'esprit d'une véritable originalité. Mais telle était sa modestie, que la plupart de ses camarades ignorent probablement encore cette circonstance.³⁴

Lorsque en 1835 on songea à réorganiser le corps d'état-major, le sous-lieutenant Diedenhoven, qui avait reçu une instruction spéciale, n'eut pas de peine à se faire admettre parmi les aspirants; il s'y distingua par de brillantes études et après des examens qui le firent remarquer, il fut définitivement admis dans le corps d'état-major le 30 janvier 1838 pour être attaché à l'état-major général de l'armée. Il fut un des rares officiers d'état-major que le gouvernement adjoignit en 1839 à la commission mixte de délimitation hollando-belge.

En 1841, le lieutenant Diedenhoven est attaché au dépôt de la guerre où le brevet de capitaine vient bientôt récompenser son zèle et ses capacités.³⁵

Dès l'origine de l'organisation du service de la carte du pays, Diedenhoven fit preuve d'une aptitude particulière pour la géodésie. Les services qu'il rendit au dépôt de la guerre et surtout aux travaux de la carte lui valurent son élévation aux différents grades jusqu'à celui de colonel, qu'il obtint le 25 décembre 1863. Le Roi le nomma successivement chevalier (1849) et officier de son ordre, en récompense de ses services signalés.

³³ ou Régiment d'Ypres

³⁴ J. Diedenhoven a donc continué à concevoir des poésies après son départ de Luxembourg

³⁵ La hiérarchie: lieutenant, capitaine, major, lieutenant-colonel, colonel

Enfin le 6 janvier 1864, il fut maintenu à la 5^e division du département de la guerre en qualité de chef des travaux de la carte. [...]

Jacques Diedenhoven n'a donc pas cessé de versifier après son départ de Luxembourg. Comme il côtoyait Antoine Meyer pendant pas mal d'années, n'existait-il pas une rivalité ou plutôt une complicité entre les deux pour faire de la poésie? N'était-ce pas le stimulant qui poussa Meyer à s'occuper toute sa vie durant de la langue luxembourgeoise. A part son premier livre édité à Luxembourg, tous ses autres ouvrages sont sortis en Belgique. (Avec le problème majeur d'une méconnaissance de la langue à utiliser par les typographes belges!) Ces œuvres, n'ont-elles pas été composées et éditées prioritairement pour ses compatriotes vivant en Belgique? «Do et eerer nur etlech sen, só dat d'zoiel vun dé bestallten Exemplaren net iver 37 ausgeeht, ---» a-t-il noté dans la préface de son deuxième fascicule édité à Louvain en 1832. Combien de concitoyens a-t-il pu toucher à Louvain et dans la région avoisinante? Le public cible éventuellement intéressé à des publications en langue luxembourgeoise, (*l'intelligentsia du pays*) habitait la ville de Luxembourg. Or celle-ci était sous domination hollandaise et coupée du reste du pays suite à la révolution. Et la diffusion du fascicule se faisait essentiellement dans le cercle des amis et des connaissances, ³⁶ donc en Belgique!

Et Diedenhoven pour sa part a-t-il encore produit des poésies en luxembourgeois après son départ en Belgique? Cette question est niée catégoriquement par les experts! Ils se réfèrent aux 4 poèmes cités par le Dr Neyen et postulent même qu'il n'a plus parlé un seul mot de luxembourgeois après son départ! Le texte cité plus haut laisse entrevoir d'autres créations de Diedenhoven. Comme ces pièces n'étaient pas tellement connues dans le cercle de ses camarades, étaient-elles en luxembourgeois? Étaient-elles destinées au cercle de ses amis luxembourgeois par opposition au cercle de ses camarades [d'armes] belges? Où étaient-elles en français, mais Diedenhoven ne faisait pas grand bruit autour de son activité poétique? A qui étaient-elles alors destinées? Était-ce un simple passe-temps, un divertissement ou un petit jeu concurrentiel avec Anton Meyer? Mais comment et où retrouver leurs traces presque deux cents ans après?

Et pourtant, il y a encore des surprises: ainsi Roger Muller, en épluchant le fonds «Nicolas Gonner» du CNL à Mersch, a déniché le poème «Oin d'Noicht» que l'on croyait perdu. ³⁷ Il en a donné la description dans «Nos cahiers» n°21.

Ainsi trois poésies de Diedenhoven sont connues dont deux se révèlent être «humoristisch-erotisch» comme le formule Steffen dans son commentaire dans le «Vaterland». Terminons en citant la fin de l'article de Martin Blum dans ses «Beiträge zur Literaturgeschichte des Luxemburger Dialektes» concernant "Jacob" Diedenhoven: «Und sagen müssen, daß der Verfasser ein kaum zwanzigjähriger Student gewesen ist !!! Na, das muß ein recht nettes Früchtchen gewesen sein!»

[la suite dans le bulletin n°29]

maugi

³⁶ Dieser Aufruf zur Vorausbestellung ist allerdings nicht, wie heutzutage allgemein üblich, in Form einer Buchanzeige in der Presse erschienen, sondern der Autor hat sich vermutlich darauf beschränkt, seine Freunde und Bekannten, in welcher Form bleibt unklar, von der bevorstehenden Veröffentlichung in Kenntnis zu setzen ... [Roger Muller: Anton Meyer]

³⁷ confert Bulletin n°27 / page 73

Nos portraits de famille ---



prem 1905-1906

Jules Campill, Jean Feltes, Pierre Dupong, Pierre Schwartz, François Olinger, Alphonse Theisen, Victor Steffes, Nicolas Margue, Jean-Pierre Franck



prem 1905-06: 25 ans après

Tony Stein, Victor Steffes, Alphonse Barnich, Jean Feltes, Mathias Schneider,
Pierre Schinhofen, Norbert Pauly, professeur Edmond Klein, Jean-Pierre Steichen,
Antoine Wagner, Alff Theisen, professeur Jean Koppes, Théodore Foehr,
Pierre Schwartz, Jean-Baptiste Feller, Nicolas Margue, Jules Bohler, Mathias Beffort,
Max Kuborn, Pierre Bengel, Philippe Dupont, Alfred Weckering, Jean-Pierre Birnbaum,
Jean-Pierre Franck, Pierre Dupong



Ve B 1952: professeur Marcel Gérard, Weber, Nico Goedert, Jean-Pierre Heuschling, Jean Bong, Guy Bernard, Paul d'Huart, Winandy, Guy Konsbruck, Georges Baden, Constant Lamesch, Zahlen, Roland Muller, Mangers, Romain Steichen, Jos Mantz, Alphonse Lentz, Jean-Claude Wolter, Reuter, Jean Schmit, René Lesch, -, Arthur Weber, -, -, Boy Bofferding, Pastoret, -, Biver, Paul Weber, Joseph Zimmer, Guy Reiland, Jos Jacoby, Charles Reckinger, Jacques Santer



Excursion du Convict épiscopal à Arlon: 1934
Pitter Klaess, Joseph Meyers-Cogniou, Mathias Urwald, P Steiner, recteur Arlon Pierpont, Kolbach, directeur Joseph Reckinger, Paul Medinger, Nicolas Hein, Robert Mormann, --, Joseph Maertz, Frédéric Lech



Première B 1961: Isidore Morn, Thyse Marco, Thyse Léon, Jean Steffes, Alphonse Mack, Jacques Dondelinger, Arno Maller, Georges Fleming, Robert Dichter, Marcel Biewer, Georges Hippert, John Fleming, Robert Pesch, Yves Spautz, Jos Tompers, Jean Klein, Robert Kisch, Robert Jacoby, Paul Schiltz, Charles Ruppert, Jean Bosseler, Arthur Besch



Equipe participant du 3-10 juillet 1977 aux Jeux JSF à Dublin: Jacques Mathes, prof. Jean Schmit, Jacques Kayser, Bernard Wagner, Paul Zahlen, Mike Huberty, Romain Schumacher, Manou Tresch, Guy Pries, Alain Schmit, prof. Emile Lahure



Pol Schneider, Nicolas Decker, Robert Scholer, Paul Mahowald, Danièle Fonck, Marc Schmit, Norry Jacobs, Romain Poos, Charles Jacoby, Josy Kirchens, Jeff Wirth lors de la visite du Tageblatt



Première A 1948:

Norbert Schroeder, Paul Nies, prof Hess, Désiré Nick, Paul Lentz, Gaston Diederich, Henri Etienne, Pierre Diederich, Camille Kasel, Armand Alesch, Robert Kneip, Roger Putz, Aloyse Colombo, Jean Putz, Théodore Gonner, Dir. Stein, François Kuntgen, Nicolas Mosar, Edouard Muller, Victor Ziegler, Robert Picard, Edouard Muller, André Ripp, René Luck, Paul Klein, Léo Fisch, Edouard Schmit, Rudi Nicks, René Wiltgen, Fernand Schritz



La 1^{re} C 1971 lors de la visite de l'Imprimerie St. Paul:
Serge Eberhardt, Bob Berend, Paul Friederici, Carlo Ackermann, Marc Modert,
Michel Goerens, Henry Kass, Frank, Jean Schmit, Georges Kratzenberg, Robert Moutrier,
Serge Kruchten, Clement Lentz, Rémy Franck



Promotion 1958: retrouvailles lors du 50^e anniversaire

1. rangée: Guy Crauser, Adolphe Guill, Edouard Toussing, Edmond Lies, Jean Marso, Guy Hostert, Roger Muller, Ernest Worré, Pierre Feltgen, Norry Kaell, Edouard Schoetter, Marc Thill
2. rangée: Frank Baden, Jean Neumann, Camille Thelen, Roger Hommel, Henri Besch, François Hippert, Jean Redo, Paul Gillen, Jean-Pierre Majerus, Jacques Kauffmann, Edy Wolter, Jean-Joseph Wolter, Georges Rhim
3. rangée: Robert Theisen, Théodore Kass, Jacques Brausch, Félix Thyse, Félix Buchler, Jean Thilmany, Jean Medernach, Pilo Fonck, Willy Reisdorf, Marco Hammer, Raymond Ruppert, Paul Scheuer
4. rangée: Paul Ehlinger, Camille Kemmer, Charles Elsen, Jean-Pierre Mailliet, Jean Becker, Jean Wagener, Paul Nilles

La lecture des autres photos se fait de la gauche vers la droite en commençant par le bas.

Merci pour toute aide ! ➡ anciens@al.lu

Nous ne pouvons reproduire le matériel que les **ANCIENS mettent à notre disposition!**

ATHENAEI AVLA RELICTA
EXACTISQVE QVINQVAGINTA ANNIS
HODIE CONVENIENTES
VALDE GRATEQVE GAUDENT

Promotion 1958

Le 29 septembre dernier, 44 anciens des Ières A et B de l'Athénée de Luxembourg ont fêté le cinquantenaire de l'examen de fin d'études secondaires passé en 1958. Comme il se doit le vénérable Ancien Athénée, aujourd'hui siège de la Bibliothèque Nationale, leur a ouvert ses portes à cette occasion et leur a permis de renouer avec le passé grâce à la bienveillante collaboration de Mme Monique Kieffer, directrice, et de M. Luc Deitz, conservateur en chef de la Réserve précieuse.

L'événement laissera des traces sous la forme d'un DVD spécialement réalisé pour le conveniat et présenté aux participants lors du banquet au Cercle Münster.



Photo de la première A en 1958 :

Eugène Heirendt, Jacques Hippert, Pierre Schaffner, Paul Gillen, Frank Baden, Edouard Nau, Pierre Feltgen, Jean-Pierre Majerus, Norry Kaell, Edouard Schoetter, Charles Elsen, Albert Hoffmann, Jean-Paul Scheuer, Henri Besch, Robert Theisen, Ady Guill, Carlo Nilles, Théo Kass, Robert Dosser

1^o Examen de fin d'études secondaires

Par arrêté ministériel du 24 avril 1958 concernant la composition des commissions pour les examens de fin d'études secondaires, la commission d'examen à l'Athénée a été composée comme suit:

Commissaire du Gouvernement: M. Alphonse *Arend*, conseiller pédagogique au Ministère de l'Éducation Nationale.

Membres effectifs: MM. Pierre *Winter*, directeur, Nicolas *Koemptgen*, Albert *Gloden*, Arnould *Nimax*, Pierre *Elcheroth*, Joseph *Maertz*, Gustave *Maul*, Léon *Bollendorf*, professeurs.

Membres suppléants: MM. René *Schaaf*, Albert *Kugener*, Jean-Eugène *Giver*, professeurs.

Rédactions posées à l'examen de fin d'études

1^o Rédaction française

Discutez: „Ce n'est pas la Tyrannie qui est difficile. Non. C'est plutôt la République qui est difficile.“ (Alain)

2^o Rédaction anglaise

Discuss and illustrate the following statement made by W. H. White (Mark Rutherford):

„It is not by criticism but by admiration that we live.“

3^o Rédaction allemande

Ich bin nur eines, aber eines bin ich; ich kann nicht alles, aber etwas kann auch ich. Daß ich nicht alles kann, ist kein Grund, das nicht zu tun, was auch ich kann. (Evelyn Lynch)

Weist nach, wie diese Richtlinien uns den rechten Weg in die eigene Zukunft und in das Gemeinschaftsleben aufzeigen.

1^o Liste des élèves qui ont subi avec succès l'examen de fin d'études secondaires à la fin de l'année scolaire 1957-58, avec indication de la carrière qu'ils se proposent de suivre:

Baden Frank de Luxembourg (Droit);
Becker Jean de Bertrange (Ingénieur);
Bernardy Edmond d'Esch-sur-Alzette (Ingénieur);
Besch Henri de Luxembourg (Carrière administrative);
Brausch Jacques de Luxembourg (Droit);
Buchler Félix de Luxembourg (Ingénieur);
Colbach Joseph de Heffingen (Ingénieur);
Crauser Guy de Luxembourg (Droit);
Dossier Robert de Strassen (Carrière administrative);
Ehlinger Paul de Bascharage (Droit);
Elsen Charles de Luxembourg (Droit);
Feltgen Pierre d'Esch-sur-Alzette (Médecine);
Fonck Paul-Pierre de Luxembourg (Carrière administrative);
Fonck Paul-René de Luxembourg (Carrière administrative);
Gillen Paul de Welscheid (Ingénieur);
Guill Adolphe de Luxembourg (Philologie);
Hammer Marc de Luxembourg (Ingénieur);
Heirend Eugène du Luxembourg (Enseignement primaire);
Hippert François de Dudelange (Médecine);
Hippert Jacques de Luxembourg (Droit);
Hoffmann Albert de Luxembourg (Carrière administrative);
Hommel Roger de Keispelt (Carrière administrative);
Hostert Guy de Luxembourg (Sciences chimiques);
d'Huart Jacques de Luxembourg (Ingénieur);
Kaell Norbert de Luxembourg (Sciences chimiques);
Kass Théodore de Luxembourg (Droit);
Kauffmann Jacques de Luxembourg (Droit);
Kayser Lucien de Luxembourg (Philologie);
Kemmer Camille de Platen (Médecine);
Lamesch Henri de Pratz (Enseignement primaire);
Lang Gaëten de Hespérange (Droit);
Lies Edmond de Medernach (Carrière administrative);
Mailliet Jean-Pierre de Bruxelles (Ingénieur);
Majerus Jean-Pierre d'Ettelbruck (Médecine);
Marso Jean d'Ansembourg (Carrière administrative);

Medernach Jean de Luxembourg (Droit);
 Meris Norbert de Luxembourg (Enseignement primaire);
 Meyers Pierre de Luxembourg (Philologie);
 Michel Bertrand d'Eger (Tschécoslovaquie) (Carrière diplomatique);
 Mullenbach Georges de Luxembourg (Médecine);
 Muller Roger de Canach (Carrière administrative);
 Nau Edouard de Luxembourg (Commerce);
 Neuman Jean de Luxembourg (Droit);
 Nilles Charles de Pétange (Carrière administrative);
 Nilles Paul de Luxembourg (Médecine dentaire);
 Redo Jean d'Ellange (Ingénieur);
 Reisdorf Willibrord de Dillingen (Sarre) (Ingénieur);
 Richer Albert de Luxembourg (Philologie);
 Rihm Georges de Luxembourg (Médecine);
 Ruppert Raymond de Luxembourg (Médecine);
 Schaffner Carlo d'Esch-sur-Alzette (Médecine);
 Schaffner Pierre d'Esch-sur-Alzette (Médecine);
 Scheuer Jean-Paul de Luxembourg (Droit);
 Schmit Pierre de Luxembourg (Sciences mathématiques);
 Schoetter Edouard d'Esch-sur-Alzette (Ingénieur chimiste);
 Scholtes Guillaume de Luxembourg (Carrière administrative);
 Ternes Charles de Luxembourg (Philologie);
 Tesch Hubert de Luxembourg (Ingénieur);
 Theisen Robert de Luxembourg (Droit);
 Thelen Camille de Luxembourg (Philologie);
 Thiel André de Luxembourg (Enseignement primaire);
 Thill Marc de Luxembourg (Droit);
 Thilmany Jean de Wiltz (Sciences naturelles);
 Thyès Félix de Luxembourg (Architecte);
 Toussing Edmond de Mersch (Ingénieur);
 Wagener Jean de Luxembourg (Droit);
 Weiner Antoine de Zatec (Tchécoslovaquie) (Droit);
 Wolter Arthur de Roullingen/Wiltz (Sciences naturelles);
 Wolter Edouard de Luxembourg (Philologie);
 Wolter Jean-Joseph de Luxembourg (Droit);
 Worré Ernest de Luxembourg (Médecine).

71 élèves s'étaient présentés; 71, dont 8 avaient été ajournés, ont été recus.

I^{re} A Rédactions françaises

- 1) Appréciez cette définition:
„Un ami, c'est quelqu'un qu'on connaît bien et qu'on aime tout de même.“
- 2) Illustrer et discuter ce jugement de Musset:
„Une oeuvre vit à deux conditions; la première, de plaire à la foule, et la seconde, de plaire aux connaisseurs.“
- 3) Expliquer cette réflexion de Mallarmé:
„La vie n'est rien que ce que nous tirons de nous et sommes presque sans elle.“
- 4) „O malheureuse jeunesse! disais-je;
ô dieux qui vous jouez cruellement des hommes, pourquoi les faites-vous passer par cet âge qui est un temps de folie et de fièvre ardente?“
— La plainte de Télémaque est-elle la vôtre?

- 5) Étudier cette réflexion de Nietzsche:
„Les convictions sont pour la vérité des ennemis plus dangereux que les mensonges.“
- 6) Monologue de Candide au moment où il s'apprête à quitter le pays où tout va bien.
- 7) Discuter cette pensée de Henri Poincaré:
„Le savant n'étudie pas la nature parce que cela est utile; il l'étudie parce qu'il y prend plaisir; et il y prend plaisir parce qu'elle est belle.“
- 8) Commenter cette pensée de Samuel Butler:
„To live is like to love, all reason ist against it, and all healthy instinct for it.“

I^{re} B

- 1) Les deux phrases: „Personne n'est mon semblable.“ (Jean Rostand) et „Chacun est notre prochain“ (Lucienne Scheid) sont-elles conciliables?
- 2) „La singularité de la culture française est qu'elle s'efforce d'apprendre aux jeunes non à savoir, mais à penser.“ (Las Vergnas). Quelle est votre opinion sur cet idéal de culture? Est-il (ou devrait-il être) réalisé chez nous?
- 3) Dans ses „Propos sur le Bonheur“, le philosophe Alain parle du „devoir d'être heureux“ et dit: „Tout homme et toute femme devrait penser continuellement à ceci que le bonheur, j'entends celui que l'on conquiert pour soi, est l'offrande la plus belle et la plus généreuse.“ Cela vous paraît-il toujours vrai?
- 4) „Quand les hommes s'entretiennent entre eux, chacun exprime sa pensée propre, et il est rare que l'un des interlocuteurs entre dans la pensée de l'autre.“ (A. Meillet)
ou bien: „Le Français croit trop facilement qu'on fait de la clarté avec de la clarté. Mais le véritable effort de la pensée consiste dans l'acte de porter l'obscur à la clarté“ (R. Huyghe).



Conveniat 2008: lors de la présentation de la réserve précieuse de la bibliothèque nationale



BNL: la directrice Monique Kieffer, Pascal Nicolay, Luc Deitz

CRISE

Marcel Duffau

A l'ami François, qui fut comme
moi obscur vicaire du Temple

*Le Temple, où se pressaient naguère les fidèles,
Est désert. Il paraît qu'on usait les chandelles
Par les deux bouts ! Il est bien temps qu'on se repente !
Oh ! revoir les beaux jours et remonter la pente !
Mais comme un général à l'âme désœuvrée,
Victime d'une paix pour lui prématurée,
Le directeur, qui passe, a l'air triste et sévère ;
Le caissier agonise en sa cage de verre,
Sur trois liasses de billets mélancoliques
Qu'il extrait lentement des tiroirs faméliques ;
Un bourgeois vient toucher son revenu, — bien maigre ! —
Et nous tient des propos arrosés de vinaigre ;
Là-bas, les dactylos tapent des chansonnettes
Qui, le soir, font pleurer leur cœur de midinettes ;
Le groom, très absorbé, tourne la page seize
D'un roman policier, et fait craquer sa chaise ;
Plus loin, un beau garçon qu'on s'arrache à la danse,
Sans avoir l'air de rien fait sa correspondance ;
Penché sur son papier, l'infâme bureaucrate,
Ne pouvant le noircir, le gratte et le regratte ;
Cependant qu'atterrée, une vieille cocotte,
D'un face-à-main tremblant interroge la cote...
En vain nous attendons, Bourse, que tu repartes !
En vain sur tous les murs s'accrochent des pancartes :
Passant, avec horreur, des guichets tu t'écarter !

En vain, pour t'attirer, notre faconde experte
Fait miroiter un gain pour compenser ta perte :
Ton portefeuille est vide et ta poche déserte !

Hélas ! Plus que jamais la confiance est morte,
Et si nous t'exhortons à venir de la sorte,
C'est que nous craignons tous qu'on nous foute à la porte ! ⁽¹⁾
(1) Ce qui est d'ailleurs arrivé. (1932)*